Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Wilkie Collins

LES DEUX DESTINÉES

(1876)

Traduit par Alfred Hédouin

Table des matières

LE PRÉLUDE

LE CONVIVE RACONTE L'HISTOIRE DU DÎNER

Bien des années se sont écoulées depuis que ma femme et moi nous quittâmes les États-Unis pour rendre notre première visite à l'Angleterre.

Nous étions munis, cela va sans dire, de lettres d'introduction, parmi lesquelles il y en avait une écrite pour nous par le frère de ma femme. Elle nous présentait à un gentleman anglais qui occupait le premier rang sur la liste de ses anciens et précieux amis.

« Vous ferez la connaissance de M. George Germaine, » me dit mon beau-frère, lorsque nous prîmes congé de lui, « à une époque très-intéressante de sa vie. Les dernières nouvelles que j'en ai reçues m'apprennent qu'il vient de se marier. Je ne connais ni la dame ni les circonstances qui l'ont mise en rapport avec mon ami, mais ce dont je suis certain, c'est que, marié ou célibataire, George Germaine, par égard pour moi, vous accueillera cordialement en Angleterre, vous et votre femme. »

Le lendemain de notre arrivée à Londres, nous déposâmes notre lettre d'introduction chez M. Germaine.

Le lendemain matin, nous allâmes visiter un objet favori de la curiosité américaine, dans la métropole d'Angleterre, la

Tour de Londres. Les citoyens des États-Unis trouvent cette relique des bons vieux temps fort utile à l'accroissement de leur appréciation nationale de la valeur des institutions républicaines. En rentrant à l'hôtel, les cartes de M. et Mme Germaine nous apprirent qu'ils nous avaient déjà rendu notre visite. Le même soir nous reçûmes une invitation à dîner chez les nouveaux mariés. Elle était jointe à un petit billet de Mme Germaine à ma femme, pour nous avertir que nous ne devions pas nous attendre à trouver une nombreuse société.

« C'est le premier dîner que nous donnons depuis notre retour de notre voyage de noces, » écrivait la dame, « et vous ne serez présentés qu'à quelques vieux amis de mon mari. »

En Amérique, et, m'assure-t-on, sur le continent d'Europe également, lorsque votre hôte vous invite à dîner à une heure précise, vous lui faites la politesse d'arriver ponctuellement chez lui. Ce n'est qu'en Angleterre que prévaut l'incompréhensible et discourtoise coutume de faire attendre l'hôte et le dîner pendant une demi-heure et plus, sans raison plausible, et sans meilleure excuse que l'apologie de pure forme impliquée dans ces mots :

« Désolé d'être en retard. »

Arrivés à l'heure fixée chez M. et Mme Germaine, nous n'eûmes qu'à nous féliciter de l'ignorante ponctualité qui nous avait introduits dans leur salon une demi-heure avant les autres convives.

En premier lieu, il y eut tant de cordialité et si peu de cérémonie dans l'accueil qu'on nous fit, que nous nous imaginâmes presque être de retour dans notre patrie. En second

lieu, le mari et la femme nous intéressèrent à première vue. La dame, en particulier, bien qu'elle ne fût pas, strictement parlant, jolie, nous fascina complètement. Il y avait dans sa figure et ses manières un charme naïf, dans tous ses mouvements une simplicité gracieuse, dans sa voix une grave et délicieuse mélodie qui nous parurent, à nous Américains, simplement irrésistibles. Et de plus, il était si facile et si agréable de constater que c'était là un heureux couple ! Nous avions devant les yeux deux individus qui avaient mis en commun leurs plus chères espérances, leurs désirs et leurs sympathies, et qui, si je puis me permettre cette expression, paraissaient nés pour être mari et femme. À l'expiration du retard à la mode d'une demi-heure, nous causions ensemble aussi familièrement et aussi intimement que si nous avions été de vieux amis.

Huit heures sonnèrent et le premier des convives anglais parut.

Comme j'ai oublié le nom de ce gentleman, on me permettra de le désigner par une lettre de l'alphabet. Appelons-le donc M. A. Quand il entra seul dans le salon, notre hôte et notre hôtesse tressaillirent et parurent tous deux étonnés. Évidemment, ils s'attendaient à le voir accompagné d'une autre personne. M. Germaine adressa une singulière question à son ami.

« Où est votre femme ? » demanda-t-il.

M. A répondit pour la dame absente par une simple petite excuse exprimée par ces paroles :

« Elle a un fort rhume. Elle est très-désolée. Elle m'a prié de vous présenter ses excuses. »

À peine avait-il articulé ces mots, que parut un autre gentleman, seul également. Ayant encore recours à l'alphabet, je l'appellerai M. B. Je remarquai de nouveau que notre hôte et notre hôtesse tressaillirent lorsqu'ils le virent entrer seul dans le salon. Et, à ma grande surprise, j'entendis M. Germaine adresser au nouveau convive cette curieuse question :

« Où es votre femme ? »

La réponse, – avec une légère modification, – fut la simple petite excuse de M. A, répétée par M. B :

« Je suis très-désolé. Mme B a une forte migraine. Elle est sujette aux migraines. Elle m'a prié de vous présenter ses excuses. »

M. et Mme Germaine se regardèrent. Le visage du mari exprimait clairement le soupçon que cette seconde excuse avait éveillé dans son esprit. La femme demeura ferme et calme. Un intervalle s'écoula, un intervalle silencieux. M. A et M. B se retirèrent, comme deux coupables, dans un coin. Nous nous mîmes, ma femme et moi, à regarder les tableaux.

Mme Germaine, la première, rompit notre intolérable silence. Il paraît qu'on attendait encore deux convives pour compléter la société.

« Dînerons-nous de suite, George ? » dit-elle à son mari, « ou attendrons-nous M. et Mme C ?

– Nous attendrons cinq minutes, » répondit-il brièvement, avec l'œil fixé sur M. A et M. B, honteusement confinés dans leur coin.

La porte du salon s'ouvrit. Nous savions tous qu'on attendait une troisième dame mariée. Nous regardâmes tous la porte avec une anxiété indicible. Notre espérance muette reposait silencieusement sur l'apparition possible de Mme C. Cette femme admirable, mais inconnue, allait-elle à la fois nous charmer et nous soulager par sa présence ? Je frémis en l'écrivant, M. C. entra dans le salon, – et y entra ***seul***.

M. Germaine varia subitement la formule de sa demande, en recevant le nouveau convive.

« Votre femme est-elle malade ? » demanda-t-il.

M. C était un homme âgé ; M. C avait vécu, à en juger par les apparences, à l'époque où les lois surannées de la politesse étaient encore en vigueur. Il découvrit dans leur coin ses deux confrères mariés sans ***leurs*** femmes, et il excusa ***la sienne*** de l'air d'un homme franchement honteux.

« Mme C est si désolée. Elle a un fort rhume. Elle regrette tant de n'avoir pu m'accompagner. »

À cette troisième excuse, l'indignation de M. Germaine se fit jour par ces paroles :

« Deux rhumes et une migraine, » dit-il, avec une politesse ironique. « J'ignore, messieurs, comment s'accordent vos femmes quand elles se portent bien. Mais, lorsqu'elles sont malades, leur unanimité est merveilleuse ! »

On annonça le dîner au moment où ce sarcasme s'échappait de ses lèvres.

J'eus l'honneur de conduire Mme Germaine dans la salle à manger. La perception de l'insulte tacite à elle adressée par les femmes des amis de son mari ne se traduisit que par un tremblement, un très-léger tremblement, de la main qui

reposait sur mon bras. Mon intérêt pour elle s'en décupla. Une femme accoutumée à souffrir, brisée et disciplinée jusqu'à se maîtriser, pouvait seule supporter comme *elle*, depuis le commencement jusqu'à la fin de la soirée, le martyre moral infligé à *cette femme*.

Est-ce que j'exagère en appliquant ces termes à mon hôtesse ? Considérez les circonstances telles qu'elles nous frappèrent, ma femme et moi, deux étrangers !

C'était le premier dîner que donnaient M. et Mme Germaine depuis leur mariage. Trois des amis de M. Germaine, tous trois mariés, avaient été invités avec leurs femmes, et ils avaient évidemment accepté l'invitation sans réserve. Quelles révélations s'étaient donc produites entre l'envoi de l'invitation et le dîner ? Il était impossible de le dire. Mais ce qui était évident, c'est que, dans l'intervalle, les trois femmes s'étaient entendues pour laisser à leurs maris le soin de les représenter à la table de Mme Germaine, et ce qui était encore plus étonnant, c'est que les maris avaient approuvé la conduite grossièrement impolie de leurs femmes jusqu'à consentir à offrir, pour leur absence, les excuses les plus insolemment triviales. Quel affront plus cruel pouvait-on adresser à une femme, au début de son mariage, à la face de son mari, et en présence de deux étrangers d'un autre pays ? le mot *martyre* est-il trop fort pour exprimer ce qu'une personne sensible devait souffrir d'un pareil traitement ? Je ne le pense pas.

Nous prîmes place à table. Ne me demandez pas de vous décrire la plus misérable des réunions humaines, la plus fatigante et la plus lugubre des fêtes mondaines. C'est déjà trop que de se rappeler cette soirée, en vérité, c'est trop !

Nous fîmes, ma femme et moi, de notre mieux, pour maintenir la conversation sur un terrain aussi aisé et aussi inoffensif que possible. Je peux dire en toute vérité que nous nous y employâmes ferme. Et pourtant notre succès n'était pas encourageant. Malgré nos efforts pour n'y point prendre garde, les trois places vides des femmes absentes parlaient d'elles-mêmes dans leur lugubre langage. Malgré nos efforts pour la repousser, nous nous sentions envahis par la triste conclusion que ces places vides persistaient à imposer à nos esprits. Il n'était que trop évident que quelque terrible bruit concernant la réputation de la malheureuse femme qui occupait le haut bout de la table avait éclaté inopinément, et, d'un coup, l'avait détruite dans l'estime des amis de son mari. En présence des excuses du salon, en présence des places vides de la table de la salle à manger, que pouvaient utilement faire les convives les plus bienveillants pour assister le mari et la femme dans leur cruelle et soudaine affliction ? Ils ne pouvaient que leur souhaiter le bonsoir le plus tôt possible, et livrer miséricordieusement à eux-mêmes les deux époux.

Qu'il soit au moins constaté à la décharge des trois gentlemen désignés par les lettres A B C, qu'ils se sentirent assez honteux d'eux-mêmes et de leurs femmes pour être les premiers de la société à quitter la maison. Quelques minutes après, nous nous levâmes pour suivre leur exemple. Mme Germaine nous pria instamment de retarder notre départ.

« Attendez quelques minutes, » murmura-t-elle en regardant son mari. « J'ai quelque chose à vous dire avant que nous ne partiez. »

Elle nous quitta, et, prenant le bras de M. Germaine, elle le conduisit à l'autre bout du salon. Ils eurent ensemble, à voix basse, un petit entretien que le mari termina en portant la main de sa femme à ses lèvres.

« Agissez comme il vous plaira, mon amour, » lui dit-il, « je vous laisse entièrement libre. »

Il s'assit tristement, perdu dans ses pensées. Mme Germaine ouvrit un petit meuble placé à l'extrémité du salon et revint vers nous avec un petit portefeuille à la main.

« Je ne trouve point de mots pour vous exprimer combien je vous suis reconnaissante de votre bonté, » dit-elle avec une simplicité et une dignité parfaites. « Dans des circonstances extrêmement délicates, vous m'avez traitée avec la tendresse et la sympathie que vous auriez témoignées à une vieille amie. Le seul retour dont je puisse payer tout ce que je vous dois, c'est de vous admettre dans mon entière confidence, et de vous permettre de juger par vous-même si je mérite le traitement que j'ai reçu ce soir. »

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle s'arrêta pour se maîtriser. Nous la priâmes tous les deux de ne pas ajouter un mot, et son mari joignit ses instances aux nôtres. Elle nous remercia, mais elle voulut continuer. Comme la plupart des personnes douées de sensibilité, elle savait être résolue quand elle le croyait nécessaire.

« J'ai quelques mots à ajouter, » reprit-elle en s'adressant à ma femme. « Vous êtes la seule femme mariée qui soit venue à notre petit dîner. L'absence marquée des autres femmes s'explique d'elle-même. Il ne m'appartient pas de décider si elles ont eu tort ou raison de refuser de s'asseoir à notre table. Mon cher mari, – qui connaît ma vie

entière aussi bien que moi-même, – avait désiré que nous invitassions ces dames. Il espérait à tort que ***son*** estime pour moi serait partagée par ses amis ; et ni lui ni moi nous n'avions présumé que les malheurs de ma vie passée viendraient à être révélés par quelques personnes au fait de ces malheurs, et dont il nous reste à découvrir la trahison. Le moins que je puisse faire, en retour de votre bonté, c'est de vous placer vis-à-vis de moi dans la même position qu'occupent aujourd'hui les autres dames. Les circonstances qui m'ont amenée à devenir la femme de M. Germaine sont, à certains égards, très remarquables. Elles se trouvent racontées, sans suppression ni réserve, dans un petit récit que mon mari écrivit à l'époque de notre mariage pour l'édification d'un de ses parents absent dont il ne se souciait pas de surprendre la bonne opinion. Le manuscrit de ce récit se trouve dans ce portefeuille. Après ce qui vient d'arriver, je vous supplie, comme une faveur personnelle, de le lire tous les deux. Vous déciderez, quand vous connaîtrez tout, si je suis, oui ou non, une personne avec laquelle puisse se lier une femme honnête. »

Elle nous tendit la main avec un doux et triste sourire et nous souhaita le bonsoir. Ma femme, avec sa nature impulsive, oublia les cérémonies d'usage, et l'embrassa en partant. Devant ce petit témoignage de sympathie sororale, la fermeté d'âme que la pauvre créature avait conservée toute la soirée, s'évanouit en un instant. Elle fondit en larmes.

Je me sentis aussi tendre et aussi affligé pour elle que ma femme. Mais, malheureusement, je ne pouvais me prévaloir du privilége de ma femme de l'embrasser. En descendant, je trouvai l'occasion d'adresser un mot de consolation à son mari qui nous avait accompagnés jusqu'à la porte.

« Avant d'ouvrir ceci, » dis-je en désignant le portefeuille placé sous mon bras, « mon opinion est faite, monsieur, sur un point. Si je n'étais déjà marié, je vous déclare que je vous envierais votre femme. »

Il désigna à son tour le portefeuille.

« Lisez ce que j'ai écrit là, » dit-il, « et vous comprendrez ce que mes faux amis m'ont fait souffrir ce soir. »

Le lendemain matin, nous ouvrîmes, ma femme et moi, le portefeuille, et nous lûmes l'étrange histoire du mariage de George Germaine.

LE RÉCIT

GEORGE GERMAINE ÉCRIT ET RACONTE L'HISTOIRE DE SON AMOUR

CHAPITRE PREMIER

GREEN WATER BROAD

Regarde en arrière, ô ma mémoire ! à travers l'obscur labyrinthe du passé, à travers le mélange des joies et des chagrins de vingt années. Ressuscitez, ô mes jours d'enfance ! aux bords verts et sinueux du petit lac. Reviens à moi, amour de mon enfance, dans l'innocente beauté de tes dix premières années. Revivons, mon ange, comme nous avons vécu dans notre premier paradis, avant que le péché et le chagrin, tirant leurs épées flamboyantes, nous eussent chassés dans le monde.

C'était en mars. Les derniers oiseaux sauvages de la saison nageaient sur les eaux du lac que, dans notre idiome de Suffolk, nous appelions ***Green Water Broad***.

Où que soufflât le vent, les bords herbeux et les arbres penchés sur lui coloraient le lac de cette douce teinte verte à laquelle il devait son nom. Les bateaux étaient abrités dans une anse à l'extrémité sud du lac, – et mon joli bateau à voiles occupait à lui seul un petit port naturel. Dans une anse, à l'extrémité nord, se trouvait le grand piège (dit le ***leurre***), employé à attraper les oiseaux sauvages qui, chaque hiver, affluaient par milliers à ***Green Water Broad***.

Ma petite Marie et moi, nous sortîmes, la main dans la main, pour voir les derniers oiseaux de la saison se faire prendre dans le leurre.

La partie extérieure de cet étrange piège à oiseaux s'élevait des eaux du lac en une série d'arches circulaires formées de branches élastiques d'une courbe voulue et couvertes de filets leur servant de voûte. Rapetissées peu à peu, les arches et leurs filets suivaient jusqu'au bout les sinuosités secrètes de l'anse. Derrière les arches, du côté de la terre, s'élevait une palissade en bois assez haute pour dérober à la vue des oiseaux nageant sur le lac un homme agenouillé derrière. À certains intervalles était pratiquée une ouverture assez large pour livrer passage à un chien terrier ou à un épagneul. Et là commençait et finissait le simple mécanisme du leurre.

J'avais alors treize ans et Marie dix. Pour nous rendre au lac, nous avions avec nous, comme guide et compagnon, le père de Marie. Le brave homme était régisseur de la propriété de mon père. Il était, en outre, maître expert dans l'art d'attraper au piège les canards. Le chien qui l'aidait (on ne se servait pas de canards apprivoisés comme leurres dans le Suffolk) était un petit terrier noir : un maître expert également dans son genre ; et une créature qui possédait, à proportions égales, les qualités enviables d'une bonne humeur et d'un bon sens parfaits.

Le chien suivait le régisseur, et nous suivions le chien.

Arrivé à la palissade qui entourait le leurre, le chien s'assit en attendant qu'on eût besoin de lui. Le régisseur et les enfants se glissèrent derrière la palissade et regardèrent à travers l'ouverture la plus avancée, qui dominait en plein sur le lac. Il n'y avait pas un souffle de vent ; pas une ride ne sillonnait la surface de l'eau ; de doux et gris nuages remplissaient le ciel et nous cachaient le soleil.

Nous regardâmes à travers l'ouverture de la palissade. Les canards sauvages étaient là réunis à portée du leurre, et nettoyant tranquillement leurs plumes sur la calme surface du lac.

Le régisseur regarda le chien et lui fit un signe. Le chien regarda le régisseur, et, s'avançant tranquillement, sortit par l'ouverture de manière à se montrer sur l'étroite langue de terrain descendant en pente de la palissade au lac.

D'abord un canard, puis deux, enfin une demi-douzaine de canards aperçurent le chien.

Un nouvel objet, apparaissant tout à coup sur la scène solitaire, devint immédiatement un sujet d'intense curiosité pour les canards. Les plus avancés commencèrent à nager lentement vers l'étrange créature à quatre pattes plantée immobile sur le bord. Deux par deux, trois par trois, le gros de la troupe des oiseaux aquatiques suivit graduellement l'avant-garde. En approchant de plus en plus du chien, les canards prudents s'arrêtèrent tout à coup, et, en arrêt sur l'eau ils considérèrent, à une sûre distance, le phénomène placé sur la terre.

Le régisseur, agenouillé derrière la palissade, murmura : « Trim ! »

En s'entendant appeler, le terrier se retourna, et, rentrant par l'ouverture, disparut à la vue des canards. Immobiles sur l'eau, les oiseaux sauvages s'étonnèrent et attendirent. Au bout d'une minute, le chien avait trotté autour de la palissade et avait reparu à travers la seconde ouverture pratiquée à l'endroit où le lac pénétrait dans les circuits les plus avancés de l'anse.

La seconde apparition du terrier produisit immédiatement un second accès de curiosité parmi les canards. D'un commun accord, ils avancèrent en nageant pour voir le chien de plus près ; puis, se jugeant de nouveau à une sûre distance, ils s'arrêtèrent une seconde fois sous l'arche la plus avancée du leurre. Le chien disparut encore, et les canards, intrigués, attendirent. Il s'écoula un intervalle, – et la troisième apparition du terrier eut lieu à travers la troisième ouverture de la palissade pratiqué plus avant au-dessus de l'anse. Pour la troisième fois, une curiosité irrésistible poussa les canards à avancer de plus en plus sous les arches fatales du leurre. Le jeu continua une quatrième et une cinquième fois, jusqu'à ce que le chien eût attiré, de place en place, les oiseaux aquatiques dans les retraits les plus profonds du leurre. Là, Trim fit une dernière apparition. Les canards avancèrent et s'arrêtèrent prudemment une dernière fois. Le régisseur toucha le ressort. Le filet plombé s'abattit verticalement dans l'eau et ferma le leurre. Les canards s'y trouvèrent pris par douzaines, grâce à leur propre curiosité et sans autre appât qu'un petit chien ! Quelques heures après, ils étaient morts et en route pour le marché de Londres.

À la fin du dernier acte de la curieuse comédie du leurre, la petite Marie posa la main sur mon épaule, et, se soulevant sur la pointe du pied, elle murmura à mon oreille :

« George, venez avec moi à la maison. J'ai à vous montrer quelque chose de mieux que les canards.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est une surprise. Je ne veux pas vous le dire.

– Voulez-vous me donner un baiser ? »

La charmante petite créature posa ses bras grêles et hâlés par le soleil autour de mon cou, et répondit :

« Autant de baisers que vous voudrez, George. »

Ses paroles étaient aussi innocentes que mes baisers. Le brave et facile régisseur, négligeant pour l'instant ses canards, nous aperçut nous livrant à nos amours enfantins dans les bras l'un de l'autre. Il nous menaça de son gros index avec un sourire triste et équivoque.

« Ah ! maître George ! maître George ! » dit-il. « Quand votre père arrivera, pensez-vous qu'il approuve que son fils embrasse la fille de son régisseur ?

– Quand mon père arrivera, » répondis-je avec une grande dignité, « je lui dirai la vérité. Je lui déclarerai que je veux épouser votre fille. »

Le régisseur éclata de rire et retourna à ses canards.

« Bien ! bien ! » l'entendîmes-nous se dire à lui-même. « Ce sont des enfants. Il n'y a pas nécessité, pauvres petits, de les séparer encore. »

Marie et moi, nous détestions qu'on nous traitât d'enfants. À proprement parler, l'un de nous était une dame de dix ans, et l'autre un gentleman de treize. Nous quittâmes le régisseur, indignés, et nous nous dirigeâmes, la main dans la main, vers le cottage.

CHAPITRE II

DEUX JEUNES CŒURS

« Il grandit trop vite, » dit le médecin à ma mère ; « et il est beaucoup trop avancé pour un garçon de son âge. Retirez-le de pension, madame, pendant six mois ; laissez-le courir au grand air chez vous ; et, si vous lui voyez un livre à la main, ôtez-le-lui de suite. Voilà mon ordonnance ! »

Ces paroles décidèrent de ma destinée.

Pour obéir à l'avis du médecin, on me laissa, enfant désœuvré, – sans frères ni sœurs, ni compagnons de mon âge, – vagabonder sur les dépendances de notre maison de campagne isolée. La fille du régisseur était, comme moi, enfant unique, et, comme moi, elle n'avait pas de camarades de jeu. Nous nous rencontrâmes dans nos promenades sur les bords solitaires du lac. Nous commençâmes par être des compagnons inséparables, et nous finîmes par devenir de véritables amoureux. Les préliminaires de nos amours terminés, nous nous proposions (avant ma rentrée à la pension) d'arriver à maturité complète en devenant mari et femme.

Je ne plaisante pas. Si absurde que cela puisse paraître aux « âmes sensibles », bien qu'enfants, nous étions deux amants, si jamais il a existé des amants.

Nous n'avions d'autres plaisirs que celui, bien suffisant, que nous trouvions dans la société l'un de l'autre. Nous détestions la nuit parce qu'elle nous séparait. Nous suppliâmes,

chacun de notre côté, nos parents de nous laisser coucher dans la même chambre. J'en voulus à ma mère, et Marie à son père, lorsqu'ils se moquèrent de nous et nous demandèrent ce que nous exigerions après. En me reportant au temps écoulé depuis mes jours d'enfance jusqu'à ceux de ma virilité, je puis évoquer vivement les instants de bonheur qui me sont échus en partage. Mais je ne me rappelle, de cette dernière époque, aucune joie comparable au plaisir exquis et constant qui remplissait mon jeune être lorsque je me promenais avec Marie dans les bois ; lorsque je naviguais dans mon bateau, avec Marie, sur le lac ; lorsque je retrouvais Marie après la cruelle séparation de la nuit, et que je me précipitais dans ses bras ouverts, comme si nous avions été séparés pendant des mois entiers.

Quel attrait nous poussait si vivement l'un vers l'autre, à un âge où les sympathies, qui naissent de la différence des sexes, sommeillaient encore chez elle et chez moi ?

Nous l'ignorions et ne cherchions pas à le savoir. Nous obéissions à l'impulsion d'un amour réciproque, comme l'oiseau obéit à l'impulsion du vol.

N'allez pas supposer que nous possédions quelques qualités qui nous distinguassent ostensiblement des autres enfants de notre âge. Il n'en était rien. On m'avait appelé un garçon distingué, à la pension ; mais il y avait des milliers d'autres garçons dans des milliers d'autres pensions qui marchaient à la tête de leurs classes et remportaient des prix comme moi. Personnellement parlant, je n'avais de remarquable que d'être, comme on dit vulgairement, « grand pour son âge. » De son côté, Marie ne possédait aucun attrait frappant. C'était une enfant délicate, aux yeux gris et doux, au teint pâle, et singulièrement réservée et silencieuse, sauf

quand elle se trouvait seule avec moi. Toute sa beauté, dans ces jours d'enfance, résidait dans une certaine pureté et une tendresse d'expression naïves, et dans la charmante teinte brun-rouge de ses cheveux qui variait bizarrement et agréablement, selon les diverses expositions de la lumière. Bien qu'à en juger par l'apparence, nous fussions deux enfants parfaitement ordinaires, nous étions mystérieusement unis par une parenté d'âme dont le secret nous échappait à nous-mêmes, et qui, par sa profondeur, se dérobait également à l'investigation de têtes plus vieilles et plus sages que les nôtres.

On se demandera naturellement si nos parents ne tentèrent rien pour combattre notre attachement réciproque, alors qu'il n'était encore qu'une innocente amourette entre un petit garçon et une petite fille.

Mon père ne s'en occupa point, – par la raison fort simple qu'il était absent.

C'était un homme d'une tournure d'esprit inquiète et spéculatrice. Héritier d'un domaine surchargé de dettes, sa grande ambition était d'augmenter son mince revenu disponible par ses propres efforts, de s'établir à Londres, et d'arriver à une position politique par la voie du parlement. Un ancien ami qui avait émigré en Amérique lui avait proposé, dans l'un des États de l'Ouest, une entreprise agricole qui devait les enrichir tous les deux. L'imagination excentrique de mon père s'était coiffée de cette idée. Il nous avait quittés depuis plus d'un an pour se rendre aux États-Unis ; et tout ce que nous savions de lui, par ses lettres, c'était que nous pouvions nous attendre à le voir revenir prochainement près de nous dans la situation enviable d'un des hommes les plus riches de l'Angleterre.

Quant à ma mère, – la plus douce et la plus tendre des femmes, – tout ce qu'elle désirait, c'était de me voir heureux.

Les singulières amourettes des deux enfants l'amusaient et l'intéressaient. Elle plaisantait avec le père de Marie à propos de la future alliance entre les deux familles, sans aucune préoccupation de l'avenir, – sans le moindre pressentiment de ce qui pourrait arriver au retour de mon père. « À chaque jour suffit sa peine (ou sa joie), » avait été, toute sa vie, la devise de ma mère. Elle partageait la philosophie facile du régisseur déjà mentionnée ici : « Ce sont des enfants. Il n'y a pas nécessité, pauvres petits, de les séparer encore ! »

Toutefois, un membre de la famille envisagea raisonnablement et sérieusement la chose.

Lors d'une visite qu'il nous rendit dans notre solitude, le frère de mon père remarqua ce qui se passait entre Marie et moi, et, tout d'abord, se montra naturellement disposé à se moquer de nous. Mais une attention plus sérieuse le fit changer de manière de voir. Il acquit la conviction que ma mère agissait comme une sotte ; que le régisseur (un fidèle serviteur, s'il en fut jamais) cherchait adroitement à améliorer sa position à l'aide de sa fille ; et que j'étais un jeune idiot dont la dose naturelle d'imbécillité s'était développée à une époque singulièrement prématurée de la vie. En causant avec ma mère, sous l'influence de cette vive persuasion, mon oncle offrit de m'emmener avec lui à Londres, et de m'y garder, jusqu'à ce que je fusse revenu à la raison, dans la société de ses enfants, et grâce à une surveillance rigoureuse exercée sous son toit.

Ma mère hésita à accepter cette offre ; elle avait sur mon oncle l'avantage de connaître mon caractère. Pendant

qu'elle flottait encore et que mon oncle attendait impatiemment sa décision, je résolus la question pour mes parents en prenant la fuite.

Pour me représenter pendant mon absence, je laissais derrière moi une lettre dans laquelle je déclarais que nulle puissance humaine ne me séparerait de Marie, et je promettais de revenir demander pardon à ma mère dès que mon oncle aurait quitté la maison. On me chercha rigoureusement sans pouvoir trouver la trace de mon refuge. Mon oncle partit pour Londres en prédisant que je serais la honte de la famille, et en annonçant qu'il allait transmettre son opinion sur moi à mon père, en Amérique, par le premier paquebot.

Le secret de l'asile dans lequel j'avais imaginé de défier toute découverte ne sera pas long à dévoiler.

J'étais caché (à l'insu du régisseur) dans la chambre à coucher de sa mère.

« Eh ! » me demanderez-vous, « la mère du régisseur le savait-elle ? »

À quoi je réponds :

« Oui, elle le savait, et, qui plus est, elle s'en glorifiait, – non pas, remarquez-le bien, comme d'un acte d'hostilité envers mes parents, mais simplement comme d'un devoir de conscience ! »

Mais alors, au nom de tout ce qui est prodigieux, quelle espèce de vieille femme était-ce donc ? Qu'elle paraisse et réponde elle-même, l'étrange et fatidique grand'mère de la gentille petite Marie, la Sibylle des temps modernes, célèbre

au loin, dans notre pays de Suffolk, sous le nom de dame Dermody.

En écrivant, je la vois encore assise dans la salle du joli cottage de son fils, près de la fenêtre, et la lumière tombant sur ses épaules, tandis qu'elle tricotait, ou lisait. Dame Dermody était une vieille femme maigre et sèche, – aux yeux noirs et farouches, surmontés de sourcils blancs touffus, d'un front haut et ridé, et de cheveux blancs épais, proprement rassemblés sous sa cornette surannée. Le bruit courait (et c'était vrai) qu'elle était de bonne naissance et qu'elle avait reçu une éducation distinguée, mais qu'elle avait résolûment sacrifié son avenir en épousant un homme d'un rang très-inférieur au sien dans la société. Quelle qu'ait été l'opinion de sa famille sur son mariage, elle ne l'avait jamais regretté. La mémoire de son mari lui était sacrée, et elle croyait que, comme un ange gardien, son esprit veillait sur elle dans la veille et le sommeil, le jour et la nuit.

Imbue de cette croyance, elle n'avait été nullement influencée par ces idées grossièrement matérielles du jour qui associent la présence des êtres spirituels à d'inhabiles tours de sorcellerie et à des singeries opérées sur des tables et des chaises. La noble superstition de dame Dermody faisait partie intégrante de ses convictions religieuses, qui, depuis longtemps, reposaient volontairement sur les doctrines mystiques d'Emmanuel Swedenborg. Les seuls livres qu'elle lût étaient les œuvres du prophète suédois. Elle mélangeait les enseignements de Swedenborg sur les anges et les âmes des trépassés, sur l'amour du prochain et la pureté de la vie, avec ses idées bizarres et ses croyances analogues personnelles, et les chimériques doctrines religieuses qu'elle s'était ainsi formées, elle les prêchait non-seulement au logis du ré-

gisseur, mais encore dans les visites de propagande qu'elle rendait, au près ou au loin, à ses humbles voisins.

Après la mort de la femme de son fils, elle exerça un pouvoir suprême sous son toit, et elle se faisait également gloire de son attention scrupuleuse à remplir ses fonctions domestiques et de ses communications privilégiées avec les anges et les esprits. Elle avait avec l'âme de son défunt mari, devant n'importe qui, des entretiens qui rendaient muets de terreur les simples spectateurs. À son point de vue mystique, l'amour qui nous unissait, Marie et moi, était trop sacré et trop beau pour pouvoir être apprécié d'après le simple critérium pratique adopté par la société. Elle avait écrit pour nous de petites formules de prières et d'oraisons dont nous devions nous servir, jour par jour, en nous abordant et en nous quittant. Elle avait engagé solennellement son fils à nous considérer comme deux jeunes créatures consacrées qui cheminaient à leur insu par un sentier personnel à elles réservé et qui, commençant sur la terre, aboutissait brillamment dans un monde meilleur, au milieu des anges. Voyez-moi arrivant auprès de cette femme et lui déclarant que j'étais résolu à mourir plutôt qu'à permettre à mon oncle de me séparer de la petite Marie, – et vous ne vous étonnerez plus de l'hospitalité qui m'ouvrit le sanctuaire de la chambre de dame Dermody.

Lorsque le moment fut arrivé de quitter sans danger mon asile, je commis une sérieuse maladresse. En remerciant, au départ, la vieille femme, je lui dis avec un sentiment d'honneur enfantin :

« Je ne vous dénoncerai pas, dame ; ma mère ignorera que vous m'avez caché dans votre chambre à coucher. »

La Sibylle posa sa main sèche et décharnée sur mon épaule et me poussa rudement sur la chaise d'où je venais de me lever :

« Enfant ! » dit-elle en me regardant de part en part avec ses farouches yeux noirs, « osez-vous supposer que j'aie jamais commis quelque action dont j'eusse à rougir ? Pensez-vous que je rougisse de ce que je viens de faire ? Attendez ici. Votre mère pourrait, elle aussi, me méjuger. Je vais lui écrire. »

Elle mit ses grandes lunettes rondes à branches d'écaille et commença sa lettre. Toutes les fois que sa pensée vacillait ou que l'expression lui faisait défaut, elle regardait par-dessus son épaule, comme si elle avait eu derrière elle quelque créature invisible épiant ce qu'elle écrivait. – Elle consultait l'esprit de son mari absolument comme elle eût consulté un homme vivant. – Elle se souriait à elle-même, – et elle continuait à écrire.

« Voilà ! » dit-elle en me tendant la lettre terminée avec un geste de royale indulgence. « *Sa* pensée et la *mienne* sont transcrites là. Allez, enfant, je vous pardonne. Remettez ma lettre à votre mère. »

Elle s'exprimait toujours avec la même dignité grave et réservée de manières et de langage.

Je remis la lettre à ma mère. Nous la lûmes et nous nous en émerveillâmes ensemble. Conseillée par l'âme toujours présente de son mari, dame Dermody avait écrit :

« Madame,

« J'ai pris ce que vous pouvez être disposée à appeler une grande liberté. J'ai aidé votre fils George à braver

l'autorité de son oncle. J'ai encouragé votre fils George dans sa résolution de rester fidèle, dans le temps et dans l'éternité, à ma petite-fille, Marie Dermody.

« Je vous dois et me dois à moi-même de vous faire connaître les motifs qui m'ont fait agir ainsi.

Je crois fermement que tout amour véritable est préordonné et consacré dans le ciel. Les âmes destinées à s'unir dans le monde supérieur sont divinement chargées de se trouver l'une l'autre, et de commencer leur union dans ce monde. Les seuls mariages heureux sont ceux dans lesquels les deux âmes prédestinées sont parvenues à se rencontrer dans cette sphère de la vie.

« Une fois réunies, nulle puissance humaine ne peut réellement séparer les âmes-sœurs. Tôt ou tard, elles doivent, en vertu de la loi divine, se retrouver et s'unir de nouveau. La sagesse humaine peut leur imposer des genres de vie complétement différents ; la sagesse humaine peut les abuser ou les faire s'abuser elles-mêmes jusqu'à contracter une union terrestre et fragile. Peu importe. Il arrivera certainement un moment où cette union se montrera terrestre et fragile ; et les deux âmes désunies, se retrouvant, s'uniront ici-bas pour l'éternité, – s'uniront, je vous dis, en dépit de toutes les lois et de toutes les notions humaines du juste et de l'injuste.

« Telle est ma foi. Je l'ai confessée toute ma vie. Fille, épouse et veuve, je m'y suis conformée et m'en suis bien trouvée.

« Je suis née, madame, dans les rangs de la société à laquelle vous appartenez. J'ai reçu l'instruction purement matérielle que comporte la notion mondaine de l'éducation.

Grâce à Dieu, mon âme-sœur rencontra ***mon*** âme pendant ma jeunesse. Je connaissais le véritable amour et la véritable union avant d'avoir vingt ans. Je me suis mariée, madame, dans la classe où le Christ choisit ses apôtres, – j'épousai un ouvrier. Nul langage humain ne pourrait peindre mon bonheur pendant le temps que nous avons vécu unis ici-bas. Sa mort ne nous a pas séparés. Il m'aide à écrire cette lettre. À ma dernière heure, je le verrai debout parmi les anges, m'attendant sur les rives du fleuve éclatant.

« Vous comprendrez maintenant comment j'envisage le lien qui unit les jeunes âmes de nos enfants au début brillant de leur vie.

« Croyez-moi, ce que le frère de votre mari vous proposait de faire était un sacrilége et une profanation. Je vous avoue franchement que je regarde comme un acte de vertu ce que j'ai fait pour contrecarrer votre parent dans cette affaire. Vous ne pouvez supposer que ***je*** considère comme un obstacle sérieux à une union préordonnée dans le ciel que votre fils soit l'héritier du propriétaire et ma petite-fille l'enfant du régisseur. Chassez de votre esprit, je vous en supplie, les indignes préjugés antichrétiens de classes. Ne sommes-nous pas tous égaux devant Dieu ? Ne sommes-nous pas tous égaux (même en ce monde) devant la maladie et la mort ? Ce n'est point seulement le bonheur de votre fils, mais c'est votre propre tranquillité d'esprit qui est intéressée à ce que vous preniez en considération mes paroles. Je vous avertis, madame, que vous ne pouvez empêcher ces deux âmes enfantines prédestinées de s'unir plus tard comme mari et femme. Séparez-les aujourd'hui, et ***vous*** serez responsable des sacrifices, de la dégradation et des malheurs par lesquels votre George et ma Marie pourront être condamnés à passer avant de se retrouver plus tard.

« Maintenant, mon esprit est soulagé ; maintenant, j'ai fini.

« Si j'ai parlé trop franchement, ou si, de quelque autre façon, je vous ai offensée involontairement, je vous en demande pardon, et je suis, madame, votre fidèle et dévouée servante.

« HÉLÈNE DERMODY. »

Ainsi se terminait la lettre.

Pour moi, j'y vois quelque chose de plus qu'un spécimen curieux de composition épistolaire. J'y lis la prophétie, – singulièrement accomplie plus tard, – des événements de la vie de Marie et de la mienne que les pages suivantes vont avoir à raconter.

Ma mère se décida à laisser cette lettre sans réponse. Comme beaucoup de ses plus humbles voisins, elle avait un peu peur de dame Dermody, et, de plus, elle était habituellement ennemie de toute discussion sur les mystères de la vie spirituelle. Je fus grondé, sermonné et pardonné, – et ce fut tout.

Pendant quelques heureuses semaines, Marie et moi, nous revînmes, sans empêchement et sans interruption, à notre ancienne intimité. La catastrophe allait venir cependant au moment où nous nous y attendions le moins. Ma mère fut surprise, un matin, par une lettre de mon père qui lui annonçait qu'il s'était vu inopinément forcé de partir de suite pour l'Angleterre, et qu'il était arrivé à Londres où il était retenu par des affaires qui ne souffraient pas de retard. Nous devions nous attendre à le voir arriver à la maison dès qu'il serait libre.

Cette nouvelle éveilla dans l'esprit de ma mère des craintes sur la solidité de la grande spéculation de son mari en Amérique. Son départ subit des États-Unis et son mystérieux séjour à Londres lui paraissaient annoncer quelque malheur. Le sombre passé auquel je me reporte appartient à une époque où les chemins de fer et le télégraphe électrique n'existaient encore que dans l'imagination des inventeurs. Toute communication rapide avec mon père, alors même qu'il eût consenti à nous admettre dans sa confidence, nous était impossible. Nous n'avions donc qu'à attendre et à espérer.

Les fastidieuses journées s'écoulaient, et les courtes lettres de mon père continuaient à nous le présenter retenu à Londres par ses affaires. Arriva le matin où Marie et moi nous sortîmes avec le régisseur, Dermody, pour aller voir prendre au leurre les derniers oiseaux sauvages de la saison, – et la bienveillante maison attendait encore son maître, et l'attendait en vain.

CHAPITRE III

SWEDENBORG ET LA SIBYLLE

Je puis reprendre mon récit au point où je l'ai laissé dans le premier chapitre.

Marie et moi (vous vous le rappelez), nous avions laissé le régisseur seul auprès du leurre, et nous nous étions dirigés ensemble vers le cottage de Dermody.

En approchant de la porte du jardin, j'aperçus un domestique de la maison qui attendait. Il était chargé d'un message pour moi de la part de ma mère.

« Ma maîtresse vous prie, maître George, de revenir à la maison le plus tôt possible. Il est arrivé une lettre par la voiture. Mon maître compte prendre une chaise de poste à Londres, et il nous prévient que nous pouvons l'attendre dans la journée. »

Le visage attentif de Marie s'assombrit à ces paroles.

« Faut-il réellement que vous vous en alliez, George, » murmura-t-elle, « avant d'avoir vu ce qui vous attend chez nous ? »

Je me rappelai la promesse de Marie d'une surprise dont le secret ne devait m'être révélé que lorsque nous serions arrivés au cottage. Pouvais-je la désappointer ? Ma

pauvre petite amoureuse paraissait prête à pleurer devant cette simple perspective.

Je renvoyai le domestique avec une réponse conciliante : mes tendresses à ma mère et la promesse d'être à la maison dans une demi-heure.

Nous entrâmes dans le cottage.

Dame Dermody était assise, comme d'habitude, à la lumière de la fenêtre avec un des livres mystiques d'Emmanuel Swedenborg ouvert sur ses genoux. À notre entrée, elle leva solennellement la main pour nous signifier d'avoir à occuper notre coin habituel sans lui parler. C'était un acte de haute trahison domestique que d'interrompre la Sibylle dans ses lectures. Nous gagnâmes tranquillement nos places. Marie attendit que sa grand'mère eût abaissé sa tête grise et que ses sourcils touffus se fussent contractés sous l'attention qu'elle prêtait à sa lecture. Alors, et seulement alors, la discrète enfant se leva sur la pointe des pieds et disparut sans bruit dans la direction de sa chambre à coucher. Puis elle revint vers moi en portant quelque chose soigneusement enveloppé dans son plus beau mouchoir de batiste.

« Est-ce là la surprise ? » murmurai-je.

Marie me répondit tout bas :

« Devinez ce que c'est ?

– Quelque chose pour moi ?

– Oui. Devinez. Qu'est-ce que c'est ? »

Je devinai trois fois, et trois fois je me trompai. Marie se décida à m'aider par une indication.

« Appelez vos lettres, » me dit-elle ; « et allez jusqu'à ce que je vous arrête. »

Je commençai :

« A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P. » Là, elle m'arrêta.

« C'est le nom d'un objet, » me dit-elle. « Et il commence par un P. »

Je devinai :

« Pavot, Plume, Pipeau, » et, là, ma perspicacité me fit défaut.

Marie soupira et hocha la tête.

« Vous ne vous donnez pas de mal, » dit-elle. « Vous avez trois ans de plus que moi, et, après toute la peine que j'ai prise pour vous plaire, vous allez sans doute vous trouver trop grand pour vous soucier de mon cadeau, quand vous le verrez. Devinez encore.

– Je ne puis deviner.

– Il le faut.

– J'y renonce. »

Marie refusa de me laisser renoncer. Elle m'aida par une nouvelle indication.

« Qu'avez-vous dit, un jour, que vous désiriez avoir dans votre bateau ? » me demanda-t-elle.

« Y a-t-il longtemps de cela ? » lui dis-je, à court d'une réponse.

« Oui, très-longtemps, avant l'hiver, lorsque les feuilles d'automne tombaient, et que vous m'aviez emmenée promener sur l'eau. Ah ! George, ***vous*** l'avez oublié ! »

Ce n'est que trop vrai, pour moi et mes frères ; vieux ou jeunes, c'est tout un ! C'est toujours son amour, ***à lui***, qui oublie, et son amour, ***à elle***, qui se souvient. Nous n'étions que deux enfants, mais nous représentions déjà les types de l'homme et de la femme !

Marie perdit patience. Oubliant la terrible présence de sa grand'mère, elle bondit et arracha du mouchoir l'objet qu'il cachait.

« Voilà » s'écria-t-elle vivement ; « et ***maintenant***, savez-vous ce que c'est ? »

La mémoire me revint enfin. Ce que j'avais désiré pour mon bateau, quelques mois auparavant, c'était un pavillon neuf. Et ce pavillon, il était là, confectionné en secret pour moi par les mains de Marie ! Le champ en était de soie verte avec une colombe brodée dessus en blanc et qui portait la branche d'olivier symbolique, exécutée en fil d'or. C'était l'œuvre indécise et tremblée des doigts d'une enfant. Mais comme ma petite chérie s'était rappelé fidèlement mon désir, – avec quelle patience elle avait appliqué l'aiguille sur les lignes indicatives du patron, – comme elle avait laborieusement travaillé pendant les tristes journées d'hiver ; et tout cela, pour l'amour de moi ! Quels mots pourraient peindre mon orgueil, ma reconnaissance, mon bonheur ? Oubliant à mon tour la présence de la Sybille penchée sur son livre, je saisis ma petite ouvrière dans mes bras, et je l'embrassai jusqu'à ce que l'haleine me manquât et que je ne pusse plus continuer.

« Marie ! » m'écriai-je dans le premier feu de mon enthousiasme, « mon père arrive aujourd'hui, je vais lui parler ce soir, et je vous épouserai demain.

– Enfant ! » dit une voix imposante, à l'autre bout de la chambre. « Venez ici. »

Le livre mystique de dame Dermody était fermé ; les yeux noirs fatidiques de dame Dermody nous épiaient dans notre coin. Je m'approchai d'elle, et Marie me suivit timidement pas à pas.

« Faites-vous cas de ce jouet ? » me demanda-t-elle, en regardant le pavillon. « Cachez-le ! » s'écria-t-elle, avant que j'eusse pu répondre. « Cachez-le, ou bien on vous le prendra.

– Pourquoi le cacherais-je ? » lui demandai-je. « J'entends l'arborer au mât de mon bateau.

– Vous ne l'arborerez jamais au mât de votre bateau ! » Et en parlant, elle me prit le pavillon et le fourra avec impatience dans la poche de côté de ma veste.

« Ne le chiffonnez pas, grand'mère, » dit Marie plaintivement.

Je répétai ma question.

« Pourquoi ne l'arborerai-je jamais au mât de mon bateau ? »

Dame Dermody posa la main sur le volume de Swedenborg fermé sur ses genoux.

« J'ai ouvert trois fois ce livre depuis ce matin, » dit-elle. « Trois fois les paroles du Prophète m'ont avertie qu'un malheur approchait. Enfants ! c'est pour vous que le malheur

approche. Si je regarde là, » dit-elle en désignant l'endroit par lequel un rayon de soleil pénétrait obliquement dans la chambre, « j'aperçois mon mari dans la lumière céleste. Il incline la tête avec tristesse, et il dirige sa main infaillible vers vous. George et Marie, vous êtes consacrés l'un à l'autre ! Soyez toujours dignes de cette consécration, soyez toujours dignes de vous-mêmes. »

Elle s'arrêta. Sa voix trembla. Elle nous considéra avec des yeux attendris comme font ceux qui prévoient tristement qu'ils vont être séparés.

« Agenouillez-vous, » dit-elle à voix basse et d'un ton lugubre et triste. « C'est peut-être la dernière fois que je vous bénirai, c'est peut-être la dernière fois que je prierai pour vous dans cette maison. Agenouillez-vous ! »

Nous nous mîmes à genoux à ses pieds. Je sentais les battements du cœur de Marie à mesure qu'elle se pressait contre moi. Je sentais mon propre cœur précipiter ses palpitations sous l'empire d'une terreur mystérieuse pour moi.

« Que Dieu bénisse et garde George et Marie dans le présent et dans l'avenir ! Que Dieu favorise, dans l'avenir, l'union que la sagesse de Dieu a décidée ! Amen. Ainsi soit-il. Amen. »

Au moment même où ces derniers mots tombaient de ses lèvres, la porte du cottage s'ouvrit avec fracas. Mon père entra dans la chambre, suivi du régisseur.

Dame Dermody se dressa lentement sur ses pieds, et le regarda d'un œil scrutateur.

« Le malheur est venu, » se dit-elle à elle-même. « Il regarde par les yeux, il va parler par la voix de cet homme. »

Mon père rompit le silence qui suivit ces paroles en s’adressant au régisseur.

« Vous le voyez, Dermody, » dit-il, « voici mon fils chez vous, alors qu’il devrait être chez moi. »

Il se retourna et me vit le bras passé autour de la taille de la petite Marie, et attendant patiemment l’occasion de parler.

« George, » dit-il avec le sourire sardonique qui lui était habituel lorsqu’il était en colère et qu’il cherchait à le dissimuler, « vous faites le sot ici. Quittez cette enfant et venez avec moi. »

C’était le moment ou jamais de me montrer. À en juger par l’apparence, j’étais encore un enfant. À en juger par mes propres sensations, j’étais devenu un homme instantanément.

« Papa, » dis-je, « je suis heureux de vous voir de retour. Voici Marie Dermody. Je l’aime et elle m’aime. Je désire l’épouser aussitôt que cela vous conviendra, à ma mère et à vous. »

Mon père éclata de rire, mais son humeur changea avant qu’il eût repris la parole. Il avait remarqué que Dermody, lui aussi, se permettait de rire. Il parut devenir fou de colère en un moment.

« On m’avait parlé de cette infernale sottise, » dit-il. « Mais je n’avais pu y croire. Qui donc a troublé la faible tête de ce garçon ? Qui donc l’a encouragé à embrasser ainsi cette petite fille ? Si c’était vous, Dermody, ce serait la pire action de votre vie. » Il se tourna de nouveau vers moi avant que le régisseur eût pu se défendre. « M’entendez-vous ? Je

vous dis de quitter la fille de Dermody et de revenir à la maison avec moi. »

« Oui, papa, » répondis-je. « Mais je reviendrai trouver Marie, s'il vous plaît, après avoir été avec vous. »

Malgré sa colère, mon père fut positivement stupéfait de mon audace.

« Jeune idiot, » s'écria-t-il, « votre insolence dépasse toute croyance. Je vous déclare que vous ne repasserez jamais cette porte ! On vous a appris à désobéir ici. On vous a mis en tête des choses qu'un garçon de votre âge devrait ignorer, je dirai plus, des choses que des personnes honnêtes n'auraient pas voulu vous apprendre.

– Je vous demande pardon, monsieur, » dit Dermody en l'interrompant très-respectueusement, mais très-fermement à la fois. « Il est certaines choses qu'un maître en colère a le droit de dire à l'homme qui le sert, mais vous avez outrepassé votre droit. Vous m'avez diffamé, monsieur, en présence de ma mère, à la portée de l'oreille de mon enfant. »

Mon père l'arrêta là.

« Vous pouvez vous épargner le reste, » dit-il. « Nous ne sommes plus ni maître ni serviteur. Lorsque mon fils venait flâner autour de votre cottage et jouer à l'amoureux avec votre fille, votre devoir était de lui fermer la porte au nez. Vous avez manqué à votre devoir. Je n'ai plus confiance en vous. Je vous donne congé un mois d'avance, Dermody. Vous quitterez mon service. »

Le régisseur fit face à mon père sur son propre terrain. Ce n'était plus l'homme facile, doux et modeste de mes souvenirs.

« Je refuse votre congé un mois d'avance, monsieur, » répondit-il. « Vous n'aurez plus l'occasion de répéter ce que vous venez de me dire. Je vous enverrai mes comptes ce soir, et je quitterai votre service demain.

– Nous nous entendons cette fois, » répliqua mon père. « Plus tôt vous partirez et mieux cela vaudra. »

Il traversa la chambre et posa la main sur mon épaule.

« Écoutez-moi, » dit-il en faisant un dernier effort pour se maîtriser. « Je ne veux pas me quereller avec vous devant un domestique congédié. Finissons-en avec cette niaiserie. Laissez faire leurs paquets et partir ces gens-là, et revenez à la maison avec moi. »

Sa lourde main, appuyée sur mon épaule, semblait expulser de moi l'esprit de résistance. Je cédai jusqu'à tenter de l'attendrir par des supplications.

« Oh ! papa ! papa ! » m'écriai-je, « ne me séparez pas de Marie ! Voyez comme elle est bonne et jolie ! Elle m'a fait un pavillon pour mon bateau. Permettez-moi de venir la voir ici quelquefois. Je ne puis vivre sans elle. »

Je ne pus en dire davantage. Ma petite Marie éclata en sanglots. Ses larmes et mes supplications furent également impuissantes à toucher mon père.

« Choisissez, » dit-il, « entre partir de bonne grâce ou m'obliger à vous emmener de force. J'entends vous séparer de la fille de Dermody.

– Ni vous ni personne ne peut les séparer, » s'écria une voix derrière nous. « Chassez de votre esprit cette pensée, maître, avant qu'il soit trop tard. »

Mon père se retourna vivement et aperçut dame Dermody lui faisant face en pleine lumière de la fenêtre. Elle s'était retirée, au début de la dispute, dans le coin derrière le foyer. Elle y était restée, attendant l'instant de parler, jusqu'au moment où la dernière menace de mon père vint la tirer de sa retraite.

Ils se regardèrent l'un et l'autre quelque temps. Mon père parut penser que lui répondre serait au-dessous de sa dignité. Il poursuivit ce qu'il avait à me dire.

« Je vais compter trois lentement, » reprit-il. « Décidez-vous, avant que j'arrive à ce dernier nombre, à m'obéir ou à subir la honte d'être emmené de force.

– Emmenez-le où vous voudrez, » dit dame Dermody, « il n'en sera pas moins sur la voie de son mariage avec ma petite-fille.

– Et où serai-je, moi, s'il vous plaît ? » demanda mon père, forcé de lui parler cette fois.

La réponse suivit immédiatement par ces paroles foudroyantes :

« ***Vous*** serez sur la voie de votre ruine et de votre mort. »

Mon père tourna le dos à la prophétesse avec un sourire de mépris.

« Un ! » dit-il en commençant à compter.

Je serrai les dents et j'entourai Marie de mes deux bras pendant qu'il parlait. J'avais hérité quelque peu de son caractère et il allait l'apprendre maintenant.

« Deux ! » poursuivit mon père après un moment d'attente.

Marie avança ses lèvres tremblantes de mon oreille et murmura :

« Lâchez-moi, George, je ne puis supporter ce spectacle. Oh ! voyez comme il fronce les sourcils ! Je sens qu'il va vous faire mal ! »

Mon père leva son index comme un avertissement préalable avant de compter trois.

« Arrêtez ! » s'écria dame Dermody.

Mon père se retourna de nouveau vers elle avec un étonnement sardonique :

« Je vous demande pardon, madame ; avez-vous quelque chose de particulier à me dire ? » lui demanda-t-il.

« Homme ! » répliqua la Sibylle, « vous parlez légérement. Vous ai-je parlé légèrement, à vous ? Je vous engage à plier votre volonté perverse devant une volonté plus puissante que la vôtre. Les âmes de ces enfants sont des âmes-sœurs. Ils sont unis l'un à l'autre dans le présent et dans l'éternité. Placez entre eux la terre et la mer, – ils n'en seront pas moins ensemble ; ils communiqueront entre eux par des visions, ils se révèleront l'un à l'autre en songes. Enchaînez-les par des liens mondains ; mariez votre fils, plus tard, à une autre femme, et ma petite-fille à un autre homme. En vain ! je vous le dis, en vain ! Vous pourrez les condamner au malheur, vous pourrez les pousser au péché, – le jour de leur union sur la terre n'en sera pas moins prédestiné dans le ciel. Il arrivera ! Il arrivera !… Soumettez-vous pendant que l'heure de la soumission vous appartient. Vous êtes un

homme condamné. Je distingue l'ombre du malheur, je vois le sceau de la mort sur votre visage. Partez ; et laissez ces deux êtres consacrés poursuivre ensemble les sombres voies du monde, dans la force de leur innocence, à la lumière de leurs amours. Partez, et que Dieu vous pardonne. »

En dépit de lui-même, mon père fut frappé de la force irrésistible de conviction qui animait ces paroles. La mère du régisseur l'impressionna comme aurait pu le faire une tragédienne sur la scène. Elle chassa de ses lèvres le sourire moqueur, mais elle n'ébranla pas sa volonté de fer. Son visage était aussi rigide que jamais lorsqu'il se retourna vers moi.

« La dernière chance, George ! » dit-il, et il compta le dernier nombre : « trois ! »

Je ne bougeai ni ne lui répondis.

« Vous le voulez ? » dit-il, en me saisissant par le bras.

J'étreignis plus fortement Marie, et je lui dis tout bas :

« Je ne vous quitterai pas. »

Elle ne parut pas m'entendre. Elle tremblait de la tête aux pieds dans mes bras. Un faible cri de terreur s'échappa de ses lèvres. Dermody s'avança à l'instant. Avant que mon père eût pu m'arracher d'auprès elle, il me dit à l'oreille :

« Vous pouvez me la confier, ***à moi***, maître George, » et il dégagea son enfant de mon étreinte.

Elle étendit tendrement ses petites mains grêles vers moi, dès qu'elle se trouva dans les bras de Dermody.

« Adieu chéri ! » dit-elle faiblement.

Je vis sa tête se pencher sur la poitrine de son père, pendant que l'on m'entraînait vers la porte. Dans ma rage impuissante et ma douleur, je luttai contre les mains cruelles qui m'avaient saisi, avec toute la force qui me restait. Je lui criai :

« Je vous aime, Marie ! je reviendrai près de vous, Marie ! Je n'épouserai jamais que vous ! »

Pas à pas, je fus entraîné plus loin et plus loin encore. La dernière fois que je l'aperçus, la tête de ma chérie reposait sur la poitrine de Dermody. Sa grand'mère, debout près d'elle, menaçait mon père de ses mains décharnées, et elle hurlait sa terrible prophétie avec la fureur hystérique qui l'avait saisie lorsqu'elle avait vu s'accomplir notre séparation.

« Partez ! vous marchez à la ruine ! vous marchez à la mort ! »

Sa voix vibrait encore à mon oreille lorsque la porte du cottage s'ouvrit et se referma. Tout était fini. L'humble monde de mon amour et de mon bonheur enfantins disparut comme la vision d'un songe. Le stérile désert extérieur qui composait le monde de mon père s'ouvrit devant moi, vide d'amour et vide de joies. Que Dieu me pardonne la haine que je ressentis pour mon père à cet instant !

CHAPITRE IV

LE RIDEAU TOMBE

Tout le reste du jour et pendant la nuit, je fus tenu prisonnier dans ma chambre sous la garde d'un homme sur la fidélité duquel mon père pouvait compter.

Le lendemain matin, j'essayai de m'échapper, mais je fus découvert avant d'avoir pu quitter la maison. Confiné de nouveau dans ma chambre, j'imaginai d'écrire à Marie et de glisser ma lettre dans les mains complaisantes de la domestique qui me servait. Inutile ! Il n'y avait pas à mettre en défaut la vigilance de mon père. La domestique fut soupçonnée et suivie, et on lui arracha la lettre. Mon père la déchira de ses propres mains.

Plus tard, dans la journée, on permit à ma mère de me voir.

Elle était absolument incapable, pauvre âme, d'intercéder pour moi ou de servir, en quoi que ce fût, mes intérêts. Mon père l'avait complétement anéantie en lui annonçant que sa femme et son fils devaient l'accompagner lorsqu'il retournerait en Amérique.

« Tout ce qu'il possède au monde, » me dit ma mère, « doit être jeté dans cette odieuse spéculation. Il s'est procuré de l'argent de Londres ; il a loué sa maison pour sept ans à un riche négociant ; il a vendu notre argenterie et les bijoux qui me venaient de sa mère. La terre d'Amérique en-

gloutit tout. Nous n'avons plus de domicile, George, et nous sommes forcés de l'accompagner. »

Une heure après, la chaise de poste était à la porte.

Mon père me conduisit lui-même à la voiture. Je lui échappai avec une fureur à laquelle sa résolution ne put résister. Je courus, je volai le long du sentier qui conduisait au cottage de Dermody. La porte était ouverte ; la salle était vide. J'entrai dans la cuisine ; je montai dans les chambres du haut. Partout la solitude. Le régisseur avait quitté la place, et sa mère et sa fille l'avaient accompagné. Nul ami ou voisin ne rôdait autour avec un message ; nulle lettre ne m'attendait ; nulle indication ne m'était laissée sur la direction qu'ils avaient prise lors de leur départ. Après les paroles insultantes que lui avait adressées son maître, Dermody avait mis son orgueil à ne laisser de sa présence aucune trace que l'on eût pu considérer comme une marque destinée à nous rapprocher, Marie et moi. Il ne me restait, pour me parler de ma chérie perdue, d'autre souvenir que le pavillon qu'elle m'avait brodé de ses mains. Les meubles se trouvaient encore dans le cottage. Je m'assis dans notre coin habituel, à côté de la chaise vide de Marie ; je contemplai de nouveau le joli pavillon vert, et je fondis en larmes.

Un léger attouchement m'arracha à ma prostration. Mon père avait consenti à charger ma mère de la responsabilité de me ramener à la voiture de voyage.

« Nous ne trouverons pas Marie ici, George, » me dit-elle doucement. « Et nous *pourrons* avoir de ses nouvelles à Londres. Venez avec moi. »

Je me levai et lui donnai silencieusement la main. En sortant, mon œil fut attiré par quelque chose de noir tracé au

bas du montant blanc de la porte. Je me baissai et je découvris quelques lignes au crayon. Je regardai de plus près, c'était l'écriture de Marie. Les caractères informes et enfantins reproduisaient ces derniers mots d'adieu :

« Au revoir, cher, n'oubliez pas Marie. »

Je m'agenouillai et je baisai l'écriture. Cela me réconforta, – c'était comme un serrement de main d'adieu de Marie. Je suivis tranquillement ma mère à la voiture.

Nous arrivâmes à Londres pendant la nuit.

Ma bonne mère fit pour me consoler tout ce que lui permettait, dans sa position, la tendresse la plus compatissante. Elle écrivit en secret aux avoués de sa famille, en leur envoyant le signalement de Dermody, de sa mère et de sa fille, pour les prier de s'enquérir d'eux dans les différents bureaux de voitures de Londres. Elle s'adressa également à deux parents de Dermody qui vivaient dans la Cité et qui pouvaient posséder quelques renseignements sur ce qu'il était devenu en quittant le service de mon père. Cela fait, elle avait accompli tout ce qui était en son pouvoir. Nous n'avions ni l'un ni l'autre assez d'argent pour faire insérer des avis dans les journaux.

Une semaine après, nous partîmes pour les États-Unis. Pendant cet intervalle, je vis deux fois les avoués, et deux fois je fus informé par eux que les recherches n'avaient pas abouti.

Ici se termine la première époque de l'histoire de mes amours.

Pendant les dix longues années qui suivirent, je ne revis pas ma petite Marie ; – je ne sus même pas si elle avait vécu, oui ou non, pour devenir femme. Je conservai toujours le pavillon vert avec la colombe brodée dessus. Pour le reste, le fleuve de l'oubli avait englouti les jours dorés de Green Water Broad.

CHAPITRE V

MON HISTOIRE

Les dernières fois que vous m'avez vu, j'étais un garçon de treize ans ; aujourd'hui vous voyez en moi un homme de vingt-trois ans.

L'histoire de ma vie, dans l'intervalle qui sépare ces deux âges, sera brièvement racontée.

Pour commencer par mon père, j'ai à mentionner que la fin de sa carrière arriva précisément comme l'avait prédit dame Dermody. Nous n'étions pas encore depuis un an en Amérique, que la ruine totale de sa spéculation foncière fut suivie par sa mort. La catastrophe fut complète. Sans le petit revenu assuré, lors de son mariage, à ma mère, nous nous serions trouvés tous les deux abandonnés sans ressources, à la merci du monde.

Nous nous étions fait, parmi les habitants affectueux et hospitaliers des États-Unis, quelques amis excellents qu'il nous peinait naturellement de quitter. Mais des raisons sérieuses nous poussaient à retourner dans notre patrie, après la mort de mon père, – et nous y revînmes en effet.

Outre son frère (déjà mentionné dans les premières pages de mon récit), ma mère avait un autre parent, – sur lequel elle comptait principalement pour me lancer, le moment venu, dans une carrière professionnelle. Je me rappelle qu'un bruit courait dans la famille que M. Germaine avait été

un prétendant malheureux à la main de ma mère, lorsqu'ils étaient jeunes tous les deux. Il était encore célibataire à l'époque où la mort, sans enfants, de son frère aîné le rendit maître d'une belle fortune. L'opulence n'amena aucune différence dans ses habitudes ; c'était un vieillard solitaire, vivant isolé de ses autres parents, lorsque ma mère et moi nous revînmes en Angleterre. Si je parvenais seulement à plaire à M. Germaine, je pouvais, jusqu'à un certain point, au moins, considérer mon avenir comme assuré.

C'était là l'une des considérations qui nous avaient décidés à quitter l'Amérique. L'autre, – qui m'intéressait spécialement, – me ramenait vers les bords solitaires de Green Water Broad.

Je n'avais d'espoir de retrouver la trace de Marie qu'en interrogeant les paysans du voisinage de mon ancienne demeure. L'excellent régisseur avait été cordialement aimé et respecté dans sa petite sphère. Il paraissait au moins possible que quelques-uns de ses nombreux amis du Suffolk eussent découvert ses traces pendant l'année qui s'était écoulée depuis mon départ d'Angleterre. Dans mes rêves de Marie, – et je rêvais d'elle constamment, – le lac et ses bords boisés formaient un fond habituel au portrait imaginaire de ma compagne perdue. Par une superstition naturelle, je considérais les bords du lac comme un retour à la seule existence qui m'offrit une espérance de bonheur, – mon existence avec Marie.

Dès notre arrivée à Londres, je partis seul pour le Suffolk, à la prière de ma mère. À son âge, elle reculait naturellement devant la vue des lieux familiers maintenant occupés par les étrangers qui avaient loué notre maison.

Ah ! jeune comme je l'étais, que mon cœur souffrit lorsque j'aperçus de nouveau les eaux vertes familières du lac ! C'était le soir. Le premier objet qui frappa ma vue fut le bateau brillamment peinturé qui m'avait appartenu jadis, et dans lequel, Marie et moi, nous avions navigué ensemble. Les possesseurs de notre maison naviguaient à notre place. Leurs éclats de rire glissaient joyeusement vers moi sur l'eau paisible. ***Leur*** pavillon flottait à la pointe du petit mât à laquelle le pavillon de Marie ne s'était jamais agité sous l'aimable brise. Je détournai les yeux du bateau : – le regarder me faisait souffrir. Quelques pas en avant m'amenèrent à une éminence sur la rive, et me découvrirent les arches brunes du leurre sur le bord opposé. Là se trouvait la palissade derrière laquelle nous nous étions agenouillés pour assister à la prise des canards ; là se trouvait l'ouverture par laquelle ***Trim***, le terrier, s'était montré pour éveiller la stupide curiosité des oiseaux aquatiques. Là se trouvait, aperçu par intervalle à travers les arbres, le sentier couvert et tournant par lequel, Marie et moi, nous avions gagné le cottage de Dermody, le jour où la main cruelle de mon père nous avait arrachés l'un à l'autre. Que ma bonne mère avait été bien inspirée de reculer devant la vue de ces anciennes scènes chéries ! Je tournai le dos au lac pour aller calmer mes pensées dans la solitude ombreuse des bois.

Une heure de marche le long des bords sinueux du lac me ramena au cottage qui avait été jadis la demeure de Marie.

La porte en fut ouverte par une femme qui m'était inconnue. Elle me pria poliment d'entrer dans la salle. J'avais déjà trop souffert ; je procédai sur le seuil à mon enquête. Elle fut bientôt terminée. La femme était étrangère dans

notre pays du Suffolk, et ni elle ni son mari n'avaient jamais entendu prononcer le nom de Dermody.

Je poursuivis mes investigations parmi les paysans, en allant de cottage en cottage. Le crépuscule arriva ; la lune se leva ; les lumières commencèrent à disparaître des croisées, – je continuai pourtant mon fatigant pèlerinage ; et, partout où je pus entrer, la réponse à mes questions fut la même. Personne ne savait rien de Dermody ; et tout le monde me demanda si je n'en avais pas eu des nouvelles moi-même. Je souffre encore aujourd'hui au souvenir du cruel et complet échec des efforts que je fis dans cette désastreuse soirée. Je passai la nuit dans un des cottages, et je retournai le lendemain à Londres, brisé par le désappointement et m'inquiétant peu de ce que je ferais ou du lieu où j'irais après.

Pourtant, nous n'étions pas absolument séparés. Comme l'avait annoncé dame Dermody, je voyais Marie en songe.

Parfois, elle venait à moi avec le pavillon vert à la main, et elle me répétait ses paroles d'adieu :

« N'oubliez pas Marie ! »

Parfois, elle me conduisait à notre coin, toujours présent à ma mémoire, de la salle du cottage, et, ouvrant le papier sur lequel sa grand'mère avait écrit pour nous des prières, nous nous mettions à prier et à chanter ensemble des hymnes, comme si le passé était revenu. Une fois, elle m'apparut les larmes dans les yeux et me dit :

« Il nous faut attendre, chéri ; notre heure n'est pas encore arrivée. »

Deux fois, je la vis me regarder comme quelqu'un troublé par l'inquiétude, et deux fois je l'entendis me dire :

« Vivez patiemment, vivez innocemment, George, pour l'amour de moi ! »

Nous nous établîmes à Londres, où mon éducation fut confiée à un précepteur particulier. Nous habitions depuis peu notre nouvelle demeure, lorsque survint dans notre position un changement inattendu. Au grand étonnement de ma mère, elle reçut, par lettre, une proposition de mariage de M. Germaine.

« Je vous supplie de ne pas vous effrayer de ma proposition, » écrivait le vieux gentleman ; « vous ne pouvez avoir oublié que je vous ai aimée jadis, lorsque nous étions tous les deux jeunes et pauvres. Nul retour aux sentiments associés à cette époque n'est possible aujourd'hui. À mon âge, tout ce que je vous demande, c'est de devenir la compagne de mes dernières années, et de me permettre d'assurer l'avenir et le bonheur de votre fils avec un intérêt quasi paternel. Réfléchissez-y, ma chère, et dites-moi si vous consentez à occuper le fauteuil vide au coin du feu solitaire d'un vieillard. »

Ma mère, presque aussi confuse, pauvre âme, que si elle fût redevenue jeune fille, rejeta toute la responsabilité d'une décision sur les épaules de son fils. Je ne fus pas long à prendre mon parti. Si elle répondait oui, elle acceptait la main d'un homme riche et honorable qui lui avait été dévoué toute sa vie ; et elle recouvrait le bien-être, le luxe, la prospérité et la position sociale que lui avait fait perdre la vie désordonnée de mon père. Ajoutez à cela que j'aimais M. Germaine et que M. Germaine m'aimait. Dans ces circonstances, pourquoi ma mère aurait-elle dit non ? Elle ne

put répondre d'une manière satisfaisante à cette question, lorsque je la lui posai. Et par une conséquence nécessaire, elle devint Mme Germaine en temps opportun. Il ne me reste qu'à ajouter, que, jusqu'à la fin de sa vie, ma bonne mère se félicita d'avoir suivi, dans cette circonstance du moins, l'avis de son fils.

Les années s'écoulèrent, – et Marie et moi nous restâmes séparés, sauf dans mes rêves. Les années s'écoulèrent, et l'époque périlleuse qui arrive dans la vie de chaque homme arriva dans la mienne. J'atteignis l'âge où la plus puissante des passions s'empare des sens et exerce également son empire sur l'esprit et le corps.

J'avais, jusque-là, supporté passivement la ruine de mes premières et plus chères espérances ; j'avais vécu patiemment et innocemment pour l'amour de Marie. Maintenant, ma patience m'abandonna ; mon innocence passa au nombre des choses perdues du passé. Mes journées, il est vrai, étaient toujours consacrées aux tâches que me donnait mon précepteur. Mais j'abandonnais, en secret, mes nuits à un dérèglement insouciant que, dans ma disposition d'esprit actuelle, je me rappelle avec terreur et dégoût. Je profanais le souvenir de Marie dans la société de femmes qui avaient atteint les abîmes les plus profonds de la dégradation. Je me disais sacrilégement à moi-même : « Je l'ai assez longtemps espérée ; je l'ai assez longtemps attendue, il ne me reste plus qu'à jouir de ma jeunesse, et à l'oublier. »

Dès l'instant où je tombai dans cette dégradation, je pensai quelquefois à Marie avec regret, – le matin, alors que les réflexions pénitentes nous viennent le plus souvent, – mais je cessai absolument de la voir dans mes songes. Nous nous trouvâmes alors séparés dans le sens le plus absolu du

mot. L'âme pure de Marie ne pouvait plus communiquer avec la mienne, – l'âme sans tache de Marie m'avait abandonné.

Il est inutile de dire que je ne pus cacher à ma mère le secret de ma dépravation. L'influence de la vue de son chagrin fut la première à me rappeler à la raison. Je me modérai, du moins, jusqu'à un certain point, – et je m'efforçai de revenir à un genre de vie plus correct. Bien que je l'eusse désappointé, M. Germaine était un homme trop juste pour désespérer de moi. Il me conseilla, comme moyen de réforme personnelle, de choisir une profession, et de m'absorber dans des études plus assidues que celles que j'avais poursuivies jusqu'alors.

Je fis la paix avec cet excellent ami et ce second père, non-seulement en suivant ses avis, mais en adoptant la profession qu'il avait exercée lui-même avant d'hériter de sa fortune, – celle de médecin. M. Germaine avait été chirurgien : je résolus de l'être également.

Étant entré dans ma nouvelle carrière à un âge plus avancé qu'il n'est d'usage, je puis dire qu'au moins je travaillai ferme. Je gagnai et sus conserver l'intérêt de mes professeurs. D'un autre côté, je ne saurais nier que, moralement parlant, ma réforme fut loin d'être complète. Je travaillai, mais égoïstement, amèrement, et d'un cœur endurci. En religion et en morale, j'adoptai les principes d'un compagnon de mes études, un matérialiste et un homme usé, du double de mon âge. Je ne croyais à rien qu'à ce que je pouvais voir, goûter ou toucher. Je perdis toute foi dans l'humanité. À l'exception de ma mère, je ne respectai aucune femme. Mes souvenirs de Marie s'effacèrent jusqu'à ne plus être guère qu'un anneau perdu de la chaîne qui me reliait au passé. Je

conservai toujours le pavillon vert comme affaire d'habitude, – mais je ne le portai plus sur moi, et je le laissai oublié, dans un tiroir de mon bureau. De temps à autre, il me revenait à l'esprit un doute salutaire sur la question de savoir si ma vie n'était pas absolument indigne de moi. Mais ce doute n'y séjournait pas longtemps. Méprisant les autres, la logique voulait que je poursuivisse jusqu'au bout mes amères conclusions, et conséquemment que je me méprisasse moi-même.

L'époque de ma majorité arriva. J'avais vingt et un ans, – et il ne me restait pas un vestige des illusions de ma jeunesse !

Ni ma mère, ni M. Germaine ne pouvaient se plaindre positivement de ma conduite, mais ils étaient tous les deux profondément inquiets sur mon compte. Après mûre délibération, mon beau-père décida que la seule chance de me guérir et de me relever était d'essayer du stimulant d'une existence parmi de nouveaux individus et de nouvelles scènes.

À l'époque dont je parle, le gouvernement de la Métropole avait résolu d'envoyer une expédition diplomatique spéciale à l'un des princes indigènes qui gouvernaient une des provinces reculées de notre empire indien. Vu l'état agité de la province, l'expédition, à son arrivée dans l'Inde, devait être accompagnée jusqu'à la cour du prince par une escorte formée des employés militaires et civils de la Couronne. Le chirurgien désigné pour faire partie de l'expédition était un vieil ami de M. Germaine, et il manquait d'un aide sur la capacité duquel il pût compter. Sur la recommandation de mon beau-père, ce poste me fut offert. Je l'acceptai sans hésitation. Le misérable orgueil de l'indifférence était le

seul qui me restât. Pourvu que je poursuivisse ma profession, le lieu où je l'exercerais m'importait peu.

Nous fûmes longs à amener ma mère même à envisager la nouvelle perspective placée devant moi. Lorsqu'à la fin elle céda, elle le fit à contre-cœur. J'avoue que je la quittai les larmes aux yeux, – les premières que j'eusse répandues depuis un an.

Le récit de notre expédition appartient à l'histoire de l'Inde anglaise ; il ne saurait trouver place dans cette narration.

En ce qui me touche personnellement, j'ai à constater que je me trouvai dans l'incapacité de remplir mes devoirs professionnels, moins d'une semaine après que l'expédition fut arrivée à sa destination. Nous étions campés en dehors de la ville, et nous fûmes attaqués, pendant la nuit, par des indigènes fanatiques. Leur attaque fut repoussée sans difficulté, et avec des pertes légères de notre côté. J'étais parmi les blessés, ayant reçu un coup de javeline ou de lance pendant que je me rendais d'une tente dans une autre.

Infligée par une arme européenne, ma blessure n'aurait eu aucune conséquence sérieuse. Mais le bout de la lance indienne était empoisonné. J'échappai au danger mortel du tétanos, – mais par suite d'une particularité quelconque (que je ne saurais expliquer) de l'action du poison sur ma constitution, ma blessure se refusa obstinément à se cicatriser.

Je fus réputé invalide et envoyé à Calcutta, où je reçus les meilleurs soins chirurgicaux. Ma blessure se ferma en apparence, – et puis se rouvrit de nouveau. Cela arriva deux fois, et les médecins s'accordèrent pour déclarer que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de me renvoyer dans mon

pays. Ils comptaient sur l'effet fortifiant d'un voyage sur mer, et, à son défaut, sur la salutaire influence de mon air natal. On me déclara incurable sous le climat de l'Inde.

Deux jours avant le départ du navire, une lettre de ma mère m'apporta une nouvelle saisissante. Mon avenir, – si ***j'avais***, un avenir – avait pris un nouveau tour. M. Germaine était mort subitement d'une maladie de cœur. Son testament, daté du jour où j'avais quitté l'Angleterre, léguait une pension viagère à ma mère, et me laissait la totalité de sa fortune, à la condition que je porterais son nom. J'acceptai cette condition, cela va sans dire, et je devins George Germaine.

Trois mois après, ma mère et moi nous étions réunis.

À part l'inquiétude que me causait encore ma blessure, j'étais en apparence le plus enviable des mortels : je venais d'acquérir la position d'un riche gentleman ; j'étais propriétaire d'un hôtel à Londres et d'une maison de campagne dans le Pertshire, – et cependant j'étais à vingt-trois ans, le plus malheureux des hommes !

Et Marie ?

Pendant les dix années qui venaient de s'écouler, qu'était devenue Marie ?

Vous connaissez mon histoire. Lisez les pages suivantes et vous connaîtrez la sienne.

CHAPITRE VI

SON HISTOIRE

Je tiens ce que je vais vous raconter de Marie d'informations obtenues à une époque de ma vie plus récente de bien des années qu'aucune de celles dont j'aie encore parlé. Veuillez vous le rappeler.

Dermody, le régisseur, avait des parents à Londres dont il parlait quelquefois, et d'autres en Écosse dont il ne parlait jamais. Mon père avait de fortes préventions contre le peuple écossais. Dermody connaissait assez son maître pour savoir que cette prévention pourrait l'atteindre s'il parlait de ses parents écossais. C'était un homme discret ; jamais il n'en dit mot.

En quittant le service de mon père, il s'était rendu, en partie par terre, en partie par mer, à Glascow, où résidaient ses amis. Le caractère et l'expérience de Dermody en faisaient un homme précieux pour le maître qui serait assez heureux de le rencontrer. Ses amis se remuèrent, et, au bout de six semaines, il se trouvait chargé de gérer le domaine d'un gentleman sur la côte Est de l'Écosse, et confortablement établi avec sa mère et sa fille dans sa nouvelle demeure.

Les paroles insultantes que lui avait adressées mon père s'étaient profondément gravées dans l'esprit de Dermody. Il écrivit en secret à ses parents de Londres pour les prévenir

qu'il avait trouvé une nouvelle situation qui lui convenait, et qu'il avait des raisons pour ne pas leur donner actuellement son adresse. Ce fut ainsi qu'il déjoua les demandes d'informations que les avoués de ma mère, après avoir en vain cherché sa trace dans d'autres directions, adressèrent à ses amis de Londres. Blessé des reproches de son ancien maître, il nous sacrifia, sa fille et moi, – en partie à son sentiment personnel sur le respect de soi-même, et en partie à la conviction que la différence de rang qui existait entre nous lui faisait un devoir de nous interdire toutes nouvelles relations avant qu'il fût trop tard.

Enterrée dans sa retraite, dans une partie éloignée de l'Écosse, la petite famille vécut, perdue pour moi et perdue pour le monde.

J'avais vu et entendu Marie dans mes rêves. Marie me vit et m'entendit dans les siens. Les vœux et les désirs innocents de mon cœur, lorsque j'étais encore enfant, lui étaient révélés dans le mystère du sommeil. Sa grand'mère, ferme dans sa foi en notre union prédestinée, soutint le courage de sa petite-fille et lui ranima le cœur. Marie pouvait entendre son père déclarer (comme *le mien* l'avait fait) que nous étions séparés pour toujours, mais elle pouvait considérer, en secret, ses heureux songes comme une promesse suffisante d'un autre avenir que celui envisagé par Dermody. Elle vivait ainsi en esprit avec moi, et elle espérait.

La première affliction qui frappa la petite famille fut la mort de la grand'mère, épuisée par son extrême vieillesse. À ses derniers moments lucides, elle dit, à Marie :

« N'oubliez jamais que vous et George vous êtes des âmes consacrées l'une à l'autre. Attendez, avec la certitude

qu'aucune puissance humaine ne peut empêcher votre union dans l'avenir. »

Alors que ces paroles étaient encore vivement présentes à l'esprit de Marie, notre réunion chimérique en songes cessa brusquement de son côté, comme elle avait cessé brusquement du mien. Dans les premiers jours de ma dégradation personnelle, j'avais cessé de voir Marie. Elle cessa de me voir exactement à la même époque.

La nature sensible de la jeune fille s'affaissa sous le coup. Elle n'avait plus auprès d'elle la femme âgée pour la consoler et la conseiller ; elle vivait seule avec son père, qui changeait invariablement de sujet de conversation, toutes les fois qu'elle lui parlait du temps passé. Le chagrin secret, qui mine à la fois le corps et l'esprit, *la* mina. Un rhume, attrapé à la saison rigoureuse, se tourna en fièvre. Elle fut en danger de mort pendant des semaines. Quand elle se rétablit, sa tête se trouvait dépouillée de sa belle chevelure par l'ordre du médecin. Ce sacrifice avait été nécessaire pour lui sauver la vie. Ce fut, relativement, un cruel sacrifice, car ses cheveux ne repoussèrent jamais abondamment. Lorsqu'ils reparurent, ils avaient complètement perdu ces charmantes teintes mélangées de rouge foncé et de brun, pour n'avoir plus qu'une couleur monotone d'un léger brun. À première vue, les amis écossais de Marie eurent quelque peine à la reconnaître.

Mais la nature répara ce que la tête avait perdu par ce que gagnèrent le visage et la personne.

Un an après l'époque de sa maladie, la frêle petite fille des anciens jours de Green Water Broad était devenue, grâce à l'air fortifiant de l'Écosse et à son genre de vie salutaire, une charmante jeune femme. Comme dans sa jeu-

nesse, ses traits n'étaient pas régulièrement beaux, mais le changement survenu en elle n'en était pas moins marqué. Le visage hâve s'était rempli, et le teint pâle s'était coloré. Quant à sa personne, son remarquable développement frappa même les gens grossiers qui l'entouraient. L'enfant qui ne promettait rien avait acquis, en se développant, l'ampleur, la symétrie et la grâce de la femme. – C'était maintenant une admirable personne dans le sens le plus strict du mot.

Moralement et physiquement, il y avait des instants, à cette époque de leur existence, où son père lui-même reconnaissait à peine sa fille. Elle avait perdu sa vivacité enfantine, son aimable égalité de bonne humeur. Silencieuse et à demi absorbée, elle accomplissait routinièrement et impassiblement ses occupations journalières. L'espoir de me revoir était mort en elle à cette époque. Elle ne se plaignait pas. La force physique qu'elle avait acquise dans ces derniers temps avait influé sympathiquement sur l'affermissement de son esprit. Lorsque son père s'aventura, une fois ou deux, à lui demander si elle pensait encore à moi, elle lui répondit tranquillement qu'elle en était arrivée à partager son opinion ; qu'elle ne doutait pas que je n'eusse depuis longtemps cessé de songer à elle ; qu'en admettant même que je lui fusse resté fidèle, elle était assez vieille maintenant pour comprendre que la différence de rang qui existait entre nous rendait notre mariage impossible ; et, qu'à son avis, mieux valait, pour elle, ne plus parler du passé et m'oublier comme je l'avais oubliée. Telles furent alors ses paroles. À en juger par l'apparence, la confiante prévision de dame Dermody ne se trouvait pas justifiée et se voyait reléguée parmi les prédictions toujours inaccomplies.

L'événement notable des annales de la famille qui suivit la maladie de Marie survint lorsqu'elle eut atteint l'âge de

dix-neuf ans. Même à la distance qui m'en sépare, mon cœur faiblit, le courage me manque en arrivant à cette période critique de mon récit.

Une tempête d'une violence extraordinaire éclata sur la côte Est de l'Écosse. Parmi les navires perdus dans la tourmente, il s'en trouvait un venant de Hollande qui fut jeté sur la côte rocheuse près de l'habitation de Dermody. Toujours à la tête des bonnes actions, le régisseur dirigea le sauvetage des passagers et de l'équipage du navire naufragé. Il avait ramené à terre un homme en vie et retournait au navire lorsque deux vagues énormes, déferlant l'une après l'autre, le précipitèrent contre les rochers. Ses voisins le sauvèrent au risque de leur propre vie. La consultation médicale amena la découverte de la rupture d'un os et de graves plaies et meurtrissures. Jusque-là les souffrances de Dermody étaient faciles à soulager. Mais, au bout d'un certain temps, apparurent, chez le malade, des symptômes qui révélèrent à son médecin la présence d'une sérieuse lésion interne. D'après le docteur, Dermody ne pouvait pas espérer de jamais reprendre les habitudes actives de sa vie. Il resterait invalide et estropié pendant le reste de ses jours.

Dans ces tristes circonstances, le patron du régisseur répondit à tout ce qu'on pouvait strictement attendre de lui. Il engagea un aide pour surveiller les travaux de la ferme, et permit à Dermody d'occuper encore son cottage pendant trois mois. Cette concession donna au pauvre diable le temps de recouvrer le peu de forces qui lui restaient, et de consulter ses amis de Glascow sur la question difficile de ce qu'il pourrait faire pour vivre.

La question était sérieuse. Dermody était absolument impropre à un emploi sédentaire, et le peu d'argent qu'il

avait épargné ne suffisait pas à le soutenir, lui et sa fille. Ses amis d'Écosse étaient excellents et pleins de bonne volonté, mais ils avaient leurs charges personnelles et point d'argent de trop.

Sur ces entrefaites, le passager du navire naufragé à qui Dermody avait sauvé la vie survint, avec une proposition qui prit au dépourvu le père et la fille. Il offrit à Marie de l'épouser, sous cette condition expresse, si elle y consentait, que sa maison serait également celle de son père, jusqu'à la fin de sa vie.

La personne qui se lia ainsi avec les Dermody, à l'époque de leur malheur, était un gentleman hollandais nommé Ernest Van Brandt. Il était actionnaire d'un établissement de pêche sur les côtes du Zuyderzée, et il allait se mettre en rapport avec les pêcheries du nord de l'Écosse lorsque le navire avait fait naufrage. Marie avait produit sur lui une vive impression à leur première rencontre. Il était resté dans le voisinage avec l'espoir d'en obtenir, à l'aide du temps, un accueil favorable. C'était, personnellement, un bel homme, à fleur de l'âge, et il possédait une fortune suffisante pour se marier. En faisant sa demande en mariage, il produisit, comme références des personnes d'une haute position sociale en Hollande qui pouvaient répondre de lui en ce qui touchait son honorabilité et sa position.

Marie fut longue à considérer quel parti lui serait préférable à prendre, dans l'intérêt de son père infirme et dans le sien.

Elle avait, depuis des années, abandonné tout espoir de m'épouser. Aucune femme n'envisage volontiers la perspective de passer sa vie dans un triste célibat. Dans ses projets d'avenir, Marie se voyait naturellement dans la condition

d'épouse. Pouvait-elle raisonnablement espérer de recevoir plus tard des propositions plus séduisantes que celle qui lui était alors adressée ? M. Van Brandt possédait tous les avantages personnels que pouvait désirer une femme ; il était éperdûment amoureux d'elle, et il avait pour son père l'affection reconnaissante due à l'homme qui lui avait sauvé la vie. Sans autre espérance dans le cœur, sans autre perspective d'avenir, que pouvait-elle faire de mieux que d'épouser M. Van Brandt ?

Guidée par ces considérations, elle se décida à prononcer le mot fatal. Elle répondit oui !

En même temps, elle s'expliqua franchement avec M. Van Brandt, en lui avouant sans détour qu'elle avait rêvé un autre avenir que celui qui lui était offert. Elle ne lui cacha pas qu'elle avait eu dans le cœur un ancien amour et qu'elle ne pouvait promettre d'en ressentir un nouveau. Elle pouvait honnêtement lui offrir l'estime, la reconnaissance et l'amitié, – et l'amour viendrait peut-être avec le temps. Quant au reste, elle avait depuis longtemps rompu avec le passé, et elle avait définitivement répudié tout espoir et tout désir s'y rapportant. Les seules faveurs qu'elle réclamât aujourd'hui de la fortune étaient le repos pour son père et un bonheur tranquille pour elle-même. Ces biens, elle pouvait les trouver sous le toit d'un homme honorable qui l'aimait et la respectait. Elle lui promettait donc, à défaut de mieux, d'être pour lui une bonne et fidèle épouse. Restait à M. Van Brandt à décider s'il croyait réellement agir dans l'intérêt de son propre bonheur en l'épousant à ces conditions-là.

M. Van Brandt les accepta sans un moment d'hésitation.

Ils se seraient mariés immédiatement s'il n'était survenu une aggravation alarmante dans l'état de santé de Dermody.

Il se déclara des symptômes que le docteur avoua n'avoir pas prévus lorsqu'il avait donné son avis sur la maladie. Il prévint Marie que la fin pourrait être prochaine. M. Van Brandt fit venir, à ses frais, un médecin d'Édimbourg qui confirma l'opinion du docteur campagnard. Le brave régisseur traîna quelques jours encore. Un matin, le dernier, il plaça la main de sa fille dans celle de Van Brandt et lui dit avec sa simplicité habituelle :

« Rendez-la heureuse, monsieur, et vous serez quitte envers moi qui vous ai sauvé la vie. »

Le jour même, il mourut tranquillement dans les bras de sa fille.

L'avenir de Marie retomba alors entièrement dans les mains de son amant. Ses parents de Glascow avaient des filles à établir. Ses parents de Londres en voulaient à Dermody de les avoir négligés. Van Brandt attendit délicatement et respectueusement que la première violence du chagrin de la jeune fille se fut dissipée, – et il réclama alors irrésistiblement le droit de la consoler comme époux.

Ils se marièrent en Écosse à l'époque de mon retour de l'Inde. Marie venait d'atteindre ses vingt ans.

L'histoire de nos dix années de séparation est terminée et nous laisse au début de nos existences nouvelles.

Je commence, avec ma mère près de moi, ma carrière de gentilhomme campagnard sur le domaine du Pertshire que j'ai hérité de M. Germaine. Marie, avec son mari, jouit de ses nouveaux priviléges, et apprend ses nouveaux devoirs d'épouse. Elle vit aussi en Écosse, et, par une étrange fatali-

té, à une distance peu éloignée de ma maison de campagne. Je ne me doute pas qu'elle soit si près de moi ; et le nom de Mme Van Brandt (si je l'ai entendu prononcer) n'éveille dans ma pensée aucun souvenir familier. Les deux âmes-sœurs sont toujours séparées. Elle n'a, toujours, de son côté, ni moi du mien, aucune idée que nous puissions jamais nous revoir.

CHAPITRE VII

LA FEMME SUR LE PONT

Ma mère parut à la porte de la bibliothèque et m'interrompit dans ma lecture.

« Je viens d'accrocher un petit tableau dans ma chambre, » me dit-elle. « Montez-y avec moi, mon cher, et dites-moi ce que vous en pensez. »

Je me levai et la suivis. Elle me montra un portrait en miniature accroché au-dessus de la cheminée.

« Savez-vous quel est ce portrait ? » me demanda-t-elle d'un air à la fois triste et enjoué ; « George ! vous reconnaissez-vous réellement à l'âge de treize ans ? »

Comment me serais-je reconnu ? Miné par la maladie et le chagrin ; bruni par le soleil pendant mon long voyage pour revenir dans mon pays ; mes cheveux déjà éclaircis au-dessus de mon front, mes yeux déjà habitués à leur regard triste et fatigué, – qu'avais-je de commun avec le joli petit garçon, potelé, frisé, à l'œil brillant, que m'offrait la miniature ? La seule vue de ce portrait produisit sur moi le plus étrange effet ; elle me remplit d'un désespoir trop terrible à supporter. Je quittai la chambre en m'excusant du mieux que je pus auprès de ma mère. Quelques minutes après, je sortais de la maison.

Je traversai le parc et laissai derrière moi ma propriété. Je suivis un chemin de traverse et j'arrivai à notre rivière bien connue, – si belle par elle-même, et si fameuse parmi les pêcheurs de truites de toute l'Écosse. Ce n'était pas alors la saison de la pêche. Je n'aperçus aucun être humain en m'asseyant sur le bord. Le vieux pont de pierre qui traversait la rivière se trouvait à cent pas de moi ; le soleil couchant teintait encore de ses rayons rouges mourants l'eau coulant doucement sous les arches.

Le visage du petit garçon de la miniature me poursuivant encore. Le portrait semblait encore me dire d'un ton de reproche, dans son impitoyable langage particulier :

« Voyez ce que vous étiez jadis ; – songez à ce que vous êtes aujourd'hui. »

Je me cachai la figure dans l'odorant et doux gazon. Je songeai aux années de ma vie gaspillées de treize à vingt-trois ans.

Comment cela finirait-il ? Si je devais vivre jusqu'à l'âge ordinaire de l'homme, quel avenir avais-je devant moi ?

L'amour ? Le mariage ? J'éclatai de rire lorsque la pensée m'en traversa l'esprit. Depuis les jours heureux et innocents de mon enfance, je n'avais pas plus connu l'amour que l'insecte qui grimpait maintenant sur ma main posée sur le gazon. Mon argent m'achèterait certainement une femme ; mais mon argent me la rendrait-elle chère comme me l'avait été Marie à l'époque dorée où avait été peint mon portrait ?

Marie ! vivait-elle encore ? Était-elle mariée ? La reconnaîtrais-je si je la voyais ? Quelle absurdité ! Je ne l'avais pas vue depuis l'âge de dix ans, et elle était maintenant une femme comme j'étais un homme. ***Me*** reconnaîtrait-elle si

nous nous rencontrions ? Le portrait qui me poursuivait toujours me répondit :

« Voyez ce que vous étiez jadis ; – songez à ce que vous êtes aujourd'hui ! »

Je me levai et me promenai de long en large en essayant de détourner le cours de mes pensées.

Je ne devais pas y réussir. Après des années de bannissement, Marie avait repris possession de mon esprit. Je m'assis de nouveau sur le bord de la rivière. Le soleil baissait rapidement. Des ombres noires se glissaient sous les arches du vieux pont de pierre. La lumière rougeâtre avait fui l'eau paisible et l'avait laissée couverte d'une teinte monotone d'un gris d'acier. Les premières étoiles brillaient paisiblement dans le ciel sans nuage. Les premiers frémissements de la brise nocturne se faisaient entendre parmi les arbres et se montraient çà et là dans les endroits profonds de la rivière. Et plus l'obscurité augmentait, et plus mon portrait me ramenait résolûment vers le passé, – et plus l'image longtemps perdue de Marie, enfant, reparaissait vivante dans mes pensées.

Était-ce le prélude de son retour dans mes rêves, – sous les traits d'une femme accomplie et dans la fleur de son existence ?

C'était possible.

Je n'étais plus indigne d'elle comme je l'avais été autrefois. L'effet exercé sur moi par la vue de mon portrait était dû lui-même à l'amélioration morale et intellectuelle qui s'était constamment produite en moi depuis le jour où ma blessure m'avait laissé, impuissant, au milieu d'étrangers sur une terre étrangère. La maladie, qui s'est montrée la conseil-

lère et l'amie de bien des hommes, avait été pour moi une amie et une conseillère. J'envisageais avec horreur les vices de ma jeunesse, – et les années stériles où j'avais sacrilégement douté de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus consolant dans l'humanité. Consacré par le chagrin, purifié par le repentir, m'était-il interdit d'espérer que son âme et la mienne pussent encore se réunir ? Qui eût pu le dire ?

Je me levai de nouveau. Il ne pouvait me servir de rien de m'attarder jusqu'à la nuit sur les bords de la rivière. J'avais quitté la maison sous l'impulsion qui nous entraîne, dans certains états d'excitation de l'esprit, à chercher un refuge dans la marche et le changement de lieu. Le remède n'avait pas réussi, mon esprit était aussi étrangement troublé que jamais. Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de rentrer chez moi et de tenir compagnie à ma bonne mère en lui servant de partenaire à sa partie de piquet favorite.

Je me retournai pour reprendre la direction de la maison, et je m'arrêtai frappé par la tranquille et faible lumière qui brillait à l'occident, derrière la ligne noire formée par le parapet du pont.

Dans le grand amoncellement des ombres de la nuit, dans le calme profond du déclin du jour, j'assistais seul à la chute de la lumière.

La scène changea pendant que je la contemplais. Tout à coup et tout doucement, une figure vivante se dessina sur le pont. Elle passa derrière la ligne noire du parapet, à travers les longs et derniers rayons de lumière venant de l'occident. Elle traversa le pont. Elle s'arrêta et le retraversa à moitié. Puis, elle s'arrêta. Les minutes s'écoulèrent, – et la figure demeura là, comme un objet noir et immobile, derrière le parapet noir du pont.

Je m'avançai un peu de manière à mieux distinguer le vêtement qui couvrait cette figure solitaire, et j'acquis ainsi la preuve que c'était une femme étrangère.

Elle ne m'aperçut pas dans l'ombre que les arbres projetaient sur le bord. Les bras enveloppés dans son manteau, elle contemplait la sombre rivière.

Qu'attendait-elle là, seule, à la fin de la soirée ?

Comme je m'adressais cette question, je la vis remuer la tête. Elle examina le pont dans sa longueur, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Attendait-elle quelqu'un qui devait venir la rejoindre ? Ou craignait-elle qu'on ne la remarquât et désirait-elle s'assurer qu'elle était seule ?

Un doute soudain sur l'intention qui lui faisait rechercher ce lieu solitaire, – une méfiance subite du pont isolé et de la rivière au cours paisible, – me firent battre rapidement le cœur et me poussèrent à agir immédiatement. Je gravis à la hâte le terrain qui conduisait du bord de la rivière au pont, bien décidé à lui parler pendant que j'en avais encore la possibilité.

Elle ne me vit ni m'entendit que lorsque je fus arrivé près d'elle. Je l'abordai dans un état d'agitation irréprimable et ne sachant guère comment elle me recevrait lorsque je lui parlerais. Dès qu'elle se fut retournée et que je la vis face à face, le calme me revint. Ce fut comme si, m'attendant à voir une étrangère, j'avais inopinément rencontré une amie.

Et pourtant *c'était* pour moi une étrangère. Jamais auparavant je n'avais contemplé ce grave et noble visage, cette magnifique personne dont le long manteau ne pouvait cacher entièrement la grâce et la symétrie exquises. Ce n'était peut-être pas absolument une belle femme. Il y avait en elle

certaines imperfections assez accusées pour être visibles à la chute de la lumière. Par exemple, vus sous son grand chapeau de jardin, ses cheveux paraissaient presque aussi courts que ceux d'un homme et leur couleur avait cette triste teinte, d'un brun mat, si commune chez les Anglaises du type ordinaire. Et pourtant, malgré ces imperfections, il y avait, dans son extérieur, un charme latent, et dans ses manières une fascination innée qui trouvèrent immédiatement le chemin de mes sympathies et s'imposèrent à mon admiration. Elle me captiva dès l'instant où je l'envisageai pour la première fois.

« Puis-je vous demander si vous avez perdu votre chemin ? » lui dis-je.

Ses regards s'arrêtèrent sur mon visage avec une étrange expression de curiosité. Elle ne paraissait ni surprise ni confuse de ma hardiesse à l'accoster.

« Je connais parfaitement cette partie du pays, » continuai-je. « Puis-je vous être bon à quelque chose ? »

Elle continua à me regarder d'un œil fixe et investigateur. Bien qu'un étranger pour elle, mon visage parut, un instant, la troubler comme si elle l'avait déjà vu et oublié. Si cette pensée lui revint réellement, elle la chassa de suite avec un petit hochement de tête, et se mit à regarder au loin la rivière, comme si je lui étais devenu indifférent.

« Merci. Je n'ai pas perdu mon chemin. Je suis habituée à me promener seule. Bonsoir. »

Elle parlait froidement, mais poliment. Sa voix était délicieuse, et son salut, en me quittant, fut d'une grâce et d'une simplicité parfaites. Elle quitta le pont du côté par lequel je

l’avais vue d’abord en approcher, et s’éloigna lentement par la sombre voie de la grande route.

Cependant je n’étais pas parfaitement rassuré. Il y avait, sous le charme de son extérieur et la fascination de ses manières, quelque chose que je sentais instinctivement n’être pas naturel. En me dirigeant vers le bout opposé du pont, je commençai à douter qu’elle m’eût dit vrai. En s’éloignant de la rivière, avait-elle voulu simplement se débarrasser de moi ?

Je résolus d’éclaircir mes soupçons. En quittant le pont, je n’avais qu’à traverser la route pour entrer dans une plantation sur le bord de la rivière. Abrité là, derrière le premier arbre assez gros pour me cacher, je pouvais commander l’aspect du pont et compter sûrement la surprendre tant qu’il resterait un rayon de lumière pour la distinguer, si elle revenait vers la rivière. Il n’était point facile de marcher dans l’obscurité de la plantation, et il me fallu trouver mon chemin presque à tâtons jusqu’à l’arbre le plus proche, favorable à mon but.

Je venais à peine d’assurer ma position sur le terrain inégal, derrière l’arbre, lorsque le son lointain d’une voix vint rompre subitement le silence de l’heure du crépuscule.

C’était une voix de femme. Elle ne monta pas bien haut ; elle avait l’accent d’une prière, – et voici les paroles qu’elle prononça :

« Christ, ayez pitié de moi ! »

Il y eut un nouveau silence. Une frayeur indicible s’empara de moi pendant que je regardais le pont.

Elle était debout sur le parapet. Avant que j'eusse pu faire un mouvement, pousser un cri ou même reprendre haleine, elle se jeta dans la rivière.

Le courant coulait de mon côté. Je pus la voir lorsqu'elle reparut à la surface, flottant à la lumière, au milieu de la rivière. Je me précipitai à corps perdu sur le bord. Elle disparut de nouveau au moment où je m'arrêtai pour jeter bas mon chapeau et mon habit, et me débarrasser de mes souliers. J'étais un nageur consommé. À peine dans l'eau, le calme me revint, – je me retrouvai.

Le courant m'emporta au milieu de la rivière et augmenta considérablement la rapidité avec laquelle je nageais. Je me trouvai derrière l'inconnue lorsqu'elle reparut pour la seconde fois, – comme une ombre à peine visible, à quelques pouces de la surface de la rivière. Un mouvement de plus, et je l'entourai de mon bras gauche, et je lui tins le visage hors de l'eau. Elle avait perdu le sentiment. Je pus la soutenir de manière à rester maître de tous mes mouvements ; je pus me vouer, sans émoi ni fatigue à la tâche de la ramener sur le rivage.

Ma première tentative me prouva qu'il n'y avait raisonnablement pas à espérer, chargé comme je l'étais, de maîtriser le courant rapide établi entre chaque bord et le milieu de la rivière. J'essayai d'un côté, puis de l'autre, – et j'y renonçai. Il ne me restait d'autre ressource que de me laisser entraîner, avec l'inconnue, par le courant. À cinquante pas plus bas, la rivière tournait autour d'une pointe de terre sur laquelle se trouvait une petite auberge très-fréquentée, dans la saison, par les pêcheurs à la ligne. Lorsque nous en approchâmes, je fis un nouvel effort, également inutile, pour atteindre le bord. Ma dernière chance était celle d'être enten-

du par les gens de l'auberge. Je poussai donc un cri désespéré, en passant devant. On y répondit, et un homme se dirigea vers nous dans un canot. Cinq minutes plus tard je déposai l'inconnue sur la rive, et l'homme et moi nous la portions à l'auberge, sur le bord de la rivière.

L'aubergiste et sa servante étaient également disposées à se rendre utiles, et également ignorantes de ce qu'il y avait à faire. Heureusement mon expérience médicale me mettait à même de les diriger. On mit à ma disposition un bon feu, des couvertures chaudes et des bouteilles d'eau bouillante. Je montrai moi-même aux deux femmes à appliquer les moyens de ramener l'inconnue à la vie. Elles persévérèrent et je persévérai ; mais l'inconnue demeurait là étendue, dans sa beauté accomplie, sans donner signe de vie, et, selon toute apparence, morte par suffocation.

Un dernier espoir me restait, celui de la faire revenir par le procédé de la ***respiration artificielle***, si j'avais le temps de fabriquer l'appareil nécessaire. Je venais d'expliquer à l'aubergiste ce dont j'avais besoin, et j'éprouvais une étrange difficulté à m'exprimer, lorsque la brave femme se recula et me regarda en poussant un cri de terreur.

« Grand Dieu ! monsieur, vous êtes tout sanglant ! » s'écria-t-elle. « Qu'avez-vous ? Êtes-vous blessé ? »

À l'instant même où elle me parlait, je devinai ce qui en était. Mon ancienne blessure indienne, irritée par les violents efforts auxquels je m'étais livré, s'était rouverte. Je luttai contre le sentiment de défaillance qui s'empara de moi subitement. J'essayai d'expliquer aux gens de l'auberge ce qu'il y avait à faire. Ce fut en vain. Je tombai sur mes genoux, et ma tête s'affaissa sur le sein de la femme étendue sans connaissance sur la couche placée par terre près de moi. La

mort apparente qui l'avait saisie m'avait saisi moi-même. Perdus pour le monde environnant, et mon sang coulant sur elle, nous gisions, réunis dans une extase voisine de la mort.

Où étaient alors nos âmes ? Se trouvaient-elles ensemble et avaient-elles conscience l'une de l'autre ? Unis par un lien spirituel qui, dans la vie terrestre, échappait à nos sens et à notre entendement, nous étions-nous reconnus dans cette extase, nous qui nous étions rencontrés sur le pont fatal comme des étrangers ? Vous qui avez aimé et perdu l'objet de votre amour, – vous qui n'avez trouvé de consolation que dans la croyance à un autre monde, – tournerez-vous en ridicule mes questions ? Affirmerez-vous loyalement que vous ne vous les êtes jamais adressées ?

CHAPITRE VIII

LES ÂMES-SŒURS

La lumière matinale du soleil, pénétrant à travers les rideaux mal fermés d'une fenêtre ; un lit de bois grossier à larges colonnes contournées touchant au plafond ; d'un côté, l'aimable visage de ma mère, et de l'autre un gentleman âgé dont je n'avais pour l'instant aucun souvenir, – tels furent les objets qui s'offrirent à ma vue lorsque je revins, avec ma connaissance, dans le monde où nous vivons.

« Voyez ! docteur, voyez ! il a enfin repris ses sens.

– Ouvrez la bouche, monsieur, et prenez une goutte de ceci. »

Ma mère se réjouissait près de moi, d'un côté du lit, et le gentleman inconnu, qu'elle appelait ***docteur***, m'offrait, de l'autre, une cuillerée de whisky et d'eau. Il appelait ce mélange l'***élixir de vie***, et il me pria de remarquer, avec un fort accent écossais, qu'il le goûtait lui-même pour me prouver qu'il parlait sérieusement.

Le stimulant produisit son effet salutaire. Ma tête devint moins vertigineuse et mon esprit plus clair. Je pus parler raisonnablement à ma mère, et me rappeler vaguement les principaux incidents de la soirée précédente. Une ou deux minutes après, l'image de la personne qui avait été le centre

de ces incidents ressuscita dans ma mémoire. J'essayai de me lever sur mon lit ; je demandai impatiemment :

« Où est-elle ? »

Le docteur me présenta une nouvelle cuillerée de l'élixir de vie, et me répéta gravement es premières paroles :

« Ouvrez la bouche, monsieur, et prenez une goutte de ceci. »

Je persistai à répéter ma question :

« Où est-elle ? »

Le docteur persista à répéter sa formule :

« Prenez une goutte de ceci. »

J'étais trop faible pour engager une discussion, – j'obéis. Mon conseil médical fit un signe de tête à ma mère pardessus le lit et lui dit :

« Maintenant il ira bien. »

Ma mère eut pitié de moi et me tira d'inquiétude par ces simples mots :

« La dame est tout à fait rétablie, George, grâce au docteur ici présent. »

Je regardai mon collègue avec un nouvel intérêt. Il devenait la source légitime des informations que je brûlais d'obtenir.

« Comment l'avez-vous sauvée ? » lui demandai-je. « Où est-elle maintenant ? »

Le docteur étendit la main pour me faire signe de m'arrêter.

« Tout ira bien, monsieur, si nous procédons méthodiquement, » commença-t-il d'un ton très-positif. « Vous saurez que chaque fois que vous ouvrirez la bouche, ce sera pour prendre une goutte de ceci et non pour parler. Je vous raconterai en son temps, et la bonne dame, votre mère, vous racontera tout ce qu'il vous importe de connaître. Comme il m'a été donné d'arriver le premier sur ce que vous pourriez appeler le lieu de l'action, il m'appartient régulièrement de parler le premier. Vous me permettrez d'abord de mélanger encore un peu de cet élixir de vie, et puis, comme dit le poète, je vous débiterai mon récit, simplement et sans fard. »

Il prononça ces paroles avec un fort accent écossais, mais dans l'idiome anglais le plus choisi que j'eusse jamais entendu. Comme c'était un homme à la tête dure, aux épaules carrées et opiniâtrement têtu, il était clairement inutile de discuter avec lui. Je me tournai vers l'aimable visage de ma mère pour y puiser quelque encouragement, et je laissai mon docteur marcher à sa guise.

« Je m'appelle Mac-Glue, » continua-t-il. « J'ai eu l'honneur de vous rendre visite là-bas, dans votre maison, lorsque vous êtes venu habiter le voisinage. Vous ne vous souvenez pas de moi en ce moment, ce qui est assez naturel dans l'état vacillant de votre esprit, dû, vous le comprendrez, en votre qualité de médecin, à une énorme perte de sang. »

Ici, la patience m'échappa.

« Ne vous occupez pas de moi, » m'écriai-je. « Parlez-moi de la dame.

– Vous avez ouvert la bouche, monsieur, » me dit sévèrement M. Mac-Glue. « Vous connaissez la punition, – prenez une goutte de ceci. Je vous ai prévenu que nous procéderions méthodiquement, » continua-t-il après m'avoir forcé à subir la punition. « Chaque chose à sa place, monsieur Germaine, chaque chose à sa place. Je vous parlais de votre condition corporelle. Eh bien, monsieur, comment ai-je découvert votre condition corporelle ? Providentiellement pour vous, je revenais hier soir chez moi par le chemin bas qui longe les bords de la rivière ; et en approchant de cette auberge, qu'ils appellent un hôtel, mais qui n'est qu'une auberge, j'entendis, à un demi-mille de distance, les cris de l'aubergiste. C'est une assez brave femme, vous savez, en temps ordinaire ; mais c'est une pauvre créature en cas d'accidents. Tenez-vous tranquille ; j'y arrive maintenant. Bien ; j'entrai pour voir si les cris se rapportaient à quelque sujet nécessitant les soins d'un médecin, et je vous trouvai, vous et la dame inconnue, dans une situation que je pourrais franchement qualifier de quelque peu répréhensible au point de vue des convenances. Chut ! chut ! je plaisante, – vous étiez tous les deux dans un état d'évanouissement mortel. Après avoir écouté ce que l'aubergiste avait à me dire, et après avoir de mon mieux dégagé la vérité des attaques de nerfs qui accompagnaient le récit de cette femme, je me trouvai placé entre deux dilemmes. Les lois de la galanterie, vous le comprenez, m'indiquaient la dame comme la première à soigner, – tandis que les lois de l'humanité, à la vue de votre sang qui continuait à couler, me poussaient non moins impérativement vers vous. Je ne suis plus un jeune homme. Je laissai la dame attendre son tour. Sur ma parole ! ce n'était pas une petite affaire, monsieur Germaine, que de traiter votre cas et de vous faire porter ici loin des allants et venants. Il ne faut pas jouer, monsieur, avec votre ancienne

blessure. Je vous conseille de veiller à ce qu'elle ne se rouvre plus. La première fois que vous irez vous promener le soir et que vous verrez une dame dans l'eau, vous ferez bien, dans l'intérêt de votre propre santé, de l'y laisser. Qu'est-ce que je vois ? Vous ouvrez encore la bouche ? Avez-vous déjà besoin d'une nouvelle goutte ?

– Il a besoin d'en apprendre davantage sur la dame, » dit ma mère en se faisant l'interprète de mes désirs.

« Oh ! la dame, » reprit M. Mac-Glue de l'air d'un homme qui ne trouve pas grand plaisir dans le sujet qu'il a à traiter. « Il n'y a pas grand-chose à dire, que je sache, de la dame. C'est une belle femme assurément. Si vous lui enleviez la chair des os, vous trouveriez dessous un squelette splendide. Car, sachez-le bien, il n'y a pas de femme bien bâtie sans une bonne charpente osseuse pour servir de base à la construction. Je n'ai guère bonne opinion de cette dame, – moralement parlant, vous comprenez. S'il m'est permis de le dire en votre présence, madame, il doit y avoir un homme caché derrière la scène dramatique qu'elle a joué sur le pont. Toutefois, comme je ne suis pas cet homme, cela ne me regarde pas. Ce qui me regardait, c'était de remettre en mouvement le mécanisme vital de la dame. Et Dieu sait qu'elle a été dure à traiter. C'était un cas encore plus rebelle que le vôtre, monsieur. Dans toute ma pratique, je n'ai jamais rencontré deux individus moins disposés que vous à revenir en ce monde et à ses peines. Et lorsque j'eus enfin terminé ma besogne, lorsque j'étais prêt à défaillir moi-même de fatigue et d'ennui, devinez, – je vous permets de parler cette fois, – devinez quelles furent les premières paroles que m'adressa la dame lorsqu'elle fut revenue à elle ! »

J'étais trop agité pour pouvoir exercer ma perspicacité.

« J’y renonce, » dis-je avec impatience.

« Et vous faites bien d’y renoncer, » remarqua M. MacGlue. « Les premiers mots, monsieur, qu’elle adressa à l’homme qui venait de la tirer des griffes de la mort furent ceux-ci : « Comment avez-vous osé vous mêler de mes affaires ? Pourquoi ne m’avez-vous pas laissé mourir ? » Voici ses propres paroles, – j’en jure sur ma Bible. Je me sentis tellement outré, que je lui rendis, comme on dit, la monnaie de sa pièce. « La rivière est là, madame, » lui dis-je. « Recommencez, et je vous promets que, pour ma part, je ne vous tendrai pas la main pour vous secourir. » Elle me regarda d’un œil perçant. « Est-ce vous qui m’avez tirée de la rivière ? » dit-elle. « Dieu m’en garde ! » lui répondis-je. « Je ne suis que le docteur qui a été assez sot pour s’occuper de vous après. » Elle se tourna vers l’aubergiste. « Qui m’a tirée de la rivière ? » demanda-t-elle. L’Aubergiste le lui dit en vous nommant. « Germaine ? » se dit à elle-même l’inconnue ; « je ne connais personne du nom de Germaine ; je me demande si c’est l’homme qui m’a parlé sur le pont ? – Oui, » dit l’aubergiste, « M. Germaine m’a dit vous avoir rencontrée sur le pont. » À ces paroles, la dame réfléchit quelques instants et demanda ensuite si elle pourrait voir M. Germaine. « Quel qu’il soit, » dit-elle, « il a risqué sa vie pour me sauver, et je dois l’en remercier. – Vous ne pouvez le remercier ce soir, » lui dis-je. « Je l’ai fait porter là haut, entre la vie et la mort, et j’ai envoyé chercher sa mère. Attendez à demain. » Elle se tourna vers moi d’un air à demi effrayé, à demi fâché. « Je ne puis attendre, » dit-elle ; « vous ne savez pas ce que vous avez tous fait en me ramenant à la vie ; il faut que je quitte le pays ; il faut que je sois hors du Pertshire demain. À quelle heure passe par ici la première voiture pour le Sud ? » N’ayant rien à faire avec la première voiture pour le Sud, je la renvoyai aux gens de l’auberge.

Maintenant que j'en avais fini avec la dame, mon affaire était de monter dans cette chambre pour voir comment vous alliez. Vous alliez aussi bien que je pouvais le désirer, et votre bonne mère était à votre chevet. Je rentrai donc chez moi pour voir les malades ordinaires qui pouvaient m'y attendre. Quand je revins ce matin, la sotte aubergiste avait une nouvelle histoire à me raconter. « Elle est partie ! » me dit-elle. « Qui, partie ? » lui dis-je. « La dame, » me répondit-elle ; « elle est partie ce matin par la première voiture.

– Vous n'entendez pas me dire qu'elle a quitté la maison ? » m'écriai-je.

« Mais si, parfaitement ! » dit le docteur aussi positivement que jamais. « Demandez à madame votre mère ici présente, et elle vous le certifiera à votre satisfaction. J'ai quelques autres malades à voir et je vais faire mes visites. Vous ne verrez plus la dame, et c'est tant mieux, je crois ! Je reviendrai dans deux heures, et, si je ne vous trouve pas plus mal, je verrai à vous faire transporter de cette maison étrangère dans le bon lit qui vous attend chez vous. Ne le laissez pas parler, madame, ne le laissez pas parler. »

En prononçant ces paroles, M. Mac-Glue nous laissa seuls.

« Est-ce vrai ? » dis-je à ma mère. « A-t-elle quitté l'auberge sans attendre pour me voir ?

– Personne n'a pu l'en empêcher, George, » me répondit ma mère. « La dame a quitté ce matin l'auberge par la voiture d'Édimbourg. »

Je me sentis amèrement désappointé. Oui ! amèrement est le mot, – bien qu'elle ***fût*** une étrangère pour moi.

« L'avez-vous vue vous-même ? » demandai-je.

« Je l'ai vue quelques minutes, mon cher, pendant que je montais dans votre chambre.

– Que vous a-t-elle dit ?

– Elle m'a priée de vous faire ses excuses. Elle m'a dit : « Dites à M. Germaine que ma situation est terrible et qu'aucune créature humaine ne peut me secourir. Il faut que je parte. Mon ancienne existence est tout autant finie que si votre fils m'avait laissée noyer dans la rivière. Il faut que je me fasse une nouvelle existence et dans d'autres lieux. Priez M. Germaine de me pardonner si je pars sans le remercier. Je n'ose pas attendre. On pourrait me suivre et me trouver. Il y a une personne que je suis résolue à ne jamais revoir, – jamais ! jamais ! jamais ! Adieu, et tâchez de me pardonner. » Elle cacha son visage dans ses mains et se tut. J'essayai de gagner sa confiance, – mais ce n'était pas possible ; je fus obligée de la quitter. Il y a quelque malheur terrible, George, dans la vie de cette misérable femme. Et c'est une créature si intéressante ! Il était impossible de n'en avoir pas pitié, – qu'elle le mérite ou non. Tout en elle est un mystère, mon cher. Elle parle anglais sans le moindre accent étranger, – et pourtant elle porte un nom étranger.

– Vous a-t-elle dit son nom ?

– Non, – et je n'ai pas osé le lui demander. Mais l'aubergiste, qui n'est pas une femme bien scrupuleuse, m'a dit avoir examiné le linge de la pauvre créature pendant qu'il séchait près du feu. Le nom marqué dessus était Van Brandt.

– Van Brandt ? répétai-je. « Ce nom sonne comme du hollandais, et cependant vous me dites qu'elle parle comme une Anglaise. Peut-être est-elle née en Angleterre ?

– Ou peut-être est-elle mariée, » me suggéra ma mère ; « et Van Brandt serait le nom de son mari. »

La pensée que l'inconnue pût être mariée avait pour moi quelque chose de révoltant. J'eusse désiré que ma mère n'eût point fait cette supposition. Je refusai d'y croire, et je persistai dans mon opinion personnelle que l'étrangère était célibataire. Comme telle, je pouvais m'accorder le bonheur d'y penser ; je pouvais envisager les chances de retrouver les traces de la charmante fugitive qui s'était si fortement emparée de mon intérêt, et dont la tentative de suicide désespérée m'avait presque coûté la vie.

Si elle était allée aussi loin qu'Édimbourg, et c'est ce qu'elle avait dû faire pour déjouer toute recherche, la perspective de la retrouver dans cette grande ville, et dans le faible état de ma santé, paraissait hasardée. Cependant j'avais en moi une espérance cachée qui s'opposa à tout affaissement sérieux de mon esprit. Je possédais la conviction purement imaginaire, et peut-être devrais-je dire purement superstitieuse, qu'après avoir failli mourir ensemble et avoir été rappelés ensemble à la vie, nous étions sûrement destinés à partager en commun certaines joies et certains chagrins futurs. « Je m'imagine que je la reverrai, » fut ma dernière pensée avant de céder à ma faiblesse et de tomber dans un paisible sommeil.

Je fus transporté, le soir même, de l'auberge chez moi, dans ma propre chambre ; et cette nuit là-même, je la revis en songe.

Son image m'impressionna aussi vivement que celle, si différente, de la petite Marie lorsque j'avais jadis l'habitude de la voir. La vision de l'étrangère était vêtue comme je l'avais vue sur le pont. Elle portait le même chapeau de

paille de jardin à larges bords. Elle me regarda comme elle avait fait lorsque je l'avais abordée à la sombre lumière du soir. Peu après, son visage s'éclaira d'un bel et divin sourire, et elle murmura à mon oreille :

« Ami, me reconnaissez-vous ? »

Je la reconnaissais assurément, – et pourtant c'était avec une incompréhensible arrière-pensée de doute. Je la reconnaissais dans mon rêve pour l'étrangère qui m'avait si vivement intéressé, et néanmoins j'étais mécontent de moi-même comme si je me trompais. Je m'éveillai avec cette idée, et je ne dormis plus de la nuit.

Trois jours après, j'étais assez fort pour aller me promener avec ma mère dans la vieille et confortable voiture découverte qui avait appartenu jadis à M. Germaine.

Le quatrième jour, nous convînmes d'aller faire une excursion à une petite chute d'eau dans le voisinage. Ma mère ressentait une grande admiration pour cet endroit, et elle avait souvent exprimé le désir d'en posséder un souvenir. Je résolus d'emporter mon album avec moi, dans l'espoir de pouvoir lui être agréable en dessinant une vue de sa scène favorite.

En cherchant mon album, dont je ne m'étais pas servi depuis des années, je le trouvai dans un vieux bureau à moi qui était resté fermé depuis mon départ pour l'Inde. Dans mes recherches, j'ouvris un tiroir du bureau et j'y découvris une relique des anciens temps : – le premier ouvrage de broderie de ma pauvre petite Marie, le pavillon vert !

La vue de ce souvenir oublié ramena ma pensée vers le cottage du régisseur et me rappela dame Dermody et son inébranlable prédiction concernant Marie et moi.

Je souris en me rappelant l'affirmation de la vieille femme, que nulle puissance humaine ne pourrait empêcher l'union future des âmes-sœurs des deux enfants. Qu'était-il advenu des songes prophétiques dans lesquels nous devions communiquer l'un avec l'autre pendant la durée de notre séparation ? Les années s'étaient écoulées, et, dans la veille ou dans le sommeil, je n'avais rien vu de Marie. Les années s'étaient écoulées, et la première vision que j'avais eue en rêve d'une femme avait été, quelques nuits auparavant, celle de l'étrangère que j'avais sauvée de la rivière ! Je songeai aux diverses chances et changements de ma vie, mais sans dédain ni amertume. Le nouvel amour qui se glissait dans mon cœur m'avait adouci et humanisé.

« Ah ! pauvre petite Marie ! » – et je baisai le pavillon vert en souvenir gracieux des jours à jamais évanouis.

Nous partîmes en voiture pour la chute d'eau.

La journée était admirable ; le site agreste et solitaire s'étalait dans tout son éclat et toute sa beauté. Le propriétaire y avait bâti, pour la commodité des visiteurs, un chalet en bois qui commandait l'aspect de la chute d'eau. Ma mère me conseilla d'essayer d'en faire une esquisse prise du chalet. Je fis de mon mieux pour lui plaire, mais le résultat ne me satisfit pas, et j'abandonnai mon dessin avant qu'il fût à moitié terminé. Laissant donc mon album et mon crayon sur la table du chalet, je proposai à ma mère de passer le petit pont de bois qui traversait le petit cours d'eau au-dessous de la chute, et de voir comment faisait le paysage contemplé de ce nouveau point de vue.

Le coup d'œil de la chute, vue du bord opposé, présentait, pour un artiste amateur comme moi, encore de plus

grandes difficultés que celui que nous venions de quitter. Nous revînmes donc au chalet.

J'approchai le premier de la porte ouverte, et je m'arrêtai sous le coup d'une découverte inattendue. Le chalet n'était plus vide comme nous l'avions laissé. Une dame assise à la table, avec mon crayon à la main, écrivait sur mon album.

Après un moment d'hésitation, je fis quelques pas vers la porte, et je m'arrêtai de nouveau, éperdu d'étonnement. Je venais de reconnaître visiblement dans l'étrangère la femme qui avait tenté de se détruire en se précipitant du pont !

Il n'y avait pas de doute possible. C'était le costume, c'était le remarquable visage que j'avais contemplé à la lumière du soir, et dont j'avais rêvé quelques nuits auparavant ! C'était la même femme que je voyais aussi distinctement que le soleil brillant sur la chute d'eau ; c'était la même femme, mon crayon à la main et écrivant sur mon album !

Ma mère était tout près derrière moi ; elle remarqua mon trouble :

« George ! » s'écria-t-elle, « qu'avez-vous ? »

Je lui indiquai la porte ouverte du chalet.

« Eh bien ? » dit ma mère. « Que faut-il regarder ?

– Ne voyez-vous pas quelqu'un assis à la table et écrivant sur mon album ? »

Ma mère me regarda vivement.

« Est-ce qu'il redevient malade ? » l'entendis-je se dire à elle-même.

Au même moment, la femme posa le crayon sur la table et se leva lentement.

Elle me contempla avec un regard triste et suppliant, et leva la main pour me faire signe d'approcher. J'obéis. Mû par une volonté inconsciente, attiré vers elle par une puissance irrésistible, je montai le petit perron qui conduisait au chalet. Je m'arrêtai à quelques pas d'elle. Elle fit un pas vers moi et posa gracieusement la main sur ma poitrine. Son contact me produisit une sensation étrangement mélangée de ravissement et de terreur. Quelques instants après, elle me parla sur un ton grave et mélodieux qui se mêla à mon oreille avec le murmure éloigné de la chute d'eau jusqu'à ce que les deux sons n'en fissent qu'un.

J'entendis dans le murmure de l'eau, dans la voix, ces paroles :

« Souvenez-vous de moi. Venez à moi. »

Sa main tomba de ma poitrine ; une obscurité momentanée passa comme une ombre fugitive sur le jour éclatant de la chambre. Quand la lumière reparut, je cherchai l'étrangère. Elle avait disparu.

La conscience du présent me revint.

Je vis au dehors l'ombre grandissante qui m'annonçait que le soir arrivait. Je vis la voiture s'approcher du chalet pour nous emmener. Je sentis la main de ma mère sur mon bras et j'entendis sa voix m'interroger avec anxiété. Je pus, d'un signe, lui répondre et la supplier de ne pas s'inquiéter de moi ; – mais je ne pus faire davantage. J'étais absorbé

corps et âme dans l'unique désir d'examiner l'album. Si j'étais certain d'avoir vu la femme, je l'étais également de l'avoir vue, mon crayon en main, écrire dans mon album.

Je m'approchai de la table sur laquelle se trouvait ouvert l'album. J'examinai l'espace blanc laissé au bas de la page, au-dessous des lignes du premier plan de mon dessin inachevé. Ma mère, qui m'avait suivi, regarda la page également.

L'écriture y était ! La femme avait disparu, – mais elle avait laissé derrière elle des paroles écrites, visibles pour ma mère comme pour moi, lisibles pour les yeux de ma mère comme pour les miens !

Voici les mots que nous vîmes rangés sur deux lignes comme je les copie ici :

Quand la pleine lune brillera

Sur le puits de Saint-Antoine.

CHAPITRE IX

NATUREL ET SURNATUREL

J'indiquai à ma mère l'écriture sur l'album et je la regardai. Je ne m'étais pas trompé. Elle ***l'avait*** vue comme moi. Mais elle se refusa à reconnaître qu'il se fût passé quelque chose de nature à l'alarmer, bien que je pusse en lire clairement l'aveu sur son visage.

« Quelqu'un vous a joué un tour, George, » dit-elle.

Je ne répondis pas. Il était inutile de rien dire. Ma pauvre mère était évidemment aussi peu satisfaite que moi de sa futile explication. La voiture nous attendait à la porte et nous partîmes en silence pour retourner chez nous.

Je gardai l'album ouvert sur mes genoux. Mes regards y demeurèrent fixés, et mon esprit s'absorba dans le souvenir du moment où l'apparition m'avait appelé et parlé dans le chalet. En rapprochant ses paroles des mots qu'elle avait écrits, la conclusion était trop claire pour pouvoir s'y tromper. La femme que j'avais sauvée de la rivière avait de nouveau besoin de moi.

Et c'était la femme qui, en personne, n'avait pas hésité à saisir la première occasion de quitter la maison qui nous avait abrités tous les deux, sans attendre pour adresser un mot de remercîment à l'homme qui l'avait arrachée à la mort ! Il ne s'était écoulé que quatre jours depuis qu'elle m'avait quitté, selon toute apparence pour ne jamais me re-

voir. Et maintenant, son simulacre venait de m'apparaître comme à un ami fidèle et dévoué ; il m'avait ordonné de me souvenir d'elle et de venir la trouver, et il s'était précautionné contre toute erreur possible de ma mémoire en écrivant les mots qui m'invitaient à la rencontrer ***lorsque la pleine lune brillerait sur le puits de Saint-Antoine***.

Qu'était-il survenu dans l'intervalle ? Que signifiait cette communication surnaturelle ? Que devais-je faire ?

Ma mère m'arracha à mes réflexions. Elle étendit la main et ferma subitement l'album ouvert sur mes genoux, comme si la vue de ce qui y était écrit lui était insupportable.

« Pourquoi ne me parlez-vous pas, George ? » dit-elle. « Pourquoi gardez-vous pour vous seul vos pensées ?

– Mon esprit est tout troublé, » répondis-je. « Je ne puis rien imaginer ni rien expliquer. Mes pensées n'ont qu'un objet, celui de savoir ce que je dois faire. Et sur ce point, je crois pouvoir dire que ma résolution est prise. » Je touchai l'album en parlant. « Advienne que pourra, » dis-je, « j'entends me trouver au rendez-vous. »

Ma mère me regarda comme si elle doutait de l'évidence de ses propres sens.

« Il en parle comme d'une réalité ! » s'écria-t-elle. « George ! vous ne croyez en vérité pas avoir vu quelqu'un dans le chalet ? Il était vide. Je vous affirme positivement que le chalet était vide quand vous y avez pénétré. Vous avez tellement songé à cette femme, que vous vous êtes persuadé l'avoir vue réellement. »

Je rouvris l'album.

« J'ai cru l'avoir vue écrire sur cette page, » répondis-je. « Regardez-la et dites moi si je me suis trompé. »

Ma mère s'y refusa. Quelque fermeté qu'elle mît à envisager la chose rationnellement, la vue de l'écriture ne l'en effrayait pas moins.

« Il n'y a pas huit jours, » continua-t-elle, « que je vous ai trouvé à l'auberge gisant dans votre lit entre la vie et la mort. Comment pouvez-vous parler de vous trouver à un rendez-vous dans votre état de santé ? Un rendez-vous avec une ombre imaginaire qui paraît et disparaît en laissant derrière elle un écrit réel ! C'est ridicule, George ; je me demande comment vous pouvez vous tenir de rire de vous-même. »

Elle essaya, en manière d'exemple, de me rire au nez, mais cet effort inutile, pauvre chérie, lui amena les larmes dans les yeux. Je commençai à regretter de lui avoir dévoilé aussi franchement ma pensée.

« Ne prenez pas la chose trop au sérieux, mère, » lui-dis. « Peut-être ne pourrai-je pas trouver le lieu du rendez-vous. Je n'ai jamais entendu parler du puits de Saint-Antoine ; je n'ai pas la moindre idée du lieu où il est situé. Supposons que je le découvre et que le voyage en soit facile, voudriez-vous m'y accompagner ?

– Dieu m'en garde ! » s'écria vivement ma mère. « Je ne veux m'en mêler en rien, George. Vous êtes en proie à une illusion. J'en parlerai au docteur.

– Très volontiers, ma chère mère ! M. Mac-Glue est un homme sensé. Nous passons devant chez lui en retournant à la maison, et nous lui demanderons de venir dîner avec

nous. En attendant, n'en parlons plus jusqu'à ce que nous ayons vu le docteur. »

Je parlais légèrement, mais en même temps très-sérieusement. J'avais l'esprit profondément troublé, et mes nerfs étaient si agités, que le moindre bruit sur la route me faisait tressaillir. L'opinion d'un homme qui, comme M. Mac-Glue, envisageait toutes les questions humaines du même point de vue immuablement pratique, pouvait réellement m'être utile comme une sorte de remède moral.

Nous attendîmes que le dessert fût servi sur la table et que les domestiques eussent quitté la salle à manger. Alors je racontai mon histoire au docteur écossais comme je viens de le faire ici ; et, cela fait, j'ouvris l'album pour qu'il pût voir lui-même l'écriture.

M'étais-je trompé de page ?

Je me levai précipitamment et j'approchai l'album de la lumière de la lampe suspendue au-dessus de la table à manger. Non : j'avais mis la main sur la vraie page. Mon dessin à demi terminé de la chute d'eau s'y trouvait, mais où étaient les deux lignes d'écriture tracées dessous ?

Disparues !

Je me frottai les yeux ; je regardai à diverses reprises et je n'aperçus que la feuille de papier blanche.

Je la plaçai sous les yeux de ma mère.

« Vous les avez vues aussi clairement que moi, » lui dis-je. « Mes yeux me trompent-ils ? Regardez au bas de la page. »

Ma mère retomba sur sa chaise avec un cri de terreur.

« Disparues ? » lui demandai-je.

« Disparues ! »

Je me tournai vers le docteur, qui me surprit complètement. Nul sourire d'incrédulité ne traversa son visage ; nulle parole moqueuse ne sortit de ses lèvres. Il nous écoutait attentivement. Il attendait gravement d'en savoir davantage.

« Je vous affirme sur ma parole d'honneur, » lui dis-je, « que j'ai vu l'apparition écrire avec mon crayon au bas de cette page. Je vous affirme que, lorsque j'ai pris l'album dans ma main, j'y ai vu ces mots écrits : ***Quand la pleine lune brillera sur le puits de Saint-Antoine***. Il s'est à peine écoulé trois heures depuis lors, et, voyez vous-même, il ne reste aucun vestige de l'écriture.

– Il ne reste aucun vestige de l'écriture, » répéta tranquillement M. Mac-Glue.

« Si vous avez le moindre doute sur ce que je viens de vous dire, » continuai-je, « demandez à ma mère, elle témoignera qu'elle a vu également l'écriture.

– Je ne doute nullement que vous n'ayez vu tous les deux l'écriture, » répondit M. Mac-Glue avec un calme qui m'étonna.

« Pouvez-vous expliquer le fait ? » lui demandai-je.

« Eh bien, » répondit l'impénétrable docteur, « si je voulais m'en donner la peine, je crois que je pourrais l'expliquer à la satisfaction de certaines personnes. Par exemple, je pourrais vous donner, pour commencer ce qu'on appelle l'explication rationnelle. Je pourrais vous dire que vous êtes, à ma connaissance, dans un état de surexcitation nerveuse, et que, lorsque vous avez vu ce que vous appelez

l'apparition, vous n'avez simplement vu que votre violente impression personnelle d'une femme absente qui, je le crains fort, a mis le grappin sur votre côté faible ou amoureux. Soit dit sans offense, monsieur Germaine.

– Il n'y a pas d'offense, docteur. Mais, pardonnez-moi si je vous parle franchement, l'explication rationelle ne me satisfait pas.

– Je vous excuse volontiers, » répondit M. Mac-Glue, « et d'autant plus que je partage entièrement votre opinion. Je ne crois pas moi-même à l'explication rationnelle. »

Ceci était surprenant, pour ne pas dire plus.

« À quoi croyez-vous donc ? » lui demandai-je.

M. Mac-Glue se refusa à me laisser le presser.

« Attendez un peu, » dit-il. « Il nous reste à expérimenter maintenant l'explication antirationnelle. Nous admettrons cette fois que vous avez réellement vu le spectre ou le double d'une personne vivante. Très-bien. Si vous pouvez supposer qu'une âme dépouillée de son corps puisse apparaître avec un vêtement terrestre de soie ou de mérinos, selon le cas, il n'est pas bien difficile de supposer ensuite que la même âme puisse se servir d'un véritable crayon et écrire de véritables mots sur un véritable album. Et si le spectre s'évanouit, comme a fait le vôtre, il paraît surnaturellement convenable que son écriture suive son exemple et disparaisse également. Et, si vous demandez la raison de cette disparition, il se peut que le spectre n'ait pas voulu admettre dans ses secrets un étranger comme moi ; ou bien qu'il soit naturel aux spectres et à tout ce qui les touche de disparaître ; ou encore que le spectre ait changé d'idée en trois heures de temps, ce qui n'a rien d'étonnant, j'en réponds, de

la part d'un spectre de femme, et qu'il ne tienne plus à vous rencontrer ***quand la pleine lune brillera sur le puits de Saint-Antoine***. Voici l'explication antirationnelle. Et, pour ma part, je dois ajouter que je ne donnerais pas un fétu de cette explication. »

La sublime indifférence de M. Mac-Glue pour les deux côtés de la question commença à m'exaspérer.

« En termes clairs, docteur, » lui dis-je, « vous ne pensez pas que les circonstances que je viens de vous raconter méritent un examen sérieux ?

– Je ne pense pas qu'aucun examen sérieux puisse servir à quelque chose dans l'espèce, » répondit le docteur. « Interprétez ainsi mes paroles, et vous serez dans le vrai. Regardez autour de vous. Nous voici trois personnes vivantes et bien portantes assises à cette bonne table. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'excellente madame Germaine, ou vous-même, vous veniez à tomber mort à l'instant, je ne pourrais, tout docteur que je suis, pas plus expliquer que le chien qui dort là sur le tapis du foyer, quel est le premier principe vital et locomoteur qui se serait subitement éteint en vous. Si j'accepte mon ignorance en présence d'un mystère impénétrable comme celui-là, auquel j'assiste quotidiennement chaque fois que je vois une créature vivante entrer dans ce monde ou en sortir, pourquoi ne l'accepterais-je pas tranquillement en présence de votre dame du chalet, et ne me dirais-je pas qu'elle échappe à mon entendement et que cela me suffit ? »

À ces paroles, ma mère se joignit pour la première fois à la conversation.

« Ah ! monsieur, » dit-elle, « si vous pouviez amener mon fils à adopter votre manière de voir si raisonnable, que j'en serais heureuse ! Le croirez-vous ? il prétend positivement se rendre au puits de Saint-Antoine, s'il peut découvrir où il se trouve ! »

Cette révélation ne parvint même pas à surprendre M. Mac-Glue.

« Oui ? oui ? il prétend vraiment se trouver au rendez-vous du spectre ? Et bien ! je puis lui être utile s'il persiste dans sa résolution. Je puis lui raconter l'histoire d'un autre homme qui s'est trouvé à un rendez-vous donné par écrit par un spectre, et ce qu'il en advint. »

C'était là une proposition étourdissante. Parlait-il sérieusement ?

« Plaisantez-vous, oui ou non ? » lui demandai-je.

« Je ne plaisante jamais, monsieur ! » répondit M. Mac-Glue. « Les malades n'ont pas confiance dans un médecin qui plaisante. Je vous défie de me montrer un homme à la tête de notre profession que son ami le plus cher et le plus intime ait jamais surpris en gaieté dans l'exercice de ses fonctions. Vous avez pu vous étonner, je le comprends, de me voir accepter aussi froidement votre étrange récit. Mais c'est tout naturel, monsieur. Ce n'est pas la première fois que j'entends raconter l'histoire d'un spectre et d'un crayon.

– Prétendez-vous m'affirmer, » lui dis-je, « que vous avez connu un autre homme qui ait vu ce que j'ai vu ?

– C'est justement ce que je me propose de vous raconter, » répliqua le docteur. « Cet homme était un Écossais, un cousin éloigné de ma femme, qui portait le nom honorable

de Bruce et qui était marin. Avant de commencer, je vais prendre un autre verre de xérès pour m'humecter le sifflet, comme on dit vulgairement. Eh bien, vous saurez que Bruce était second à bord d'un navire à l'époque dont je parle, et en route dans un voyage de Liverpool à New-Brunswick. Un jour, à midi, son capitaine et lui, après avoir relevé la position du soleil, travaillaient avec ardeur dans leurs cabines à déterminer sur leurs ardoises la latitude et la longitude. De sa cabine, Bruce regarda à travers la porte ouverte de la cabine du capitaine placée en face de la sienne. « Que trouvez-vous, monsieur ? » dit Bruce. L'homme assis dans la cabine leva la tête. Et que vit Bruce ? La figure du capitaine ? Pas du tout, mais celle d'un étranger ! Bruce se lève, le cœur battant au galop, et va chercher le capitaine sur le pont ; il l'y trouve, comme d'habitude, ayant terminé ses calculs et chassé de son esprit pour la journée ses latitudes et ses longitudes. « Il y a quelqu'un à votre bureau, monsieur, » dit Bruce. « Il écrit sur votre ardoise, et c'est un étranger pour moi. – Un étranger dans ma cabine ? » dit le capitaine. « Mais, monsieur Bruce, voilà six semaines que le navire a quitté le port. Comment cet étranger a-t-il pu monter à bord ? » Bruce l'ignore, mais il maintient son dire. Le capitaine descend comme une trombe dans sa cabine et n'y trouve personne. Bruce est forcé de convenir que la cabine est vide. « Si je ne vous connaissais pas pour un homme sobre, » dit le capitaine, « je vous accuserais d'être ivre. Mais, comme je vous connais, je ne vous accuse que de rêver. Ne recommencez pas, monsieur Bruce. » Bruce maintient son dire ; Bruce jure qu'il a vu un homme écrire sur l'ardoise du capitaine. Le capitaine saisi l'ardoise et l'examine. « Dieu nous sauve et nous bénisse, » dit-il, « voici en effet de l'écriture ! » Bruce regarde à son tour et y voit clairement écrits ces mots : ***Gouvernez au nord-ouest***. Et pas

davantage. Ah ! par Dieu ! monsieur Germaine, raconter vous altère ! Avec votre permission, je vais prendre une autre goutte de xérès.

« Bien ! Voilà un vieux vin admirable ; voyez comme les goutelettes huileuses courent au fond du verre. Bien ! Vous saurez que gouverner au nord-ouest, c'était s'éloigner de la route du capitaine. Cependant, comme il ne trouvait pas d'explication au mystère qu'il venait de constater à bord de son navire, et que le temps était beau, le capitaine se décida, pendant qu'il faisait encore jour, à changer de route et à voir ce qu'il adviendrait. Vers trois heures de l'après-midi, apparut une banquise avec un navire échoué et prisonnier dans les glaces, et les passagers et l'équipage à moitié morts de froid. Ceci est déjà assez merveilleux me direz-vous, mais ce n'est pas tout. Comme Bruce aidait un des passagers secourus à monter dans le navire, qui reconnaît-il en lui ? L'homme dont il avait vu le spectre écrivant sur l'ardoise dans la cabine du capitaine ! Et ce qu'il y a de plus fort, si votre aptitude à l'étonnement n'est pas encore à bout, le passager reconnut le navire pour celui qu'il avait vu en songe, le jour même, à midi. Il en avait parlé en s'éveillant à un des officiers du navire échoué. « Nous serons secourus aujourd'hui, » lui avait-il dit, et il avait exactement décrit le gréement du navire plusieurs heures avant qu'il fût en vue de la banquise. Maintenant, monsieur Germaine, vous savez comment le cousin éloigné de ma femme s'est trouvé au rendez-vous donné par un spectre et ce qu'il en advint.[1] »

---

[1] Le récit du docteur n'a rien d'imaginaire. Il se trouve raconté en détail et certifié par les signatures des intéressés et les dates dans l'ouvrage très-intéressant de Robert Dale Owen, ***Faux pas sur les***

En terminant son histoire par ces paroles, le docteur se servit un nouveau verre de xérès. Je n'étais pas encore satisfait ; je désirais en savoir davantage.

« L'écriture resta-t-elle sur l'ardoise ? » lui dis-je, « ou disparut-elle comme l'écriture sur mon album ? »

La réponse de M. Mac-Glue me désappointa. Il ne s'en était point informé ni n'en avait entendu parler. Il m'avait raconté tout ce qu'il savait, et il n'avait à y ajouter qu'une simple observation à titre de moralité.

« Il existe une merveilleuse ressemblance, monsieur Germaine, entre votre histoire et celle de Bruce. La seule différence que j'y trouve est celle-ci : le rendez-vous du passager a amené le salut de tout l'équipage d'un navire, mais je doute très-fort que le rendez-vous de la dame puisse servir au vôtre. »

Je réfléchis en silence à l'étrange récit qu'on venait de me faire. Un autre homme avait vu ce que j'avais vu, avait fait ce que je me proposais de faire ! Ma mère remarqua avec un vif déplaisir la forte impression que M. Mac-Glue avait produite sur mon esprit.

« J'aurais désiré, docteur, que vous eussiez gardé pour vous votre histoire, » lui dit-elle séchement.

« Puis-je vous demander pourquoi, madame ?

---

frontières d'un autre monde. L'auteur saisit avec empressement cette occasion de reconnaître ce qu'il doit au remarquable livre de M. Owen.

– Vous avez confirmé mon fils, monsieur, dans sa résolution de se rendre au puits de Saint-Antoine. »

M. Mac-Glue consulta tranquillement son agenda avant de répondre.

« La pleine lune tombe le neuf de ce mois, » dit-il. « Cela donne à monsieur Germaine quelques jours de repos, madame, avant de se mettre en route. S'il voyage dans sa confortable voiture, et quoi que je puisse penser, moralement parlant, de son entreprise, je puis affirmer, médicalement parlant, que je ne crois pas qu'il s'en trouve mal.

– Vous savez où se trouve le puits de Saint-Antoine ? » lui demandai-je.

« Il faudrait que je connusse bien peu Édimbourg pour l'ignorer, » répliqua le docteur.

« Ce puits est donc à Édimbourg ?

– Il se trouve juste à la sortie d'Édimbourg ; il domine la ville, pourriez-vous dire. Vous suivez la vieille rue dite de la Canongate jusqu'au bout. Vous tournez à droite au-delà du fameux palais de Holyrood, vous traversez le parc et la promenade, et vous montez jusqu'aux ruines de la chapelle de Saint-Antoine, située sur le flanc de la colline, et vous y êtes ! Il y a derrière la chapelle un grand rocher au pied duquel vous apercevez la source dite le puits de Saint-Antoine. On prétend que c'est un joli coup d'œil au clair de lune, et on affirme que le lieu n'est plus hanté, comme jadis, par des coquins. »

Ma mère, de plus en plus mécontente, se leva pour passer au salon.

« J'avoue que vous m'avez désappointée, » dit-elle à M. Mac-Glue. « Je vous aurais cru le dernier homme capable d'encourager mon fils à commettre un acte d'imprudence.

– Je vous demande pardon, madame, mais votre fils n'a pas besoin d'encouragement. Je puis voir par moi-même que sa résolution est prise. À quoi me servirait d'essayer de l'en faire changer ? Chère madame, s'il ne veut pas suivre vos avis, quel espoir pourrais-je avoir de lui voir suivre les miens ! »

M. Mac-Glue accentua cet habile compliment par un salut des plus respectueux, et il ouvrit la porte pour laisser passer ma mère.

Lorsque nous nous trouvâmes seuls devant nos verres de vin, je demandai au docteur quand je pourrais sans danger me mettre en route pour Édimbourg.

« Prenez deux jours pour faire le voyage, et vous pourrez partir, si vous y êtes décidé, au commencement de la semaine. Mais rappelez-vous ceci, » ajouta le prudent docteur : » bien que je m'avoue curieux d'apprendre le résultat de votre expédition, sachez, en même temps, qu'en ce qui regarde la dame et les conséquences de votre entrevue avec elle je m'en lave absolument les mains. »

CHAPITRE X

LE PUITS DE SAINT-ANTOINE

Je me trouvais sur l'éminence rocheuse en face des ruines de la chapelle de Saint-Antoine, et je contemplais l'admirable vue d'Édimbourg et du vieux palais de Holyrood, baignant dans la lumière de la pleine lune.

Le puits, comme m'en avait prévenu le docteur, se trouvait derrière la chapelle. J'attendis quelques instants en face de la ruine, en partie pour reprendre haleine, après avoir monté la colline, en partie, je l'avoue, pour maîtriser l'agitation nerveuse que m'avait procurée le sentiment de ma situation. La femme ou son apparition, – ce pouvait être l'une ou l'autre, – se trouvait peut-être à quelques pas de l'endroit que j'occupais. Nul son ne parvint à mon oreille d'aucun côté de la colline solitaire. J'essayai de fixer mon attention sur les beautés du clair de lune. Ce fut impossible. Mon esprit était à mille lieues des objets placés devant mes yeux. Mon esprit était avec la femme que j'avais vue écrire sur mon album dans le chalet.

Je me retournai pour suivre le mur latéral de la chapelle. Quelques pas en avant sur le sol irrégulier m'amenèrent en vue du puits et de la roche élevée du pied de laquelle l'eau jaillissait brillamment à la clarté de la lune.

La femme y était.

Je reconnus sa personne, appuyée qu'elle était contre le rocher, les mains croisées devant elle et perdue dans ses pensées. Je reconnus son visage lorsqu'elle leva promptement la tête au bruit de mes pas dans le calme profond de la nuit.

Était-ce la femme elle-même ou son apparition ? J'attendis en la regardant silencieusement.

Elle parla. Sa voix n'avait pas le son mystérieux que j'avais entendu dans le chalet ; c'était celui que j'avais entendu sur le pont lorsque nous nous étions rencontrés pour la première fois, à la sombre clarté du soir.

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

En prononçant ces paroles elle me reconnut.

« *Vous* ici ! » continua-t-elle en avançant d'un pas avec un air de surprise irrésistible. « Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je suis ici, » répondis-je, « pour me trouver au rendez-vous que vous m'avez donné. »

Elle recula pour s'appuyer contre le rocher. La lune éclairait en plein son visage. La terreur et l'étonnement brillaient dans ses yeux fixés sur moi.

« Je ne vous comprends pas, » dit-elle, « je ne vous ai pas revu depuis que vous m'avez parlé sur le pont.

– Pardonnez-moi, » répliquai-je. « Je vous ai revue, vous ou votre spectre, depuis lors. Je vous ai vue écrire. »

Elle me regarda avec une étrange expression mélangée de ressentiment et de curiosité.

« Que vous ai-je dit ? » demanda-t-elle. « Qu'ai-je écrit ?

– Vous avez dit : ***Souvenez-vous de moi. Venez à moi.*** Vous avez écrit : ***Quand la pleine lune brillera sur le puits de Saint-Antoine.***

– Où ? » s'écria-t-elle. « Où ai-je fait cela ?

– Dans un chalet situé près d'une chute d'eau, » répondis-je. « Connaissez-vous l'endroit ? »

Sa tête s'inclina sur le rocher. Un cri de terreur étouffé lui échappa. Son bras, qui s'appuyait sur le rocher, glissa le long de son corps. Je m'approchai d'elle promptement dans la crainte qu'elle ne tombât sur le sol rocailleux.

Elle rappela à elle ses forces défaillantes. « Ne me touchez pas ! » s'écria-t-elle, « Éloignez-vous, monsieur ! Vous m'effrayez. »

J'essayai de la calmer.

« Pourquoi vous fais-je peur ? vous savez qui je suis. Pouvez-vous douter de l'intérêt que je vous porte, moi qui vous ai sauvé la vie ? »

Sa réserve disparut à l'instant. Elle avança sans hésiter et me prit la main.

« J'ai à vous remercier, » dit-elle ; « et je vous remercie. Je ne suis pas aussi ingrate que je le parais. Je ne suis pas une méchante femme, monsieur ; j'étais folle de désespoir lorsque j'ai tenté de me noyer. Ne vous méfiez pas de moi ! ne me méprisez pas ! »

Elle s'arrêta. Je vis les larmes couler sur ses joues. Elle les essuya avec un sentiment de mépris d'elle-même. Son ton et ses manières changèrent de nouveau. Sa réserve repa-

rut et elle me regarda avec un étrange éclair de soupçon et de défiance dans les yeux.

« Sachez-le bien, » dit-elle hautement et précipitamment, « vous rêviez lorsque vous avez cru me voir écrivant. Vous ne m'avez pas vue ; vous ne m'avez pas entendue parler. Comment aurais-je pu adresser des paroles aussi familières à un étranger comme vous ? Tout cela n'existe que dans votre imagination, et vous tâchez de m'effrayer en en parlant comme d'une réalité ! »

Elle changea de nouveau d'aspect, et ses regards s'adoucirent jusqu'à prendre cette expression triste et tendre qui donnait à ses yeux une beauté irrésistible. Elle serra son manteau autour d'elle en frissonnant comme si elle sentait l'air glacial de la nuit.

« Qu'est-ce que j'ai ? » l'entendis-je se dire à elle-même. « Pourquoi ai-je confiance en cet homme dans mes rêves ? Et pourquoi en suis-je honteuse lorsque je m'éveille ? »

Cet étrange aveu involontaire m'encouragea. Je me risquai à lui faire connaître que j'avais entendu ses dernières paroles.

« Si vous avez confiance en moi dans vos rêves, vous ne faites que me rendre justice, » lui dis-je. « Agissez de même maintenant ; accordez-moi votre confiance. Vous êtes seule, vous êtes malheureuse, vous avez besoin des secours d'un ami. Je suis prêt à vous secourir. »

Elle hésita. J'essayai de lui prendre la main. L'étrange créature la retira avec un cri d'alarme ; elle paraissait surtout craindre de se laisser toucher par moi.

« Donnez-moi le temps d'y réfléchir, » me dit-elle. « Vous ne savez pas à quoi j'ai à réfléchir. Accordez-moi jusqu'à demain et laissez-moi vous écrire. Restez-vous à Édimbourg ? »

Je crus prudent de me contenter, au moins en apparence, de cette concession. Prenant une de mes cartes de visite, j'y écrivis au crayon l'adresse de l'hôtel où j'étais descendu. Elle la lut à la clarté de la lune lorsque je lui remis ma carte dans la main.

« George ! » répéta-t-elle, et, en prononçant ce nom, elle me lança un nouveau regard. « George Germaine ; je n'ai jamais entendu parler de Germaine. Mais George me rappelle le passé. »

Elle sourit tristement à quelque idée ou à quelque souvenir fugitif auquel il ne m'était pas permis de m'associer.

« Il n'y a rien de bien extraordinaire à ce que vous vous appeliez George, » continua-t-elle après un instant de silence. « Ce nom est assez commun et on le rencontre partout comme un nom d'homme. Et pourtant…… » Ses yeux terminèrent sa phrase ; ses yeux me dirent : « Je n'ai plus aussi peur de vous depuis que je sais que vous vous appelez George. »

Elle m'amenait ainsi inconsciemment à deux doigts d'une révélation.

Si je lui avais seulement demandé quels souvenirs s'associaient pour elle à mon nom de baptême, si je l'avais seulement amenée à me conter le plus brièvement et le plus discrètement possible sa vie passée, la barrière que notre changement de noms et dix années de séparation avaient élevée entre nous se serait abaissée et nous nous serions re-

connus. Mais je n'y songeai même pas, par cette simple raison que je l'aimais ! La pensée purement égoïste de gagner sa faveur à l'aide du nouvel intérêt que je venais d'éveiller en elle fut la seule qui me vint à l'esprit.

« N'attendez pas pour m'écrire, » lui dis-je. « Ne remettez pas la chose à demain. Qui sait ce qui peut arriver d'ici à demain ? Certes, je mérite un peu de retour pour la sympathie que je ressens pour vous. Je ne demande pas grand'chose. Rendez-moi heureux en me laissant vous être utile avant que nous nous séparions ce soir. »

Je lui pris la main avant qu'elle eût pu s'en apercevoir. Tout son être parut fléchir à mon contact. Sa main demeura sans résistance dans la mienne ; sa charmante personne se rapprocha graduellement et doucement de moi ; sa tête frôla presque mon épaule. Elle murmurait en de faibles accents interrompus par des soupirs :

« N'abusez pas de moi. Je suis sans défense. Je me trouve si complétement en votre pouvoir ! »

Avant que j'eusse pu répondre ou bouger, sa main étreignit la mienne ; sa tête s'affaissa sur mon épaule et elle fondit en larmes.

À moins d'être un forcené coquin, tout homme l'eût respectée en ce moment. J'appuyai sa main sur mon bras, et je la conduisis doucement loin des ruines de la chapelle et au bas de la pente de la colline.

« Ce lieu solitaire vous effraye, » lui dis-je. « Marchons un peu et vous vous remettrez vite. »

Elle sourit comme un enfant à travers ses larmes.

« Oui, » dit-elle vivement. « Mais pas par là. »

J'avais pris fortuitement une direction qui nous éloignait de la ville ; elle me pria de regagner les maisons et les rues. Nous nous dirigeâmes donc vers Édimbourg. Tout en marchant à la clarté de la lune, elle me considérait avec d'innocents regards étonnés.

« Quelle inconcevable influence vous exercez sur moi ! » s'écria-t-elle. « M'aviez-vous jamais vue ? Connaissiez-vous mon nom avant notre rencontre, l'autre soir, près de la rivière ?

– Jamais !

– Et moi non plus, je n'avais entendu prononcer ***votre*** nom ni ne ***vous*** avais vu auparavant. C'est étrange ! très-étrange ! Ah ! je me rappelle quelqu'un, simplement une vieille femme, monsieur, qui aurait pu expliquer ce mystère ! Mais où trouverais-je sa pareille aujourd'hui ? »

Elle soupira amèrement. L'amie ou la parente qu'elle avait perdue lui avait été évidemment chère.

« Une de vos parentes ? lui demandai-je, plutôt pour qu'elle continuât à parler que par intérêt pour tout autre membre qu'elle de sa famille.

Nous nous trouvions de nouveau à deux doigts d'une révélation. Mais il était encore écrit que nous n'avancerions pas plus loin !

« Ne me parlez pas de mes parents ! » s'écria-t-elle. « Je n'ose penser à ceux qui sont morts et absents dans le malheur qui m'accable aujourd'hui. Si je parlais du passé, j'éclaterais de nouveau en larmes et je vous affligerais. Parlons d'autre chose, monsieur, parlons d'autre chose. »

Le mystère de l'apparition dans le chalet n'était pas encore éclairci. Je saisis l'occasion pour y revenir.

« Vous avez rêvé de moi, disiez-vous tout à l'heure, » commençai-je. « Racontez-moi votre rêve.

– Je ne sais vraiment pas si c'était un rêve ou autre chose, » me répondit-elle. « Je l'appelle un rêve faute d'une meilleure expression.

– Était-ce pendant la nuit ?

– Non. En plein jour, dans l'après-midi.

– Tard, dans l'après-midi ?

– Oui, à l'approche de la soirée. »

Je me rappelai l'histoire du docteur, du passager naufragé dont le ***double*** ou le spectre était apparu sur le navire qui devait le sauver et qui lui-même avait vu ce navire en rêve.

« Vous rappelez-vous l'heure et le jour du mois ? » demandai-je.

Elle m'indiqua le jour et l'heure. C'était le jour où ma mère et moi nous avions visité la chute d'eau ! C'était l'heure où j'avais vu dans le chalet l'apparition écrivant sur mon album !

Je m'arrêtai avec un irréprimable mouvement d'étonnement. Nous étions arrivés alors, dans notre marche vers la ville, jusqu'au vieux palais de Holyrood. Ma compagne, après m'avoir lancé un coup d'œil, se retourna et se mit à considérer le vieil édifice gothique, revêtu d'une calme beauté par le délicieux clair de lune.

« Voici ma promenade favorite, » dit-elle simplement, « depuis que je suis à Édimbourg. Je ne crains pas la solitude. J'aime la tranquillité parfaite qui règne ici la nuit. » Elle me regarda de nouveau. « Qu'y a-t-il ? » me demanda-t-elle. « Vous ne dites rien ; vous vous bornez à me regarder.

– Je désire en apprendre davantage sur votre rêve, » lui dis-je. « Comment vous arriva-t-il de dormir en plein jour ?

– Il ne m'est pas facile de dire ce que je faisais, » répliqua-t-elle pendant que nous nous remettions en marche. « J'étais misérablement inquiète et souffrante. Je sentais vivement ma situation désespérée ce jour-là. C'était l'heure du dîner, je me le rappelle, et je n'avais pas d'appétit. Je montai dans ma chambre, à l'auberge où je demeure, et je m'étendis, absolument lasse, sur mon lit. Je ne sais si je m'évanouis ou si je dormis, mais je perdis la conscience de ce qui se passait autour de moi, et j'acquis la perception d'autre chose. Si je rêvais, je puis dire que je n'ai jamais eu dans ma vie de rêve plus réel.

– Avez-vous commencé par me voir ? » lui demandai-je.

« J'ai commencé par voir votre album posé sur une table dans un chalet.

– Pouvez-vous me décrire le chalet tel que vous l'avez vu ? »

Elle me décrivit non-seulement le chalet, mais encore l'aspect de la chute d'eau vue de la porte. Elle connaissait le format, la reliure de mon album, alors enfermé sous clef dans mon bureau, dans ma maison du Pertshire !

« Et vous avez écrit dans l'album ? » continuai-je. « Vous rappelez-vous ce que vous avez écrit ? »

Elle détourna les yeux d'un air confus, comme si elle avait honte de se rappeler cette partie de son rêve.

« Vous m'avez déjà cité les mots que j'ai écrits, » dit-elle. « Il est inutile que je les répète. Dites moi une chose : lorsque ***vous*** êtes arrivé au chalet, avez-vous attendu un peu sur le seuil de la porte avant d'y entrer ? »

J'avais attendu sous l'effet de ma surprise en apercevant la femme qui écrivait dans mon album. Après le lui avoir confirmé, je lui demandai ce qu'elle avait fait ou rêvé avoir fait au moment où j'étais entré dans le chalet.

« J'ai fait les choses les plus étranges, » me dit-elle d'un ton grave et étonné. « Si vous aviez été mon père, je n'aurais guère pu vous traiter plus familièrement ! Je vous fis signe d'approcher de moi ; je posai même ma main sur votre poitrine. Je vous parlai comme j'aurais pu le faire à mon plus vieil et plus intime ami. Je vous ai dit : ***Souvenez-vous de moi ! Venez à moi !*** Oh ! je fus si honteuse de moi-même lorsque je revins à moi et me le rappelai ! Se vit-il jamais, même en rêve, pareille familiarité entre une femme et un homme qu'elle n'aurait jamais vu qu'une fois et qui lui serait complétement étranger ?

– Avez-vous remarqué, » lui demandai-je, « combien de temps s'était écoulé depuis l'instant où vous vous étiez étendue sur votre lit jusqu'à celui où vous vous étiez réveillée ?

– Je crois pouvoir vous le dire, » répliqua-t-elle. « Il était, comme je viens de vous le dire, l'heure du dîner lorsque je montai dans ma chambre. Peu après être revenue à moi, j'entendis sonner l'heure à l'horloge d'une église. En rapprochant l'une de l'autre, il a dû s'écouler trois heures

depuis l'instant où je m'étais couchée jusqu'à celui où je me relevai. »

Était-ce là la clef de la disparition mystérieuse de son écriture ?

En y réfléchissant, à la lumière fournie par de plus récentes découvertes, j'incline à le penser. En trois heures, les lignes tracées par son apparition avaient disparu. En trois heures elle était revenue à elle-même et s'était sentie honteuse de la façon familière dont elle m'avait traité pendant son sommeil. Tant que, dans son extase, elle avait eu confiance en moi, parce que son âme était libre de reconnaître la mienne, son écriture était restée sur la page de l'album. Lorsque sa volonté, à l'état de veille, était venue neutraliser sa volonté à l'état de sommeil, son écriture avait disparu. Est-ce là l'explication de cette disparition ? Sinon, où la trouver ?

Nous continuâmes à marcher jusqu'à ce que nous eussions atteint la partie de la rue de la Canongate où elle demeurait. Nous nous arrêtâmes à sa porte.

CHAPITRE XI

LA LETTRE D'INTRODUCTION

Je regardai la maison. C'était une auberge de mince grandeur, mais de respectable apparence. Si je voulais être utile à ma compagne ce soir-là même, le moment était venu de lui parler d'autre chose que de ses rêves.

« Après tout ce que vous m'avez raconté, » lui dis-je, « je ne vous demanderai pas de m'admettre davantage dans votre confidence avant notre prochaine rencontre. Dites-moi seulement comment je puis calmer vos plus pressantes inquiétudes. Quels sont vos projets ? Puis-je vous y aider avant que vous alliez vous reposer cette nuit ? »

Elle me remercia chaleureusement et hésita, en regardant d'un bout à l'autre de la rue, embarrassée qu'elle était évidemment de ce qu'elle devait ajouter.

« Vous proposez-vous de rester à Édimbourg ? » lui demandai-je.

« Oh ! non ! Je ne désire pas rester en Écosse. Je veux aller beaucoup plus loin. Je pense que je me tirerais mieux d'affaire à Londres chez quelque couturière respectable, si je pouvais lui être convenablement recommandée. Je suis habile à coudre et je connais la coupe des robes. Je pourrais aussi tenir des livres, si l'on avait confiance en moi. »

Elle s'arrêta et me regarda d'un air de doute comme si, pauvre femme, elle était loin d'être certaine de gagner tout d'abord ma confiance. Je saisis cette ouverture avec l'impétuosité inconsidérée d'un amoureux.

« Je puis justement vous donner la recommandation dont vous avez besoin, » dis-je. « Quand vous voudrez, à l'instant même, si vous le désirez. »

Ses traits charmants s'animèrent de plaisir.

« Oh ! vous êtes un véritable ami pour moi ! » dit-elle involontairement. Son visage s'assombrit de nouveau en considérant mon offre sous un autre point de vue. « Ai-je le droit, » dit-elle tristement, « d'accepter votre proposition ?

– Laissez-moi vous remettre la lettre, » répondis-je, « et vous déciderez vous-même si vous devez, oui ou non, vous en servir. »

Je replaçai sa main sur mon bras et j'entrai dans l'auberge.

Elle se recula effarouchée. Que penserait l'aubergiste de voir sa locataire rentrer la nuit à la maison en compagnie d'un gentleman étranger ? L'aubergiste parut au moment où elle m'adressait cette objection. Indifférent à ce que je disais ou faisais, je m'annonçai moi-même comme un de ses parents, et je demandai une chambre écartée dans laquelle je pusse écrire une lettre. Après m'avoir lancé un coup d'œil pénétrant, l'aubergiste parut convaincue qu'elle avait affaire à un gentleman. Elle nous conduisit dans une salle derrière le comptoir, plaça sur la table ce qu'il fallait pour écrire, regarda ma compagne comme une femme seule peut en regarder une autre en certaines circonstances et nous laissa seuls.

C'était la première fois que je me trouvais seul dans une chambre avec elle. Le sentiment de sa situation délicate avait avivé son teint et ses yeux. Confuse et irrésolue, elle s'appuyait d'une main sur la table. Sa taille ferme et souple s'inclinait en une attitude d'une grâce naïve littéralement ravissante à considérer. Je ne prononçai pas une parole ; mes yeux seuls dénotaient mon admiration, et les ustensiles à écrire demeuraient oisifs, devant moi sur la table. Combien de temps eût pu durer ce silence, je ne puis le dire. Elle le rompit brusquement. Son instinct l'avertit de ce qu'il pouvait présenter de danger dans notre situation. Elle se tourna vers moi avec effort et me dit avec gêne :

« Je ne pense pas que vous puissiez écrire votre lettre ce soir, monsieur.

– Et pourquoi pas ?

– Vous ne me connaissez pas. Vous ne pouvez certainement pas recommander une personne qui vous est étrangère. Et je suis pire qu'une étrangère. Je suis une misérable qui a tenté de commettre un grand péché ; j'ai essayé de me détruire. Peut-être le malheur qui m'accablait pourrait-il me servir d'excuse si vous le connaissiez. Il faut donc que vous le connaissiez. Mais il est trop tard cette nuit ; je suis profondément fatiguée, et puis il est certaines choses, monsieur, qu'il n'est pas facile à une femme de raconter en présence d'un homme. »

Sa tête s'affaissa sur sa poitrine ; ses lèvres délicates tremblèrent un peu et elle se tut. Le moyen de la rassurer et de la consoler se trouvait clairement à ma portée, si je savais l'employer. Je l'employai sans m'arrêter à réfléchir.

Lui rappelant qu'elle m'avait offert de m'écrire lorsque nous nous étions rencontrés le soir même, je l'invitai à attendre, pour me raconter la triste histoire de ses malheurs, qu'il lui convînt de m'en adresser le récit sous forme de lettre.

« En attendant, » ajoutai-je, « j'ai la plus parfaite confiance en vous, et je vous demande, comme une faveur, de me permettre de vous en donner la preuve. Je puis vous recommander à une couturière de Londres, à la tête d'un grand atelier, et je vais le faire avant de vous quitter ce soir. »

Je trempai ma plume dans l'encre en prononçant ces paroles. Permettez-moi d'avouer franchement jusqu'où m'entraîna mon infatuation. La couturière dont je venais de parler avait été jadis la femme de chambre de ma mère, et elle s'était établie avec l'argent que lui avait prêté feu mon beau-père, M. Germaine. Je me servis de leurs noms sans scrupule, et j'écrivis ma recommandation dans des termes que la meilleure des femmes et la plus habile des couturières n'aurait jamais pu espérer mériter. Se trouvera-t-il quelqu'un pour m'excuser ? Les rares individus qui ont aimé et qui ne l'ont pas encore complétement oublié pourront peut-être. Peu importe ; je ne mérite aucune excuse.

Je lui tendis ma lettre ouverte pour la lire.

Elle rougit délicieusement et me jeta un tendre regard que je me rappelai trop bien plus tard. Un moment après, à mon grand étonnement, cette mobile créature changea de nouveau d'aspect. Quelque réflexion inopinée parut lui être survenue. Elle pâlit ; les traits doucement satisfaits de son visage s'endurcirent peu à peu ; elle me jeta un triste regard

de confusion et de désespoir, et, posant la lettre devant moi sur la table, elle me dit timidement :

« Voudriez-vous y ajouter un ***post-scriptum***, monsieur ? »

Je supprimai du mieux que je pus tout indice de surprise et je repris la plume.

« Voulez-vous ajouter, » continua-t-elle, « que je ne dois d'abord être prise qu'à l'essai, et que je ne puis m'engager pour plus de… » ici sa voix baissa tellement, que j'eus peine à entendre ses dernières paroles, « pour plus de trois mois, certainement ? »

Il n'était pas dans la nature humaine, peut-être devrais-je dire dans la nature d'un homme placé dans ma situation, de pouvoir s'abstenir de témoigner quelque curiosité à la demande d'ajouter un pareil ***post-scriptum*** à une lettre de recommandation !

« Avez-vous donc en vue quelque autre emploi ? » lui demandai-je.

« Aucun, » me répondit-elle la tête baissée et en évitant mes regards.

Un soupçon indigne d'elle, vil fruit de la jalousie, me traversa l'esprit.

« Avez-vous quelque ami absent, » continuai-je, « qui puisse être pour vous un meilleur ami que moi, si vous lui en accordez le temps ? »

Elle releva sa noble tête. Ses grands yeux gris naïfs s'arrêtèrent sur moi avec un regard de doux reproche.

« Je n'ai pas un seul ami dans le monde, » dit-elle. « Pour l'amour de Dieu, ne m'interrogez pas davantage ce soir. »

Je me levai et lui remis la lettre avec le ***post-scriptum*** écrit sous sa dictée.

Nous étions tous les deux debout près de la table. Nous nous regardâmes un instant en silence.

« Comment puis-je vous remercier ? » murmura-t-elle doucement. « Oh ! monsieur, je me montrerai digne de la confiance que vous me témoignez ! »

Ses yeux se mouillèrent ; son teint pâlit et rougit ; son corsage se souleva doucement sur l'adorable contour de son sein. Je ne crois pas qu'il existe un homme qui eût pu lui résister en ce moment.

Je perdis tout contrôle sur moi-même ; je la saisis dans mes bras, en murmurant : « Je vous aime ! » et je l'embrassai avec passion.

Pendant un moment, elle demeura tremblante et inerte sur ma poitrine ; pendant un moment, ses lèvres embaumées répondirent doucement à mes baisers. Un instant après, elle s'arrachait de mes bras, en frissonnant de la tête aux pieds, et elle jetait par terre, avec indignation, la lettre que je venais de lui donner.

« Comment osez-vous abuser de moi ? Comment osez-vous me toucher ? » dit-elle. « Reprenez votre lettre, monsieur ; je refuse de l'accepter. Je ne vous reparlerai de la vie. Vous ne savez pas ce que vous venez de faire. Vous ne savez pas combien vous m'avez blessée profondément. Oh ! » s'écria-t-elle en se jetant avec désespoir sur le sopha placé

près d'elle, « recouvrerai-je jamais ma propre estime ? me pardonnerai-je jamais ce que j'ai fait ce soir ? »

J'implorai son pardon ; je l'assurai de mon repentir et de mes regrets dans des termes réellement sortis du cœur. La violence de son agitation ne m'affligeait pas seulement, elle m'alarmait sérieusement.

Elle se remit au bout de quelque temps, se leva avec une dignité modeste et me tendit silencieusement la main en témoignage d'acceptation de mon repentir.

« Vous m'accorderez le temps d'expier ma faute ? » lui dis-je. « Vous ne perdrez pas toute confiance en moi ? Quand ce ne serait que pour vous prouver que je ne suis pas complétement indigne de votre pardon, permettez-moi de vous revoir, à votre heure, et en présence d'un tiers, si vous le désirez.

– Je vous écrirai, » répondit-elle.

« Demain ?

– Demain. »

Je ramassai sur le parquet la lettre de recommandation.

« Que votre bonté pour moi soit complète, » lui dis-je. « Ne me faites pas l'injure de refuser d'accepter ma lettre.

– Je l'accepte, » répondit-elle tranquillement. « Merci de l'avoir écrite. Et maintenant, retirez-vous, je vous prie. Bonne nuit. »

Je la quittai, pâle et triste, et ma lettre dans la main. Je la quittai, l'esprit agité par mille émotions contradictoires qui se réduisirent, en marchant, à deux sentiments domina-

teurs : mon amour pour elle plus fervent que jamais, et l'espoir de la revoir le lendemain.

CHAPITRE XII

LES MALHEURS DE MME VAN BRANDT

Un homme qui a passé une soirée comme celle que je viens de raconter peut ensuite aller se coucher, s'il n'a rien de mieux à faire. Mais il ne doit pas compter au nombre de ses prévisions raisonnables l'espoir de reposer la nuit. La matinée était assez avancée et l'hôtel en mouvement quand le sommeil vint me fermer les yeux. Lorsque je me réveillai, ma montre m'indiqua qu'il était près de midi.

Je tirai la sonnette. Mon domestique parut, une lettre à la main. Il y avait trois heures que cette lettre avait été apportée pour moi par une dame qui était venue en voiture jusqu'à la porte de l'hôtel et s'en était allée de même. En entrant dans ma chambre, le domestique m'avait trouvé endormi, et, comme il n'avait pas reçu l'ordre de m'éveiller au jour, il avait laissé la lettre sur la table de l'antichambre jusqu'au moment où il avait entendu ma sonnette.

Devinant facilement quel pouvait être mon correspondant, j'ouvris la lettre. Il en tomba une enveloppe à laquelle je ne prêtai, pour l'instant, aucune attention. La lettre seule m'intéressait. J'en dévorai les premières lignes. Elles m'annonçaient que celle qui m'écrivait venait de m'échapper une seconde fois : elle avait quitté Édimbourg de bonne heure, dans la matinée ! L'enveloppe tombée par terre renfermait ma lettre d'introduction qu'on me renvoyait.

Je fus plus qu'irrité contre elle ; je ressentis sa seconde fuite comme un outrage direct. Je m'habillai en cinq minutes, et je me rendis à l'auberge de la Canongate aussi promptement qu'un cheval pouvait m'y conduire.

Les domestiques ne purent me donner aucune information. Sa fuite s'était effectuée à leur insu.

L'aubergiste, à laquelle je m'adressai ensuite, refusa net de m'aider d'aucune manière.

« J'ai promis à la dame, » me dit cette femme obstinée, « de ne pas répondre un mot aux questions que vous pourriez m'adresser sur elle. Elle agit, suivant moi, comme une honnête femme, en se dérobant à tout nouveau rapport avec vous. Je vous ai vu à travers la serrure la nuit dernière, Monsieur. Je vous souhaite le bonjour. »

De retour à mon hôtel, je tentai tous les moyens pour découvrir ce qu'elle était devenue. Je retrouvai le cocher qui l'avait conduite. Il l'avait descendue devant une boutique où elle l'avait congédié. Je questionnai le boutiquier. Il se rappela avoir vendu quelques articles de lingerie à une dame dont le voile était baissé et qui portait à la main un sac de voyage, mais c'était tout. Je donnai son signalement dans différents bureaux de voitures. Trois jeunes dames élégantes, au voile baissé et un sac de voyage à la main, répondaient au signalement ; mais laquelle des trois était la fugitive que je recherchais, c'est ce qu'il me fut impossible de deviner. À l'époque des chemins de fer et du télégraphe électrique, j'aurais pu parvenir à retrouver ses traces ; mais, à l'époque dont je parle, elle défia toutes mes recherches.

Je lus et relus sa lettre dans l'espoir que quelque mot échappé à sa plume me fournirait le fil conducteur que je

n'avais pu trouver ailleurs. Voici le récit qu'elle m'adressait, copié mot pour mot sur l'original :

« Cher Monsieur, pardonnez-moi de vous fuir de nouveau, comme je l'ai fait dans le Pertshire. Après ce qui s'est passé hier soir, et connaissant ma propre faiblesse et l'influence que vous paraissez exercer sur moi, je n'ai pas d'autre parti à prendre que celui de vous remercier cordialement de vos bontés et de vous dire adieu. Ma triste position me servira d'excuse pour me séparer de vous aussi impoliment et pour oser vous renvoyer votre lettre d'introduction. Si je m'en servais, je ne ferais que vous donner les moyens de communiquer avec moi, et, dans votre intérêt, comme dans le mien, cela ne doit pas être. Je ne dois pas vous fournir une nouvelle occasion de me dire que vous m'aimez ; il faut que je parte sans laisser derrière moi aucune trace qui puisse vous servir à me retrouver.

« Mais je ne puis oublier que je dois ma pauvre existence à votre compassion et à votre courage. Vous m'avez sauvée, et vous avez dès lors le droit de connaître le motif qui m'avait poussée à me noyer, et ma situation actuelle, puisque, grâce à vous, je vis encore. Vous allez lire ma triste histoire, Monsieur, et je tâcherai de vous la raconter aussi brièvement que possible.

« Je me suis mariée, il n'y a pas très-longtemps, à un gentleman hollandais, nommé Van Brandt. Excusez-moi, je vous prie, de me taire sur ma famille. J'ai essayé de vous parler de feu mon cher père et de notre ancien intérieur, mais les larmes me montent aux yeux en songeant à mon heureux passé : je ne puis réellement pas lire ce que je tente d'écrire.

« Laissez-moi donc me borner à vous dire que M. Van Brandt avait été très-recommandé à mon père avant notre mariage. Je viens seulement d'apprendre qu'il avait obtenu ces recommandations sous un faux prétexte qu'il est inutile de vous dévoiler. Ignorante de son passé, je vivais heureuse avec lui. Je ne puis loyalement affirmer qu'il ait été l'objet de mon premier amour ; mais il était la seule personne au monde sur laquelle je pusse m'appuyer après la mort de mon père. Je l'estimais et l'honorais, et je puis dire sans vanité que je fus pour lui une excellente épouse.

« Le temps s'écoula donc, Monsieur, assez heureusement jusqu'au soir où nous nous rencontrâmes sur le pont.

« J'étais seule dans notre jardin, occupée à émonder nos arbustes, lorsque la servante vint me prévenir qu'une dame étrangère, arrivée à la porte en voiture, désirait parler à Mme Van Brandt. Je chargeai la bonne d'aller en avant introduire la dame dans le salon, et je la suivis pour recevoir ma visiteuse aussitôt que j'eus réparé le désordre de ma toilette. C'était une terrible femme, au visage ardent et coloré, aux yeux brillants et impudents. « Êtes-vous Mme Van de Brandt ? » dit-elle. Je répondis : « Oui. » – Êtes-vous réellement mariée ? » me demanda-t-elle. Cette question, assez naturellement je pense, me fit sortir de mon caractère. « Comment osez-vous en douter ? » lui dis-je. Elle me rit au visage. « Envoyez chercher Van Brandt, » s'écria-t-elle. Je sortis dans le corridor et j'appelai mon mari pour le faire descendre de la chambre où il était occupé à écrire. « Ernest ! » lui criai-je, « il y a ici une personne qui vient de m'insulter ; descendez de suite ! » Il sortit de sa chambre dès qu'il m'entendit. La femme me suivit dans le corridor pour l'aborder. Elle lui fit un profond salut. Il devint mortellement pâle en l'apercevant. Cela m'effraya. Je lui dis : « Pour

l'amour de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? » Il me prit par le bras et répondit : « Vous le saurez bientôt. Retournez au jardin et ne revenez dans la maison que lorsque je vous appellerai. » Ses regards étaient si affreux, il se ressemblait si peu, que je déclare qu'il m'effraya. Je me laissai conduire jusqu'à la porte du jardin. Il me serra la main. « Par égard pour moi, chérie, » murmura-t-il, « faites ce que je vous demande. » J'entrai dans le jardin et je m'assis sur le banc le plus proche pour y attendre misérablement ce qui allait arriver.

« Combien de temps j'y restai, je l'ignore. Mon inquiétude atteignit enfin un tel point, que je ne pus la supporter plus longtemps. Je m'aventurai à entrer dans la maison.

« J'écoutai dans le couloir et je n'entendis rien. Je m'approchai de la porte du salon, le silence y régnait. Je pris courage et j'ouvris la porte.

« La pièce était vide. Il y avait une lettre sur la table. Je l'ouvris et la lus. Elle m'apprit que j'étais abandonnée, déshonorée, ruinée. La femme au visage ardent, aux yeux impudents, était la femme légitime de Van Brandt. Elle lui avait donné à choisir entre partir immédiatement avec elle ou être poursuivi pour bigamie. Il était parti et m'avait abandonnée.

« Rappelez-vous, Monsieur, que j'avais perdu mon père et ma mère. Je n'avais pas d'amis. J'étais seule au monde, sans un être près de moi pour me consoler ou me conseiller. Et souvenez-vous aussi que j'ai un caractère qui ressent très-vivement les plus petits manques d'égards et les moindres injures. Vous demanderez-vous maintenant ce qui occupait mes pensées ce soir-là sur le pont ?

« Songez à ceci ! Je n'aurais jamais tenté de me détruire moi-même si j'avais seulement pu pleurer. Il ne me vint pas une larme. Un abasourdissement stupide comprima comme dans un étau ma tête et mon cœur. Je me dirigeai droit vers la rivière et je me dis tranquillement en marchant : « Voici la fin de tout, et le plus tôt sera le mieux. »

« Ce qui suivit, vous le savez aussi bien que moi. Je puis donc passer au lendemain matin, lorsque je vous laissai, avec tant d'ingratitude, dans l'auberge au bord de la rivière.

« Je n'avais qu'une raison, Monsieur, pour partir par la première voiture qui pourrait m'emmener, et c'était la crainte que Van Brandt ne parvînt à me trouver si je restais dans le Pertshire. La lettre qu'il avait laissée sur la table était remplie d'expressions d'amour et de remords, sans parler des excuses de son infâme conduite envers moi. Il déclarait qu'il avait été entraîné à épouser secrètement une femme perdue, quand il n'était encore presque qu'un jeune homme. Ils avaient vécu longtemps séparés d'un commun accord, et quand il m'avait courtisée, il avait toute raison de croire qu'elle était morte. Comment avait-il été trompé à cet égard, et comment avait-elle appris qu'il m'avait épousée ? C'est ce qu'il lui restait à découvrir. Connaissant son caractère emporté, il l'avait suivie, comme le seul moyen de prévenir une plainte en justice et un scandale dans le voisinage. Dans un jour ou deux, il comptait racheter sa liberté contre un supplément à l'allocation pécuniaire qu'elle avait déjà reçue de lui ; puis il reviendrait me prendre pour me conduire à l'étranger et me mettre à l'abri de tout nouvel ennui.

« Comprenez-vous maintenant, Monsieur, le risque que je courais d'être découverte par lui si je restais dans votre voisinage ? La seule pensée m'en faisait frissonner. J'étais

résolue à ne jamais revoir l'homme qui m'avait si cruellement trompée. Je suis toujours dans les mêmes dispositions, avec cette différence que je consentirais peut-être à le voir, si j'étais positivement certaine de la mort de sa femme. Mais cela n'est pas probable. Je poursuis donc ma lettre pour vous raconter ce que je fis en arrivant à Édimbourg.

« Le cocher me recommanda dans la maison de la Canongate que vous m'avez vue habiter. J'écrivis le jour même à des parents de mon père résidant à Glascow pour leur dire où j'étais et dans quelle position désespérée je me trouvais.

« Je reçus une réponse par le retour du courrier. Le chef de la famille et sa femme me priaient de ne pas venir à Glascow. Ils avaient affaire à Édimbourg et je pouvais compter les voir tous les deux prochainement.

« Ils arrivèrent, selon leur promesse, et se montrèrent assez aimables. En outre, ils m'avancèrent une petite somme d'argent lorsqu'ils eurent constaté combien ma bourse était mal garnie. Mais je ne pense pas que le mari et la femme s'intéressassent beaucoup à moi. Ils me conseillèrent, en partant, de m'adresser à d'autres parents de mon père qui habitaient en Angleterre. Je suis peut-être injuste envers eux, mais je m'imagine qu'ils étaient, comme on dit vulgairement, pressés de se débarrasser de moi.

« Le jour où le départ de mes parents me laissa sans amis fut aussi le jour, Monsieur, où j'eus le rêve ou la vision que je vous ai déjà racontée. Je restai dans la maison de la Canongate, en partie parce que l'aubergiste se montra bonne pour moi, en partie parce que j'étais si découragée par ma position, que je ne savais réellement que faire.

« C'est dans cette misérable condition que vous m'avez découverte, pendant ma promenade favorite de Holyrood, au puits de Saint-Antoine. Croyez-moi, votre bienveillant intérêt à mon sort n'est pas tombé sur une femme ingrate. Je ne pouvais demander à la Providence de plus grand bonheur que de trouver un frère et un ami tel que vous. Vous avez-vous-même détruit cette espérance par vos paroles pendant que nous nous trouvions seuls dans la salle de l'auberge. Je ne vous blâme pas ; je crains qu'à mon insu, mes manières n'aient pu paraître vous donner quelque encouragement. Je suis seulement chagrine, très-chagrine, qu'il ne me reste pas d'autre parti honorable à prendre que celui de ne plus vous revoir.

« Après mûre réflexion, je me suis décidée à aller trouver les parents de mon père auxquels je ne me suis pas encore adressée. La seule chance qui me reste, c'est d'être aidée par eux à gagner honnêtement ma vie. Dieu vous bénisse, monsieur Germaine ! Je vous souhaite prospérité et bonheur du fond de mon âme, et je suis votre servante reconnaissante.

« M. VAN BRANDT.

« *P. S.* – Je signe mon nom ou le nom que j'ai cru jadis être le mien comme preuve que j'ai honnêtement écrit la vérité sur moi du premier mot jusqu'au dernier. À l'avenir, il me faudra, pour ma sûreté personnelle, en prendre un autre. J'aurais aimé à reprendre celui que je portais lorsque j'étais une heureuse petite fille. Mais Van Brandt le connaît, et, de plus, si innocemment que ce soit, peu importe, je l'ai avili. Adieu, Monsieur, et encore une fois merci. »

Ainsi se terminait la lettre.

Je la lus avec l'humeur d'un homme complétement désappointé et parfaitement déraisonnable. Quoi qu'eût fait la pauvre Mme Van Brandt, elle avait eu tort. Elle avait eu tort en premier lieu de se marier. Elle avait eu tort de songer à revoir M. Van Brandt, si sa femme légitime venait à mourir dans l'intervalle. Elle avait eu tort de me renvoyer ma lettre d'introduction après la peine que je m'étais donnée pour la modifier au gré de son caprice. Elle avait eu tort d'envisager d'un point de vue absurdement prude une tendre déclaration, et de m'avoir fui comme si j'étais un aussi grand coquin que M. Van Brandt lui-même. Enfin, et pis que tout cela, elle avait eu tort de ne signer que la lettre initiale de son nom de baptême. Je me trouvais passionnément amoureux d'une femme, et je ne savais par quel nom chéri l'identifier dans mes pensées ! ***M. Van Brandt !*** Je pouvais l'appeler Maria, Marguerite, Marthe, Mabel, Madeleine, Marie ! – Non ! pas Marie. Mon ancien amour enfantin était mort et disparu, mais je devais quelque respect à sa mémoire. Si la ***Marie*** de mes jours d'enfance vivait encore, et si je l'avais rencontrée, m'aurait-elle traité comme l'avait fait ***cette*** femme ? Jamais ! C'était faire injure à ***Marie*** que de prêter son nom à cette créature sans cœur. À quoi bon y penser encore ? À quoi bon me dégrader moi-même, en m'efforçant de découvrir dans sa lettre un moyen de la retrouver ? C'était pure folie que d'essayer de poursuivre une femme partie je ne savais où, et qui m'informait elle-même qu'elle allait prendre un nom d'emprunt. Avais-je perdu tout orgueil, tout respect de moi-même ? À la fleur de l'âge, avec une belle fortune, ayant devant moi le monde rempli de visages féminins intéressants et de tailles féminines charmantes, quel parti me convenait-il de prendre ? Retourner à ma maison de campagne et y pleurer la perte d'une femme qui m'avait délibérément abandonné ? Ou bien commander un courrier et une voiture de

voyage et l'oublier gaiement à l'étranger, au milieu de figures et de scènes nouvelles ? Dans mon état d'humeur, l'idée d'un agréable tour d'Europe enflamma mon imagination. J'étonnai d'abord les gens de l'hôtel en donnant l'ordre de discontinuer toute recherche concernant la madame Van Brandt disparue. Puis, j'ouvris mon pupitre et j'écrivis à ma mère pour lui annoncer franchement et entièrement mes nouveaux projets.

Sa réponse m'arriva par le retour du courrier.

À ma grande surprise et à ma vive satisfaction, ma bonne mère ne se bornait pas à approuver formellement ma nouvelle résolution. Avec une énergie que je n'aurais pas osé attendre d'elle, elle avait pris ses arrangements pour quitter la maison, et elle était partie pour Édimbourg, afin de devenir ma compagne de voyage.

« Vous ne partirez pas seul, George, » m'écrivait-elle, « tant qu'il me restera assez de force et de courage pour vous tenir compagnie. »

Trois jours après, nos préparatifs étaient terminés, nous nous dirigions vers le continent.

CHAPITRE XIII

INCURABLE

Nous visitâmes la France, l'Allemagne et l'Italie, et nous restâmes absents de l'Angleterre pendant près de deux ans.

Le temps et le changement de lieu justifièrent-ils ma confiance en eux ? L'image de Mme Van Brandt s'effaça-t-elle de mon esprit ?

Non ! Quoi que je fisse, j'étais toujours, pour parler le langage prophétique de dame Dermody, sur la voie de ma réunion future avec mon âme-sœur. Pendant les deux ou trois premiers mois de nos voyages, je fus hanté dans mes rêves par la femme qui m'avait fui si résolûment. La voyant dans mon sommeil, toujours gracieuse, toujours charmante, toujours modestement tendre envers moi, je vivais dans l'ardent espoir de revoir son apparition pendant mes veilles, de me trouver de nouveau appelé à la rencontrer dans un lieu et à un moment donnés. Mon attente ne se réalisa pas ; aucune apparition ne se manifesta à moi. Mes rêves eux-mêmes devinrent moins fréquents et moins réels, pour cesser un jour tout à fait. Était-ce un signe que ses jours d'adversité avaient pris fin ? N'ayant plus besoin de secours, avait-elle perdu toute souvenance de l'homme qui avait essayé de la secourir ? Ne devions-nous plus nous revoir ?

Je me disais à moi-même :

« Je serais indigne d'être homme si je ne l'oubliais pas maintenant ! »

Mais, en dépit de tout, elle conservait sa place dans mon souvenir.

Je vis toutes les merveilles de la nature et de l'art que pouvaient m'offrir les pays étrangers. Je vécus au milieu de l'éclat éblouissant de la meilleure société de Paris, de Rome et de Vienne. Je passai mes journées et mes soirées dans la compagnie des femmes les plus belles et les plus accomplies de l'Europe, et cependant la figure solitaire du puits de Saint-Antoine, et ces grands yeux gris qui m'avaient regardé si tristement au moment de notre séparation, vivaient toujours dans mon souvenir, et leur image demeurait gravée dans mon cœur.

Que je résistasse à mon infatuation ou que je la subisse, je n'en aspirais pas moins à la revoir. Je fis tout mon possible pour cacher à ma mère l'état de mon esprit. Mais ses regards affectueux pénétrèrent mon secret ; elle comprit mes souffrances et les partagea. Maintes fois, elle me dit :

« George, vous n'arriverez à aucun résultat satisfaisant par les voyages ; retournons chez nous. »

Maintes fois, je lui répondis avec la résolution amère et obstinée du désespoir :

« Non ! essayons encore de nouvelles figures et de nouvelles scènes. »

Ce ne fut que lorsque je m'aperçus que sa santé et ses forces déclinaient sous la fatigue d'un voyage continuel que je consentis à abandonner la recherche désespérée de l'oubli et à rentrer enfin dans notre patrie.

Je décidai ma mère à rester et à se reposer dans notre hôtel de Londres avant de retourner à notre maison de campagne du Pertshire, sa demeure favorite. Inutile de dire que je restai avec elle à Londres. Ma mère représentait alors le seul intérêt qui me rattachât noblement et tendrement à la vie. La politique, la littérature, l'agriculture, occupations habituelles d'un homme dans ma position, n'exerçaient plus aucun attrait sur moi.

Nous étions arrivés à Londres à l'époque qu'on appelle ***le zénith de la saison***. Parmi les succès scéniques de l'année, – je parle d'un temps où le ballet était encore une forme populaire des divertissements publics, – on citait une certaine danseuse dont la grâce et la beauté excitaient l'admiration universelle. Partout où j'allais, on me demandait si je l'avais vue, si bien qu'à titre d'indifférent unique pour la divinité régnante de l'Opéra, ma position sociale me devint insupportable. La première fois où je fus ensuite invité à accepter une place dans la loge d'un ami, j'acceptai et je suivis, fort à contre-cœur, l'exemple du monde, en d'autres termes, j'allai à l'Opéra.

La première partie de la représentation était terminée lorsque nous entrâmes dans la salle, et le ballet n'était pas encore commencé. Mes amis s'amusèrent à chercher dans les loges et aux stalles des visages de connaissance. Je m'établis dans un coin sur une chaise, et j'attendis le ballet, l'esprit à mille lieues du théâtre. La dame qui était assise près de moi détestait, comme les dames en général, le voisinage d'un homme silencieux. Elle résolut de me faire parler.

« Dites-moi, monsieur Germaine, » dit-elle, « avez-vous jamais vu une salle aussi remplie que celle de ce soir ? »

Elle me tendit sa lorgnette en parlant. Je me penchai sur le devant de la loge pour examiner les spectateurs.

C'était un spectacle vraiment merveilleux. En levant graduellement la lorgnette du plancher au plafond de la salle, le moindre espace utilisable me parut occupé. D'ascension en ascension, mes regards atteignirent peu à peu la galerie. Même à la distance où je me trouvais, l'excellente lorgnette que j'avais entre les mains rapprochait tout près de moi les visages des spectateurs. J'examinai d'abord les personnes qui occupaient le premier rang des stalles de la galerie.

Je promenai lentement la lorgnette le long du demi-cercle formé par les stalles, mais je m'arrêtai tout à coup en atteignant le milieu.

Mon cœur bondit comme s'il eût voulu s'échapper de ma poitrine. Il n'y avait pas à se méprendre sur *ce* visage au milieu des visages communs qui l'entouraient ; je venais de découvrir Mme Van Brandt.

Elle était assise sur le devant, mais elle n'était pas seule. Un homme, qui occupait la stalle placée immédiatement derrière, se penchait de temps en temps vers elle pour lui parler. Elle l'écoutait, autant que j'en pouvais juger, d'un air triste et fatigué. Quel était cet homme ? Je parviendrais ou non à le savoir, mais, quoi qu'il en fût, je résolus de parler à Mme Van Brandt.

Le rideau se leva pour le ballet. Je m'excusai de mon mieux auprès de mes amis et je quittai immédiatement la loge.

J'essayai vainement d'obtenir accès à la galerie. On refusa mon argent. Il n'y avait même pas de place debout vacante dans cette partie du théâtre.

Il ne me restait qu'une ressource. Je sortis dans la rue pour attendre Mme Van Brandt à la porte de la galerie, à la fin du spectacle.

Quel était l'homme qui l'accompagnait, l'homme que j'avais vu assis derrière elle et lui parlant familièrement pardessus l'épaule ? Pendant ma promenade de long en large devant la porte, cette question s'empara de mon esprit avec une telle fixité, qu'elle en devint insupportable. Je retournai dans la loge de mes amis simplement et uniquement pour examiner de nouveau cet homme.

Je ne me rappelle pas quelles excuses j'offris de mon étrange conduite. Muni de nouveau de la lorgnette que j'avais empruntée à ma voisine et que je gardai sans scrupule, je me trouvai seul dans la foule des spectateurs à tourner le dos à la scène, et je concentrai toute mon attention sur les stalles de la galerie.

Il s'y tenait assis derrière elle, fasciné selon toute apparence par les charmes de la belle danseuse. Mme Van Brandt, au contraire, paraissait prendre peu de plaisir au spectacle joué sur la scène. Autant que j'en pouvais juger, elle contemplait le ballet d'un air distrait et fatigué. Quand les applaudissements éclataient en cris et en claquements de mains frénétiques, elle restait parfaitement froide devant l'enthousiasme qui soulevait la salle. L'homme placé derrière elle, ennuyé, je suppose, de l'indifférence marquée qu'elle témoignait pour le spectacle, lui frappait avec impatience sur l'épaule, comme s'il la croyait capable de s'être endormie dans sa stalle. Cette familiarité, confirmant le

soupçon qui l'avait déjà identifié dans mon esprit avec Van Brandt, m'exaspéra au point que je dis ou fis quelque chose qui nécessita l'intervention d'un des gentlemen de la loge.

« Si vous ne pouvez vous contenir, » murmura-t-il, « vous ferez mieux de nous quitter. »

Il m'adressa ces paroles avec l'autorité d'un vieil ami, et j'eus assez de bon sens pour suivre son avis et retourner à mon poste de la porte de la galerie.

Le spectacle finit un peu avant minuit. Les spectateurs commencèrent à sortir du théâtre.

Je m'effaçai dans un coin derrière la porte en face de l'escalier et je l'attendis. Après un intervalle qui me parut interminable, elle m'apparut avec son compagnon, descendant lentement l'escalier. Elle portait un long châle noir, et sa tête était abritée sous un capuchon de forme bizarre qui paraissait sur elle la plus charmante coiffure que pût porter une femme. Au moment où ils passaient près de moi, j'entendis l'homme lui parler d'un ton de mauvaise humeur et d'ennui.

« C'est jeter l'argent par les fenêtres, » disait-il, « que de se mettre en frais pour vous amener à l'Opéra.

– Je ne suis pas bien, » répondit-elle, la tête et les yeux penchés vers le sol. « Je suis mal disposée ce soir.

– Voulez-vous prendre une voiture ou marcher ?

– Je marcherai, si vous le voulez bien. »

Je les suivis sans en être aperçu, et j'attendis pour l'accoster que la foule qui les entourait se fût dispersée. Au bout de quelques minutes, ils entrèrent dans une rue écartée et tranquille. Je pressai le pas jusqu'à ce que je me trouvasse

à ses côtés, et j'ôtai alors mon chapeau et lui adressai la parole.

Elle me reconnut avec un cri d'étonnement. Pendant un instant, son visage s'illumina radieusement de la plus charmante expression de plaisir que j'aie jamais contemplée sur un visage humain. Un moment après, tout était changé. Ses traits charmants s'assombrirent et s'endurcirent ; elle se tint devant moi comme une femme accablée de honte, sans prononcer un mot, sans accepter la main que je lui tendais.

Son compagnon rompit le silence.

« Quel est ce gentleman ? » demanda-t-il avec un accent étranger et le ton et les manières insolentes d'un homme mal élevé.

Elle se maîtrisa du moment qu'il parla.

« C'est M. Germaine, » répondit-elle, « un gentleman qui a été très-bon pour moi en Écosse. »

Elle leva un instant les yeux sur moi et s'abrita, pauvre femme, sous une question polie et de convention concernant ma santé.

« J'espère que vous vous portez bien, monsieur Germaine ? » dit-elle d'une voix douce et tremblante à faire pitié.

Je lui fis la réponse ordinaire et lui expliquai que je l'avais aperçue à l'Opéra.

« Demeurez-vous à Londres ? » lui demandai-je. « Pourrai-je avoir l'honneur de vous rendre visite ? »

Son compagnon répondit pour elle avant qu'elle eût pu le faire.

« Ma femme vous remercie, monsieur, de votre politesse. Elle ne reçoit pas de visites. Nous vous souhaitons le bonsoir. »

En prononçant ces paroles, il retira son chapeau avec une affectation sardonique de respect, et, lui tenant le bras sous le sien, il la força à s'éloigner brusquement avec lui. Certain alors que cet homme n'était autre que Van Brandt, j'allais lui répondre vertement, lorsque Mme Van Brandt arrêta sur mes lèvres les paroles piquantes qui allaient s'en échapper.

« Par égard pour moi, » murmura-t-elle par-dessus son épaule avec un regard suppliant qui m'imposa silence à l'instant.

Après tout, elle était libre, si cela lui convenait, de retourner avec l'homme qui l'avait aussi vilement trompée et abandonnée. Je leur fis un salut et les quittai avec un sentiment amer d'humiliation à l'idée de me trouver en rivalité avec M. Van Brandt.

Je passai de l'autre côté de la rue. Avant d'avoir fait trois pas loin d'elle, ma vieille infatuation reprit possession de moi, et je me soumis sans effort à la honte de les espionner et de les suivre jusque chez eux. En me tenant en arrière de l'autre côté du chemin, je les suivis jusqu'à leur porte, et j'inscrivis sur mon agenda le nom de la rue et le numéro de la maison.

Le censeur le plus sévère qui lit ces lignes ne saurait me mépriser davantage que je ne le faisais moi-même. Pouvais-je encore aimer une femme qui me préférait un misérable

qui l'avait épousée alors qu'il était le mari d'une autre femme ? Oui, sachant ce que je savais, je sentais que je l'aimais plus chèrement que jamais. C'était incroyable, c'était révoltant, mais c'était vrai. Pour la première fois de ma vie, j'essayai de perdre dans l'ivresse le sentiment de ma propre dégradation. Je me rendis à mon club pour y prendre part à un joyeux souper, et j'avalai verre sur verre de champagne sans me procurer la moindre parcelle de gaieté, sans perdre un seul instant la conscience de ma méprisable conduite. Je me couchai désespéré et je passai toute la nuit sans dormir, en maudissant la fatale soirée où je l'avais rencontrée pour la première fois au bord de la rivière. Mais j'avais beau la ravaler, j'avais beau me mépriser moi-même, je l'aimais, je l'aimais toujours !

Parmi les lettres déposées sur ma table le lendemain matin, il y en avait deux qui doivent trouver place dans ce récit.

La première était d'une écriture que j'avais déjà vue à l'hôtel d'Édimbourg. Son auteur était Mme Van Brandt.

« Dans votre propre intérêt, » disait cette lettre, « ne faites aucune tentative pour me voir, et n'ayez aucun égard à une invitation que vous recevrez, je le crains, avec cette lettre. Je mène une vie honteuse ; je suis indigne de votre intérêt. Vous vous devez à vous-même, monsieur, d'oublier la misérable femme qui vous écrit aujourd'hui pour la dernière fois et qui vous adresse avec reconnaissance un dernier adieu. »

Ces tristes lignes n'étaient signées que de ses initiales. Inutile de dire qu'elles ne firent que confirmer ma résolution de la voir à tout prix. Je baisai le papier sur lequel s'était posée sa main, et je passai à la seconde lettre. Elle contenait

l'*invitation* à laquelle ma correspondante avait fait allusion, et elle était conçue en ces termes :

« M. Van Brandt présente à M. Germaine ses compliments et ses excuses de la façon brutale dont il a reçu les avances polies de M. Germaine. M. Van Brandt est souvent atteint d'une irritabilité nerveuse, et il en souffrait tout particulièrement hier soir. Il espère que M. Germaine voudra bien accepter cette candide explication dans le même esprit qu'elle lui est offerte, et il ajoute que Mme Van Brandt sera charmée de recevoir M. Germaine toutes les fois qu'il voudra bien lui faire l'honneur d'une visite. »

Il était facile de conclure de ces deux lettres que M. Van Brandt avait quelque intérêt sordide à écrire cette épître grotesquement impudente, et que la malheureuse femme qui portait son nom était profondément honteuse de ce procédé. Les soupçons que m'inspiraient cet homme et les motifs qui le faisaient agir ne produisirent dans mon esprit aucune hésitation à l'égard de la marche que j'avais résolu de suivre. Au contraire, je me réjouis de trouver la voie qui devait me conduire à une entrevue avec Mme Van Brandt aplanie, quel qu'en fut le motif, par M. Van Brandt lui-même.

J'attendis chez moi jusqu'à midi et je ne pus alors attendre plus longtemps. Laissant un mot d'excuse pour ma mère, car il me restait encore assez de pudeur pour n'oser affronter sa présence, je me hâtai de profiter de mon invitation le jour même où je l'avais reçue.

CHAPITRE XIV

MADAME VAN BRANDT CHEZ ELLE

Comme je levai la main pour tirer la sonnette de la maison, la porte s'ouvrit du dedans et je me trouvai en face de M. Van Brandt lui-même. Il avait son chapeau sur la tête et nous nous rencontrions évidemment juste au moment où il allait sortir.

« Mon cher monsieur, que vous êtes bon ! vous m'apportez la meilleure des réponses à ma lettre en venant vous-même. Mme Van Brandt est chez elle, Mme Van Brandt sera enchantée. Entrez donc, je vous prie. »

Il ouvrit la porte d'une pièce qui donnait sur le palier. Sa politesse était encore plus blessante que son insolence.

« Asseyez-vous, monsieur Germaine, je vous en prie ! »

Il se tourna vers la porte ouverte et appela du bas de l'escalier, à voix haute et d'un ton d'autorité.

« Marie ! descendez de suite ! »

Marie ! Je connaissais enfin son nom de baptême et je l'apprenais de la bouche de Van Brandt. Je ne saurais dire combien ce nom me choqua en passant par ses lèvres ! Pour la première fois depuis bien des années, mon esprit se reporta vers Green Water Broad. Un moment après, j'entendis sur l'escalier le frôlement de la robe de Mme Van Brandt. Dès que

le son en frappa mes oreilles, les anciens temps et les anciens visages disparurent de ma pensée aussi complétement que s'ils n'avaient jamais existé. Qu'avait-elle de commun avec la frêle et timide petite fille, son homonyme d'autrefois ? Quelle analogie pouvait m'offrir cette sordide maison meublée de Londres avec le cottage fleuri et embaumé du régisseur, près des bords du lac ?

Van Brandt retira son chapeau et me salua avec une servilité écœurante.

« J'ai un rendez-vous d'affaire, » me dit-il, « qu'il m'est impossible de remettre. Excusez-moi, je vous prie. Mme Van Brandt vous fera les honneurs de la maison. Bonjour. »

La porte de la maison s'ouvrit et se referma. Le frôlement de la robe se rapprocha lentement de plus en plus. Elle parut devant moi.

« Monsieur Germaine ! » s'écria-t-elle en se reculant comme si ma seule vue la repoussait. « Est-ce honorable ? Est-ce digne de vous ? Vous me laissez tendre un piège pour vous recevoir, et vous acceptez M. Van Brandt pour complice ! Oh ! monsieur, je m'étais accoutumée à vous considérer comme un homme de cœur ! Que vous me désappointez amèrement ! »

Ses reproches glissèrent sur moi inaperçus. Ils ne firent qu'aviver son teint et qu'augmenter le ravissement que j'éprouvais à la regarder.

« Si vous m'aimiez autant que je vous aime, » dis-je, « vous comprendriez pourquoi je suis ici. Aucun sacrifice ne saurait me coûter pour vous retrouver après deux ans d'absence. »

Elle s’approcha tout à coup de moi et me fixa d’un œil ardemment scrutateur.

« Il doit y avoir quelque malentendu, » dit-elle. « Ou vous n’avez pas reçu ma lettre, ou vous ne l’avez pas lue ?

– Je l’ai reçue et je l’ai lue.

– Et la lettre de Van Brandt ? l’avez-vous lue aussi ?

– Oui. »

Elle s’assit près d’une table et, appuyant ses bras dessus, elle se couvrit le visage de ses mains. Mes réponses paraissaient l’avoir non-seulement affligée, mais troublée.

« Tous les hommes se ressemblent-ils donc ? » l’entendis-je se dire à elle-même. « Je croyais pouvoir compter sur le sentiment de ce qu’il *se* devait à lui-même et sur *sa* compassion pour moi. »

Je fermai la porte et m’assis près d’elle. Elle retira ses mains de son visage en me sentant près d’elle et me regarda avec une surprise froide et calme.

« Qu’allez-vous faire ? » me demanda-t-elle.

« Je vais essayer de regagner votre estime, » dis-je. « Je vais vous supplier d’avoir pitié d’un homme dont le cœur et la vie vous appartiennent. »

Elle se dressa sur ses pieds et regarda autour d’elle d’un air d’incrédulité, comme si elle doutait d’avoir bien entendu et compris mes dernières paroles. Avant que j’eusse pu rouvrir la bouche, elle me regarda tout à coup en face et frappa la table de sa main ouverte avec une résolution passionnée que je lui voyais pour la première fois.

« Attendez ! » s'écria-t-elle. « Tout ceci doit finir et va finir. Savez-vous quel est l'homme qui vient de sortir de cette maison ? Répondez-moi, monsieur Germaine ! Je parle sérieusement. »

Il n'y avait pas à se taire. Elle était sérieuse, très-sérieuse.

« Sa lettre m'apprend », dis-je, « que c'est M. Van Brandt. »

Elle se rassit et détourna la tête.

« Savez-vous pourquoi il vous a écrit ? » me demanda-t-elle. « Savez-vous pourquoi il vous a invité à venir dans cette maison ? »

Je me rappelai le soupçon qui m'avait traversé l'esprit en lisant la lettre de Van Brandt et je ne répondis pas.

« Vous me forcez à vous dire la vérité, » continua-t-elle. « En revenant à la maison, hier soir, il m'a demandé qui vous étiez. Je savais que vous étiez riche et qu'il avait besoin d'argent, et je lui dis que je ne connaissais pas votre position dans le monde. Il était trop fin pour me croire ; il se rendit donc dans un café pour y consulter un almanach d'adresses. À son retour, il me dit : « M. Germaine possède un hôtel dans Berkeley square et une maison de campagne dans les Highlands ; il n'appartient pas à un pauvre diable comme moi d'offenser un homme comme lui. Je prétends m'en faire un ami et je compte que vous en ferez autant. » Il s'assit et vous écrivit. Je vis sous la protection de cet homme, monsieur Germaine ! Sa femme n'est pas morte comme vous pourriez le supposer. Elle vit et je le sais. Je vous ai écrit que j'étais indigne de votre intérêt et vous m'avez forcée à vous

dire pourquoi. Et maintenant, suis-je assez avilie pour vous ramener à votre bon sens ? »

Je me rapprochai d'elle. Elle essaya de se lever et de s'éloigner. Je connaissais ma puissance sur elle, et j'en usai comme l'eût fait tout autre homme à ma place. Je lui pris la main.

« Je ne crois pas que vous vous soyez avilie volontairement, » lui-dis-je. « Vous avez été forcée d'accepter votre position actuelle ; il y a des circonstances qui vous excusent et que vous me cachez à dessein. Rien ne pourra me convaincre que vous soyez une femme vile ! Vous aimerais-je comme je fais si vous étiez réellement indigne de moi ? »

Elle s'efforça de me retirer sa main, mais je la retins dans la mienne. Elle chercha alors à changer de conversation.

« Il y a une chose dont vous ne m'avez pas encore parlé, » dit-elle avec un faible sourire forcé. « Avez-vous revu mon apparition depuis que je vous ai quitté ?

– Non. Et vous, m'avez-vous jamais revu comme dans votre rêve à l'auberge d'Édimbourg ?

– Jamais ! Nos visions nous ont quittés tous les deux. Pouvez-vous me dire pourquoi ? »

Si notre conversation avait continué sur ce sujet, nous nous serions certainement reconnus. Mais elle s'arrêta là. Au lieu de répondre à sa demande, je l'attirai plus près de moi, et je revins au sujet défendu de mon amour.

« Regardez-moi, » lui dis-je, « et dites-moi la vérité. Pouvez-vous me voir et m'entendre sans ressentir dans votre cœur quelque sympathie pour moi ? Vous suis-je vrai-

ment indifférent ? N'avez-vous jamais songé à moi pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis que nous nous sommes vus pour la dernière fois ? »

Je parlais comme je sentais, avec ferveur, avec passion. Elle fit un dernier effort pour me repousser et fléchit en le faisant. Sa main pressa la mienne ; un faible soupir s'échappa de ses lèvres. Elle me répondit en s'affranchissant de la contrainte qu'elle s'était imposée jusque-là.

« J'ai continuellement pensé à vous, » dit-elle. « J'y pensais hier soir à l'Opéra. Mon cœur a bondi dans ma poitrine lorsque j'ai entendu votre voix dans la rue.

– Vous m'aimez ! » murmurai-je.

« Vous aimer ? » répéta-t-elle. « Mon cœur vous appartient en dépit de moi-même ! Avilie comme je le suis, sachant, comme je le sais, qu'il n'en peut rien advenir, je vous aime ! je vous aime ! »

Elle me jeta les bras autour du cou et me pressa contre elle de toute sa force. Un moment après, elle tomba à genoux.

« Oh ! ne me tentez pas ! » dit-elle. « Ayez pitié de moi et laissez-moi ! »

Je ne me possédais plus ; je lui parlai aussi follement qu'elle l'avait fait.

« Prouvez-moi que vous m'aimez, » lui dis-je. « Laissez-moi vous arracher à la dégradation de vivre avec cet homme. Quittez-le à l'instant et pour toujours. Quittez-le et venez partager avec moi un sort digne de vous en devenant ma femme.

– Jamais ! » répondit-elle en se prosternant à mes pieds.

« Pourquoi non ? Quel obstacle s'y oppose ?

– Je ne puis, je n'ose vous le dire.

– Voulez-vous me l'écrire ?

– Non ! Je ne peux même pas vous l'écrire. Partez, je vous en supplie, avant que Van Brandt ne rentre. Partez, si vous m'aimez et si vous avez pitié de moi. »

Elle avait éveillé ma jalousie, et je refusai positivement de partir.

« J'insiste pour connaître ce qui vous lie à cet homme, » lui-dis-je. « Qu'il rentre ! Et si vous refusez de répondre à ma question, je la lui poserai à lui-même. »

Elle me regarda éperdue en poussant un cri de terreur ; elle avait lu sur mes traits ma résolution.

« Ne m'effrayez pas, » dit-elle. « Laissez-moi y réfléchir. »

Au bout d'un instant, ses yeux brillèrent comme si elle avait trouvé quelque moyen de parer à la difficulté.

« Votre mère est-elle vivante ? » me demanda-t-elle.

« Oui.

– Pensez-vous qu'elle consentirait à venir me voir ?

– J'en suis sûr, si je le lui demandais. »

Elle réfléchit encore un instant.

« Je confierai à votre mère quel est l'obstacle, » me dit-elle d'un air pensif.

– Quand ?

– Demain, à cette heure-ci. »

Elle se releva sur ses genoux, les yeux remplis de larmes. Elle m'attira doucement vers elle.

« Embrassez-moi, » murmura-t-elle. « Vous ne reviendrez jamais ici. Embrassez-moi pour la dernière fois. »

Mes lèvres avaient à peine touché les siennes, qu'elle se redressa sur ses pieds et saisit mon chapeau sur la chaise où je l'avais déposé.

« Prenez votre chapeau, » dit-elle. « Il vient de rentrer. »

Mon oreille, moins sensible que la sienne, n'avait rien entendu. Je me levai et je pris mon chapeau pour la tranquilliser. Au même moment, la porte de la chambre s'ouvrit doucement et subitement. M. Van Brandt entra. Je lus sur son visage que quelque vil motif l'avait poussé à nous surprendre et que le résultat de l'épreuve l'avait désappointé.

« Vous ne partez pas encore ? » dit-il en me parlant l'œil fixé sur Mme Van Brandt. « J'ai expédié mon affaire en toute hâte dans l'espoir de vous décider à rester pour goûter avec nous. Ôtez votre chapeau, monsieur Germaine. Pas de cérémonie !

– Vous êtes bien bon, » répondis-je. « Je ne suis pas libre aujourd'hui. Je vous prie, ainsi que madame Van Brandt, de m'excuser. »

Je pris congé d'elle en parlant. Elle pâlit mortellement en me donnant la main pour me dire adieu. Avait-elle à craindre quelque brutalité de la part de Van Brandt dès que j'aurais tourné le dos ? La seule pensée m'en fit bouillir le

sang. Mais je songeai à elle. Dans son intérêt, la seule chose sage et compatissante à faire était de me concilier ce drôle avant de quitter la maison.

« Je suis désolé de ne pouvoir accepter votre invitation, » lui dis-je en nous dirigeant ensemble vers la porte. « Peut-être m'offrirez-vous un dédommagement ? »

Il cligna de l'œil avec malice.

« Que dites-vous d'un modeste petit dîner ici ? » me demanda-t-il. « Une tranche de gigot, vous savez ? et une bouteille de bon vin. Entre nous trois et un vieil ami à moi pour faire le quatuor. Nous ferons une partie de whist dans la soirée. Marie sera votre partenaire, hein ? Sera-ce pour après-demain ? »

Elle nous avait suivis jusqu'à la porte en se tenant derrière Van Brandt pendant qu'il me parlait. Lorsqu'il mentionna le ***vieil ami*** et la ***partie de whist***, son visage exprima le plus profond sentiment de honte et de dégoût. Le moment d'après, quand elle l'eût entendu fixer à ***après-demain*** le jour du dîner, ses traits se rassérénèrent comme sous l'impression d'un sentiment subit de soulagement. Que signifiait ce changement ? ***Demain*** était le jour qu'elle avait fixé pour voir ma mère. Pensait-elle réellement que, lorsque j'aurais appris le résultat de cette entrevue, je ne rentrerais jamais dans cette maison ni n'essayerais de nouveau de la revoir ? Était-ce là le secret de son calme lorsqu'elle avait entendu fixer à ***après-demain*** le jour du dîner ?

J'acceptai l'invitation, tout en m'adressant ces questions, et je quittai la maison, le cœur oppressé. Ce baiser d'adieu, ce calme subit lors de la fixation du jour du dîner

pesaient sur mon esprit. J'aurais donné douze ans de ma vie pour supprimer les douze heures prochaines.

Je rentrai chez moi dans cette disposition d'esprit, et je me rendis dans le boudoir de ma mère.

« Vous êtes sorti aujourd'hui plus tôt que d'habitude, » me dit-elle. « Est-ce le beau temps qui vous a séduit, mon cher ? »

Elle s'arrêta et me regarda plus attentivement.

« George ! » s'écria-t-elle. « Que vous est-il arrivé ? Où avez-vous été ? »

Je lui dis la vérité aussi franchement que je viens de le faire ici.

Ma mère rougit. Elle me regarda et me parla avec une sévérité que je lui avais rarement connue.

« Faut-il que pour la première fois de votre vie je vous rappelle le respect dû à votre mère ? » me demanda-t-elle. « Est-il possible que vous comptiez que j'irai rendre visite à une femme qui, de son propre aveu… ?

– Je compte que vous irez rendre visite à une femme qui n'aurait qu'un mot à dire pour devenir votre belle-fille, » répliquai-je en l'interrompant. « Certes, je ne vous demande là rien qui soit indigne de vous. »

Ma mère me regarda tout effarée.

« Prétendez-vous, George, lui avoir offert de l'épouser ?

– Oui.

– Et elle a refusé ?

– Et elle a refusé parce qu'il y a un obstacle de son côté. J'ai vainement tenté d'en obtenir une explication. Elle m'a promis de se confier entièrement à vous. »

La gravité du cas produisit son effet. Ma mère fléchit. Elle me tendit les petites tablettes d'ivoire sur lesquelles elle avait coutume d'inscrire ses engagements.

« Écrivez-moi son nom et son adresse, » me dit-elle avec résignation.

« J'irai avec vous, » répondis-je, « et j'attendrai à la porte, dans la voiture. Il faut que je sache ce qui sera passé entre Mme Van Brandt et vous aussitôt que vous l'aurez quittée.

– Est-ce aussi sérieux que cela, George ?

– Oui, ma mère, c'est aussi sérieux que cela. »

CHAPITRE XV

JE SUIS VAINCU PAR L'OBSTACLE

Combien de temps restai-je seul dans la voiture, à la porte de Mme Van Brandt ? À en juger par mes sensations, j'attendis un demi-siècle. À en juger par ma montre, j'attendis une demi-heure.

Lorsque ma mère vint me retrouver, l'espoir que j'avais caressé d'un résultat heureux de son entrevue avec Mme Van Brandt s'évanouit avant qu'elle eût ouvert la bouche. Je lus sur son visage qu'un obstacle au-dessus de mon pouvoir s'élevait entre moi et le vœu le plus cher de ma vie.

« Dites-moi le pis, » lui dis-je comme nous nous éloignions de la maison ; « et dites-le-moi de suite.

– Je vous le dirai, George, » répondit tristement ma mère, « comme elle me l'a dit. Elle m'en a priée elle-même. « Il nous faut le désappointer, » a-t-elle dit, « mais que ce soit au moins le plus doucement possible. » Après ces paroles, elle m'a confié la douloureuse histoire que vous connaissez déjà, celle de son mariage. De là, elle passa à sa rencontre avec vous, à Édimbourg, et aux circonstances qui l'ont amenée à vivre comme elle fait aujourd'hui. Elle m'a priée tout spécialement de vous répéter cette dernière partie de son récit. Vous sentez-vous assez calme pour l'entendre à présent, ou préférez-vous attendre ?

– Dites-le-moi tout de suite, mère, et, autant que vous le pourrez, en vous servant de ses propres paroles.

– Je vais vous répéter ce qu'elle m'a dit, mon cher, aussi fidèlement que possible. Après m'avoir raconté la mort de son père, elle a ajouté qu'il ne lui restait que deux parents vivants. « J'ai une tante mariée à Glascow et une tante mariée à Londres, » dit-elle. « Lorsque je quittai Édimbourg, je vins trouver ma tante de Londres. Elle et mon père n'avaient pas vécu en bonne intelligence ; elle reprochait à mon père de l'avoir négligée. Mais sa mort l'avait apaisée à son égard et au mien. Elle me reçut tendrement et me procura une place dans une boutique. Je la gardai trois mois, au bout desquels je fus forcée de la quitter. »

Ma mère s'arrêta là. Je songeai immédiatement à l'étrange post-scriptum que Mme Van Brandt m'avait fait ajouter à la lettre que j'avais écrite pour elle à l'auberge d'Édimbourg. Elle avait alors calculé également ne pouvoir rester en place que pendant trois mois.

« Qu'est-ce qui l'obligeait à quitter sa place ? » demandai-je.

« Je lui ai adressé moi-même cette question, » répliqua ma mère. « Elle ne m'a pas répondu directement ; elle a changé de couleur et a paru confuse. « Je vous le dirai plus tard madame, » me dit-elle. « Laissez-moi continuer maintenant, je vous prie. Ma tante se fâcha de ce que je quittais ma place, et elle se fâcha encore davantage lorsque je lui en dis la raison. Elle me reprocha d'avoir manqué à ce que je lui devais en ne lui avouant pas franchement, tout d'abord, la vérité. Nous nous séparâmes froidement. J'avais économisé un peu d'argent sur mes gages et je me tirai assez bien d'affaire tant que durèrent mes économies. Lorsque j'arrivai

au bout, j'essayai de trouver un autre emploi, mais je n'y réussis pas. Ma tante me dit, et c'était vrai, que l'avoir de son mari suffisait à peine pour soutenir sa famille ; elle ne pouvait rien faire pour moi, et moi pas davantage. J'écrivis alors à ma tante de Glascow et je n'en reçus pas de réponse. J'avais donc en face de moi le dénûment absolu, lorsque je lus dans le journal un avis que m'adressait M. Van Brandt. Il me suppliait de lui écrire, en déclarant que la vie, sans moi, lui était insupportable, et il me promettait que ma tranquillité ne serait plus troublée si je retournais vivre avec lui. Si je n'avais eu à m'inquiéter que de moi, j'aurais préféré mendier mon pain dans la rue plutôt que de retourner vivre avec lui… »

Ici, j'interrompis le récit de ma mère.

« De quelle autre personne pouvait-elle avoir à s'inquiéter ? » dis-je.

« Est-il possible, George ! » répliqua ma mère, « que vous ne vous doutiez pas de ce dont elle voulait parler en m'adressant ces paroles ? »

Cette question passa inaperçue pour moi ; mes pensées roulaient amèrement sur Van Brandt et son avis.

« Nécessairement, elle répondit à l'avis ? » dis-je.

« Et elle vit M. Van Brandt, » continua ma mère. « Elle ne m'a donné aucun détail sur leur entrevue. « Il me rappela, » me dit-elle, « ce que je savais être la vérité, que la femme qui l'avait entraîné à l'épouser était une ivrogne incurable et qu'il ne pouvait être question pour lui de jamais revivre avec elle. Elle existait cependant encore, et elle avait toujours le droit, comme sa femme, de porter son nom. Je ne chercherai pas à m'excuser d'être retournée avec lui, malgré

ma connaissance de leur situation respective. Je me bornerai à dire que, dans la position où je me trouvais, je n'avais pas le choix. Il est inutile de vous ennuyer de ce que j'ai souffert depuis, ni de vous parler de ce que je pourrai souffrir encore. Je suis une femme perdue. Ne craignez rien, madame, à l'égard de votre fils. Je me souviendrai avec fierté, jusqu'à la fin de ma vie, qu'il m'a offert l'honneur et le bonheur de devenir sa femme ; mais je sais ce qui vous est dû, à lui et à vous. Je l'ai vu pour la dernière fois. La seule chose qui reste à faire, c'est de lui prouver que notre mariage est impossible. Vous êtes mère, vous comprendrez pourquoi je vous révèle, à vous et non à lui, l'obstacle qui s'élève entre nous. » Elle se leva en prononçant ces paroles et ouvrit la porte à deux battants qui conduisait du salon dans une arrière-chambre. Après une absence de quelques instants, elle revint. »

À ce point culminant de son récit, ma mère s'arrêta. Avait-elle peur de continuer ? Ou croyait-t-elle inutile d'en dire plus ?

« Eh bien ? » dis-je.

« Faut-il réellement vous le dire en propres termes, George ? Ne pouvez-vous deviner, même à présent, comment cela finit ? »

Il y avait deux difficultés qui s'opposaient à ce que je la comprisse. J'avais la grossièreté de perception d'un homme, et l'attente me rendait à moitié fou. Quelque incroyable que cela puisse paraître, j'étais trop stupide pour deviner, même alors, la vérité.

« Quand elle revint vers moi, » reprit ma mère, « elle n'était pas seule : elle avait avec elle une charmante petite

fille, juste assez grande pour marcher avec l'aide de la main de sa mère. Elle embrassa tendrement l'enfant et la déposa sur mes genoux. « Voilà ma seule consolation, » dit-elle simplement ; « et voilà l'obstacle qui s'oppose à ce que je sois jamais la femme de M. Germaine. »

L'enfant de Van Brandt ! L'enfant de Van Brandt !

Le post-scriptum qu'elle m'avait fait ajouter à ma lettre ; l'incompréhensible abandon de la place qu'elle remplissait convenablement ; les difficultés désespérantes qui l'avaient conduite au bord du dénûment ; son retour dégradant auprès de l'homme qui l'avait si cruellement trompée, tout était expliqué, tout était excusé maintenant ! Avec un enfant au sein, comment aurait-elle pu obtenir un nouvel emploi ? Avec la faim devant les yeux, que pouvait faire la femme délaissée, si ce n'est de retourner auprès du père de son enfant ? Quel droit avais-je sur elle en comparaison des siens ? Qu'importait maintenant que la pauvre créature répondît secrètement à l'amour que je ressentais pour elle ? Il y avait un obstacle insurmontable entre nous : l'enfant ; il y avait son attache sur elle, maintenant qu'il l'avait fait revenir près de lui ! Que valait la mienne ? Toutes les convenances et toutes les lois sociales répondaient à cette question : Rien !

Ma tête s'affaissa sur ma poitrine ; je reçus le coup en silence.

Ma bonne mère me prit la main.

« Vous le comprenez maintenant, George ? » me dit-elle tristement.

« Oui, mère, je le comprends.

– Il y a encore une chose qu'elle m'a priée de vous dire, mon cher, et dont je ne vous ai pas encore parlé. Elle vous supplie de ne pas supposer qu'elle eût la moindre idée de sa situation lorsqu'elle tenta de se détruire. Son premier soupçon qu'il fût possible qu'elle devînt mère lui vint à Édimbourg, dans une conversation avec sa tante. Il est impossible, George, de ne pas plaindre cette pauvre femme. Quelque regrettable que soit sa position, je ne vois pas qu'on puisse l'en blâmer. Elle a été l'innocente victime d'une fraude infâme, lorsque cet homme l'a épousée ; elle a souffert depuis sans le mériter, et elle s'est noblement comportée vis-à-vis de vous et de moi. Je ne fais que lui rendre justice en disant que, sur mille femmes, elle serait digne, dans des circonstances meilleures, d'être ma fille et votre épouse. Je souffre pour vous et avec vous, mon cher, de tout mon cœur. »

Cette scène de ma vie était, selon toute apparence, close pour jamais. Ce qui était advenu de mon amour, dans mes jours d'enfance, se reproduisait maintenant pour l'amour de mon âge mûr !

Plus tard, dans la journée, lorsque j'eus repris un peu possession de moi-même, j'écrivis à M. Van Brandt, comme elle avait prévu que je le ferais, pour m'excuser de rompre mon engagement à dîner avec lui.

Pouvais-je également confier à une lettre mes adieux à la femme que j'avais aimée et perdue ? Non, il valait mieux, pour elle et pour moi, ne pas écrire. Et pourtant la pensée de la quitter sans un mot d'adieu surpassait mon courage. Ses dernières paroles, telles que ma mère me les avait répétées, avaient été l'expression de l'espoir que je ne penserais pas

mal d'elle dans l'avenir. Comment pourrais-je l'assurer que je penserais tendrement à elle jusqu'à la fin de ma vie ? Le tact délicat et la sincère sympathie de ma mère m'en fournirent le moyen.

« Envoyez un petit cadeau à l'enfant, George, » me dit-elle. « Vous ne voulez pas de mal à ce pauvre petit enfant ? »

Dieu sait que je n'en voulais pas à l'enfant ! Je sortis et je lui achetai moi-même un joujou. Je le rapportai chez moi, et, avant de l'envoyer, j'y attachai avec une épingle un morceau de papier avec ces mots :

« À votre petite fille, de la part de George Germaine. »

Il n'y a rien de bien pathétique dans ces mots, je suppose, et cependant j'éclatai en larmes après les avoir écrits.

Le lendemain matin, nous partîmes, ma mère et moi, pour ma maison de campagne du Pertshire. Londres m'était devenu insupportable. J'avais déjà essayé des voyages à l'étranger. Il ne me restait qu'à retourner dans les Highlands et d'essayer ce que je pourrais tirer de ma vie, avec ma mère encore vivante à soigner.

CHAPITRE XVI

JOURNAL DE MA MÈRE

J'éprouve une sorte de répugnance à me reporter, même à pareille distance, à mes tristes jours d'isolement absolu écoulés monotonement dans mon habitation des Highlands. Je puis trouver quelque intérêt à me rappeler les actions de ma vie, quelque insignifiantes qu'elles aient pu être ; elles m'associent jusqu'à un certain point au mouvement vigoureux du monde. Mais je ne ressens aucune sympathie pour le plaisir purement égoïste que paraissent trouver certains hommes à s'absorber, sous le poids de l'adversité, dans l'anatomie minutieuse de leurs propres sentiments. En ce qui me touche, le tableau de notre existence inactive dans le Pertshire vous sera donc présenté par ma mère et non par moi. Quelques extraits du journal qu'elle avait l'habitude d'écrire chaque jour vous diront tout ce qu'il vous importe de connaître avant que je reprenne mon récit à une époque plus avancée et dans d'autres lieux.

« 20 août. – Nous sommes depuis deux mois dans notre habitation d'Écosse et je n'aperçois aucune amélioration dans l'état de George. Il peut moins que jamais, je le crains, accepter sa séparation d'avec cette malheureuse femme. Rien ne pourra le décider à en convenir. Il affirme que la vie tranquille qu'il mène ici avec moi est tout ce qu'il désire. Mais je sais le contraire. Je suis entrée tard, la nuit, dans sa chambre, et je l'ai entendu parler pendant son sommeil, et

j'ai aperçu des larmes au bord de ses cils. Mon pauvre enfant ! Que de milliers de femmes charmantes ne demanderaient pas mieux que d'être son épouse. Et la seule femme qu'il ne puisse épouser est la seule femme qu'il aime !

« 25 août. – Longue conversation avec George avec M. Mac-Glue. Je n'ai jamais pu souffrir ce docteur écossais depuis qu'il a encouragé mon fils à se rendre au fatal rendez-vous du puits de Saint-Antoine. Mais il paraît être un habile médecin et je crois qu'il s'intéresse, à sa manière, à George. Il m'a donné son avis aussi brutalement que d'habitude et en même temps d'une façon très-positive. « Rien ne guérira votre fils, madame, de sa passion amoureuse pour sa dame à demi noyée, que le changement de lieu et une autre dame. Faites-le voyager seul, cette fois, pour qu'il sente le besoin d'avoir près de lui une tendre créature. Et quand il aura rencontré cette tendre créature, il y en autant que de poissons dans la mer, ne vous cassez pas la tête si elle a une fêlure dans le caractère. J'ai une tasse à thé fêlée qui me sert depuis vingt ans. Mariez-le, madame, à cette nouvelle venue avec le plus de hâte et d'impétuosité que le permettra la loi. » Je déteste les opinions de M. Mac-Glue, tant elles me paraissent grossières et dures ! Mais je crains bien d'être forcée, dans l'intérêt de mon fils, de me séparer de lui pendant quelque temps.

« 26 août. – Où George pourrait-il bien aller ? J'y ai pensé toute la nuit et je n'ai pu arriver à une conclusion. Il m'est si difficile de me faire à l'idée de le laisser partir seul !

« 29 août. – J'ai toujours cru à la Providence, et ma croyance vient d'être confirmée. J'ai reçu ce matin une lettre de notre excellent ami et voisin de Belhelvie. Sir James est un des commissaires des phares du Nord. Il va partir sur un

navire de l'État pour inspecter les phares du nord de l'Écosse et des îles Orkney Shetland, et, comme il a remarqué la physionomie fatiguée et souffrante de mon pauvre garçon, il invite très-gracieusement George à l'accompagner dans son voyage. Ils ne seront pas absents plus de deux mois et, comme me le rappelle sir James, la mer a agi merveilleusement sur la santé de George, lors de son retour de l'Inde. Je ne pouvais désirer une meilleure occasion d'essayer l'effet que pourra avoir sur lui le changement d'air et de lieu. Quelque pénible que soit pour moi cette séparation, je l'envisagerai avec sérénité et j'engagerai George à accepter cette invitation.

« 30 août. – Je lui ai dit tout ce que j'ai pu, mais il refuse de me quitter. Je suis une misérable égoïste, car je me suis sentie bien heureuse lorsqu'il m'a répondu négativement.

« 31 août. – Encore une nuit sans sommeil. Il faut que George envoie positivement aujourd'hui sa réponse à sir James. Je suis résolue à remplir mon devoir vis-à-vis de mon fils ; il a l'air si terriblement pâle et malade ce matin ! En outre, si l'on ne fait rien pour le stimuler, sais-je s'il ne finira pas par retourner auprès de Mme Van Brandt ? À tous les points de vue, je dois insister pour qu'il accepte l'invitation de sir James. Je n'ai qu'à montrer de la fermeté, et la chose se fera. Il ne m'a jamais désobéi, le pauvre garçon ! Il ne commencera pas aujourd'hui.

« 2 septembre. – Il est parti ! seulement pour me plaire, et contrairement à son propre désir. Oh ! comment se fait-il qu'un aussi bon fils ne puisse trouver une bonne épouse ? Il rendrait heureuse n'importe quelle femme. Je me demande si j'ai eu raison de le faire partir ? Le vent gémit dans la plantation de sapins derrière la maison. Y aurait-il une tempête

sur mer ? J'ai oublié de demander à sir James quelle était la grandeur de son navire. Le Guide en Écosse prétend que la côte est rude et la mer difficile entre la côte Nord et les îles Orkney. Je regrette presque d'avoir insisté aussi vivement ; mais je suis folle ! Nous sommes tous dans les mains de Dieu. Qu'il bénisse et rende heureux mon excellent fils !

« 10 septembre. – Très-inquiète. Pas de lettre de George. Ah ! que cette vie est pleine de chagrins ! et qu'il est étrange que nous y tenions tant !

« 15 septembre. – Une lettre de George ! Ils ont quitté la côte Nord et traversé la haute mer pour les Orkneys. Ils ont été jusqu'ici favorisés par un temps merveilleux et George est en meilleures santé et disposition d'esprit. Ah ! que de bonheur il y a dans cette vie, lorsque nous avons la patience de l'attendre !

« 2 octobre. – Une nouvelle lettre. Ils sont arrivés sains et saufs à Lerwick, port principal des îles Shetland. Le temps n'a nullement été favorable dans ces derniers jours. Mais l'amélioration de la santé de George continue. Il me parle avec reconnaissance de la bonté constante de sir James. Je suis si heureuse, que je déclare que je voudrais embrasser sir James, tout grand homme et commissaire des phares du Nord qu'il soit ! Dans trois semaines au plus tard, si le vent et le temps le permettent, ils espèrent revenir. Qu'importe ma vie solitaire ici, si je peux revoir George heureux et bien portant ? Il me dit avoir passé à terre une grande partie de son temps, mais il ne parle pas d'avoir rencontré de dames. Peut-être sont-elles rares dans ces régions sauvages ? J'ai entendu parler de châles et de poneys du Shetland, mais je me demande s'il existe des dames shetlandaises ? »

CHAPITRE XVII

HOSPITALITÉ SHETLANDAISE

« Guide ! où sommes-nous ?

– Je ne puis le dire avec certitude.

– Avez-vous perdu votre chemin ? »

Le guide jette lentement les yeux autour de lui et me regarde ensuite. C'est là toute sa réponse à ma question, et elle est suffisante.

Les personnes perdues sont au nombre de trois, mon compagnon de voyage, moi et le guide. Nous sommes montés sur trois poneys shetlandais, si petits de taille, que nous, les deux étrangers, nous avons eu littéralement honte, tout d'abord, de les enfourcher. Nous sommes enveloppés d'un brouillard blanc si épais, que nous ne nous voyons pas l'un l'autre à cent pas de distance. Nous savons que nous nous trouvons quelque part sur le continent des îles Shetland. Nous apercevons sous les pieds de nos poneys un mélange de terre de bruyère et de marécage : ici la bande de terre solide sur laquelle nous nous tenons, et là, à quelques pas, la bande de tourbière humide, assez profonde pour nous étouffer si nous nous y aventurions. Nous n'en savons pas davantage. La question du moment est donc : Qu'allons-nous faire ?

Le guide allume sa pipe et me rappelle qu'il nous a prémunis contre le temps avant de partir pour notre expédition. Mon compagnon de voyage me regarde d'un air résigné avec une expression de doux reproche. Je le mérite. C'est à ma témérité que nous devons la situation désastreuse dans laquelle nous nous trouvons.

En écrivant à ma mère, j'ai eu grand soin de lui parler favorablement de ma santé et de mon humeur. Mais je ne lui ai point avoué que je me rappelle encore le jour où j'ai abandonné le seul espoir et renoncé au seul amour qui me rattachaient à la vie. Ma torpeur d'esprit de chez nous a simplement fait place à une agitation continuelle, due à l'excitation de mon nouveau genre de vie. Il me faut maintenant toujours quelque chose à faire, n'importe quoi, pourvu que cela dure assez longtemps pour me distraire de mes pensées. L'inaction m'est insupportable ; la solitude m'est devenue horrible. Tandis que les autres compagnons du voyage d'inspection des phares de sir James se contentent d'attendre un changement de temps favorable dans le port de Lerwick, je m'obstine à quitter le confortable abri du navire pour explorer dans l'île quelque ruine des temps préhistoriques dont je n'ai jamais entendu parler et dont je ne me soucie nullement. Ce qu'il me faut, c'est du mouvement, et une course à cheval remplira le vide odieux de mon temps. Je pars en dépit des sages avis qu'on m'adresse de tous côtés. Le plus jeune membre de notre société gagne, en vertu de sa jeunesse, l'infection de mon agitation, et part avec moi. Et qu'en est-il résulté ? nous sommes aveuglés par le brouillard. Nous nous trouvons perdus sur une lande, et les perfides tourbières nous environnent de tous côtés.

Que faire ?

« Nous confier aux poneys, » dit le guide.

« Entendez-vous par là laisser les poneys trouver leur route ?

– Justement, » dit le guide. « Lâchez la bride et laissez aller les poneys. Attention à vous ! Je pars sur mon poney. »

Il abandonne la bride sur le pommeau de sa selle, siffle son poney et disparaît dans le brouillard, les mains dans les poches et la pipe à la bouche, avec autant de calme que s'il était assis chez lui auprès de son feu.

Il ne nous reste plus qu'à suivre son exemple ou à rester seuls sur la lande. Les intelligents petits animaux, débarrassés de notre stupide tutelle, se mettent à trotter sur le sol comme des chiens de chasse sur une piste.

Lorsque la bande de tourbière intermédiaire est large, ils en font le tour ; lorsqu'elle est assez étroite pour la franchir, ils la traversent d'un saut. Au trot ! au trot ! – en avant poussent les courageux petits animaux sans jamais s'arrêter ni hésiter. Notre ***intelligence supérieure***, parfaitement inutile dans la circonstance, se demande comment cela finira. Notre guide, en avant de nous, répond que cela finira par les poneys trouvant certainement leur route jusqu'au village ou maison la plus proche.

« Lâchez la bride, » nous recommande-t-il. « Quoi qu'il arrive, lâchez la bride. »

Il est facile au guide de lâcher la bride ; il a l'habitude de s'abandonner à cette position désespérée, sous la force des circonstances, et il sait parfaitement ce que peut faire son poney.

Pour nous, au contraire, la situation est toute nouvelle, et elle nous paraît extrêmement dangereuse. Plus d'une fois je m'arrête, non sans effort, au moment de ressaisir la conduite de mon poney pour traverser les endroits les plus dangereux de la route. Le temps marche, et nul vestige d'habitation n'apparaît à travers le brouillard. Je comme à devenir nerveux et irritable et à douter secrètement de la fidélité du guide. Pendant que je me trouve plongé dans ce trouble d'esprit, mon poney arrive devant une sombre sinuosité de terrain où il lui faut franchir la tourbière pour la centième fois au moins. La largeur de la tourbière, faussement grossie en apparence par le brouillard, me paraît dépasser la portée du saut de tout poney jamais pouliné. Je perds ma présence d'esprit. Au moment critique qui précède le saut, je suis assez stupide pour saisir la bride et arrêter subitement le poney. Il s'élance, redresse la tête et s'abat à l'instant comme s'il était tué. En tombant ensemble sur le sol, ma main droite se trouve engagée sous moi et je sens que j'ai le poignet foulé.

Si j'en suis quitte pour cet accident, je pourrai me considérer comme bien partagé. Mais cette bonne fortune ne m'est pas réservée. Dans ses efforts pour se relever, et avant que j'aie pu me dégager de lui, le poney me lance un coup de pied, et le malheur veut que son sabot m'attrape juste à l'endroit où m'a atteint la lance empoisonnée, à l'époque où je servais dans l'Inde. Mon ancienne blessure se rouvre, et me voilà étendu saignant sur la lande aride de Shetland !

Cette fois, mes forces ne se sont point épuisées à lutter contre le courant rapide d'une rivière, avec une femme noyée à supporter. Je conserve ma connaissance, et je puis donner les instructions nécessaires pour bander ma blessure avec ce que nous avons de meilleur à notre disposition. Re-

monter sur mon poney, il ne saurait en être question. Il me faut rester où je suis, avec mon compagnon de voyage pour veiller sur moi, pendant que le guide se confiera à son poney pour découvrir l'abri le plus proche où l'on puisse me transporter.

Avant de nous abandonner sur la lande, le guide, à mon instigation, relève notre ***position*** aussi exactement que possible à l'aide de ma boussole de poche. Cela fait, il disparaît dans le brouillard, la bride lâchée et le naseau du poney sur le sol comme auparavant. Je reste sous la garde de mon jeune ami, étendu sur un manteau et avec une selle pour oreiller. Nos poneys s'accommodent tranquillement de l'herbe qu'ils peuvent trouver sur la lande et ils se tiennent toujours près de nous aussi familièrement qu'une couple de chiens. C'est dans cette situation que nous attendons les événements pendant que le brouillard s'épaissit de plus en plus autour de nous.

Les lentes minutes s'écoulent fastidieusement dans le silence majestueux de la lande. Nous ne nous l'avouons pas l'un à l'autre, mais nous sentons tous les deux qu'il peut se passer des heures avant que le guide nous retrouve. L'humidité pénétrante augmente lentement sa prise visqueuse sur moi. Il reste à peu près une cuiller à thé de vin de Xérès dans le flacon de poche de mon compagnon. Nous nous regardons mutuellement, n'ayant rien autre chose à contempler dans l'état actuel de l'atmosphère, et nous tâchons de nous en contenter. Ainsi se succèdent les lentes minutes jusqu'à ce que nos montres nous avertissent qu'il s'en est écoulé quarante depuis que le guide et son poney ont disparu de notre vue.

Mon ami propose d'essayer ce que pourront faire nos voix pour avertir de notre situation les êtres vivants qui pourraient, par impossible, se trouver à portée de nous entendre. Je le laisse tenter l'expérience, car je n'ai pas de force à perdre dans des efforts vocaux quelconques. Mon compagnon pousse un cri de toute la force de sa voix, et le silence seul répond à cette première tentative. Il recommence, et, cette fois, un cri de réponse parvient faiblement jusqu'à nous à travers le brouillard blanc. Un de nos semblables, le guide ou un étranger, se trouve près de nous. Voici enfin du secours !

Un intervalle s'écoule et des voix parviennent à nos oreilles, les voix de deux hommes dont les ombres deviennent ensuite visibles dans le brouillard. Puis, le guide arrive assez près de nous pour en être reconnu. Il est suivi par un solide gaillard, dans un costume mi-parti qui lui donne le double aspect d'un groom et d'un jardinier. Le guide nous adresse quelques mots de rude sympathie. L'homme mi-parti garde un silence impénétrable. La vue d'un étranger blessé ne parvient ni à surprendre ni à intéresser le jardinier-groom.

Après s'être consultés à part, les deux hommes se décident à croiser leurs mains pour me faire un siège entre eux. Mes bras s'appuient sur leurs épaules et ils m'emportent ainsi. Mon ami les suit à pied, par derrière, avec la selle et le manteau. Les poneys cabriolent et ruent, dans l'ivresse sans frein de leur liberté ; ils nous suivent ou nous précèdent sous l'inspiration du moment. Heureusement pour mes porteurs, je ne pèse pas lourd. Après s'être reposés deux fois, ils s'arrêtent pour de bon ou me déposent sur l'endroit le plus sec qu'ils peuvent trouver. Je cherche avidement à découvrir, à travers le brouillard, quelque apparence d'une mai-

son, mais je n'aperçois qu'une petite rive en talus et, derrière, une nappe d'eau sombre. Où sommes-nous ?

Le jardinier-groom disparaît et reparaît bientôt sur l'eau dans un bateau et grandi par l'effet du mirage. On me dépose au fond du canot avec ma selle-oreiller, et nous nous éloignons en abandonnant les poneys à la liberté de la lande désolée. « Ils ramasseront amplement à manger, » dit le guide, « et, quand viendra la nuit, ils trouveront leur chemin jusqu'à un abri dans un village voisin. » La dernière fois que je les aperçois, ces hardis petits animaux sont à boire côte à côte, et ils se mordent l'un l'autre en jouant avec plus d'ardeur que jamais.

Nous flottons lentement sur l'eau sombre d'un lac et non d'une rivière, comme je l'avais d'abord supposé, jusqu'à ce que nous ayons atteint les bords d'une petite île formée par une étendue de terrain plat, aride et solitaire. On me porte le long d'un rude sentier pavé de grandes pierres plates jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la terre ferme et que nous ayons enfin découvert une habitation humaine. C'est une grande maison basse à un étage, formant, autant que je puis voir, les trois côtés d'un carré. La porte se trouve hospitalièrement ouverte. Le vestibule en est nu, froid et lugubre. Les hommes ouvrent une porte intérieure, et nous pénétrons dans un long corridor confortablement chauffé par un feu de tourbe. Sur l'un des murs, je remarque les portes en chêne de chambres fermées ; et, sur l'autre, des rangées sur rangées de rayons de livres bien fournis frappent mes yeux. Arrivés au bout du premier couloir, nous tournons à angle droit dans un second. Ici, une porte s'ouvre enfin, et je me trouve dans une chambre spacieuse, complétement et élégamment meublée, avec deux lits et un grand feu allumé dans la grille. Le passage de la solitude humide et glaciale de la lande dans

cette chambre chaude et gaie est tellement délicieux, que je me contente, pendant les premières minutes, de m'étendre sur un lit, dans la paresseuse jouissance de ma nouvelle situation, sans m'inquiéter de m'informer dans la maison de qui nous nous sommes introduits, sans même m'étonner de l'étrange absence du maître, de la maîtresse ou de tout autre membre de la famille pour saluer notre arrivée sous leur toit hospitalier.

Après quelques instants, le premier sentiment de bien-être s'évanouit. Ma curiosité endormie se réveille, et je commence à regarder autour de moi.

Le jardinier-groom a disparu. J'aperçois, au bout de la chambre, mon compagnon de voyage, évidemment occupé à questionner le guide. Un mot de moi l'appelle auprès de mon lit. Quelles découvertes a-t-il faites ? À qui appartient la maison qui nous abrite ? Et comment se fait-il qu'aucun membre de la famille ne vienne nous souhaiter la bienvenue ?

Mon ami me raconte ce qu'il a appris, et le guide écoute ce récit de seconde main avec autant d'attention que s'il était nouveau pour lui.

La maison qui nous abrite appartient à un gentleman d'une ancienne famille du Nord, du nom de Dunross. Il vit depuis vingt ans dans cette île aride et dans un isolement absolu, sans autre compagnon que sa fille, son unique enfant. Il passe généralement pour l'un des hommes vivants les plus instruits. Les habitants du Shetland le connaissent au loin sous un nom qui signifie, dans leur dialecte, ***le Maître des Livres***. La seule occasion dans laquelle on ait vu sa fille et lui quitter leur retraite de l'île a été celle de l'invasion d'une terrible épidémie dans les villages voisins, à une époque déjà éloignée. Le père et la fille avaient passé les jours et les nuits

à soigner leurs pauvres voisins malades avec un courage qu'aucun danger n'avait pu ébranler, avec un dévouement qu'aucune fatigue n'avait pu lasser. Le père avait échappé à l'infection, et la violence de l'épidémie commençait à se calmer, lorsque la fille avait attrapé la maladie. On lui avait sauvé la vie, mais elle n'avait jamais complétement recouvré sa santé. Elle était maintenant incurablement atteinte de quelque mystérieuse affection nerveuse que personne ne comprenait et qui la retenait, depuis des années, prisonnière dans l'île et volontairement éloignée de toute relation humaine. Les pauvres habitants du district honoraient le père et la fille comme des êtres à demi divins, et leurs noms suivaient celui du Très-Haut dans les prières que les parents apprenaient à leurs enfants.

Tel est, d'après le récit du guide, l'intérieur dans le secret duquel nous nous sommes introduits. Ce récit offre, sans aucun doute, un certain intérêt, mais il a un défaut, celui de n'expliquer aucunement l'absence continue de M. Dunross. Est-il possible qu'il ne soit pas averti de notre présence dans la maison ? Nous nous adressons au guide pour en obtenir de plus amples informations.

« Sommes-nous ici avec l'autorisation de M. Dunross ? » lui demandé-je.

Le guide ouvre de grands yeux. Si je lui avais parlé grec ou hébreu, je n'aurais pu l'étonner davantage. Mon ami essaye sur lui l'effet de paroles plus simples.

« Avez-vous demandé la permission de nous amener ici, lorsque vous avez eu trouvé cette maison ? »

Le guide ouvre de plus grands yeux que jamais et paraît absolument scandalisé d'une pareille question.

« Pensez-vous, » dit-il sèchement, « que je sois assez sot pour déranger le Maître de ses livres pour une affaire aussi peu importante que celle de vous amener dans cette maison, vous et votre ami ?

– Prétendez-vous dire que vous nous avez conduits ici sans en demander d'abord l'autorisation ? » m'écrié-je tout étonné.

Le visage du guide s'éclaircit ; il est enfin parvenu à faire entrer dans nos têtes stupides le véritable état des choses.

« C'est justement ce que je veux dire, » dit-il avec un air de soulagement infini.

La porte s'ouvre avant que nous soyons remis du coup que nous a porté cette découverte extraordinaire. Un vieux gentleman, petit et maigre, enveloppé dans une longue robe de chambre noire, entre tranquillement dans la chambre. Le guide s'avance vers lui et ferme respectueusement la porte. Nous nous trouvons évidemment en présence du Maître des Livres.

CHAPITRE XVIII

LA CHAMBRE ASSOMBRIE

Le petit gentleman s'approche de mon lit. Ses cheveux blancs soyeux flottent sur ses épaules ; il nous regarde avec des yeux bleus éteints ; il nous adresse un humble et triste salut et nous dit de la façon la plus simple :

« Je vous souhaite la bienvenue chez moi, messieurs. »

Il ne nous suffit pas de le remercier simplement ; nous essayons naturellement d'excuser notre intrusion. Notre hôte arrête notre tentative au début en s'excusant lui-même.

« J'ai appelé mon domestique, il y a une minute, » continue-t-il, « et je viens seulement d'apprendre que vous étiez ici. C'est une habitude de la maison que personne ne m'interrompe lorsque je suis plongé dans mes livres. Je vous prie, monsieur, » ajoute-t-il en s'adressant à moi, « de m'excuser de n'avoir pas mis plus tôt moi-même et ma maison à votre disposition. Je suis désolé d'apprendre qu'il vous est arrivé un accident. Voulez-vous me permettre d'envoyer chercher un médecin ? Je vous adresse cette demande un peu brusquement, parce que je crains qu'il importe de ne pas perdre de temps, et que je sais que le docteur le plus voisin habite à quelque distance de cette maison. »

Il s'exprime dans des termes singulièrement choisis, et plutôt comme un homme qui dicte une lettre que comme quelqu'un qui entretient une conversation. L'humble tris-

tesse de ses manières se réfléchit dans l'humble tristesse de son visage. Le chagrin et lui sont apparemment de vieilles connaissances, et ils se sont habitués l'un à l'autre depuis des années. L'ombre de quelque douleur passée plane tranquillement et impénétrablement sur tout son être ; je la vois dans ses yeux bleus éteints, sur son large front, sur ses lèvres délicates et sur ses joues pâles et ridées. Ma déplaisante conviction d'avoir commis une intrusion redouble malgré son courtois accueil. Je lui explique qu'ayant exercé la médecine, je suis parfaitement en mesure de me traiter moi-même ; et, cela dit, je reviens à mes excuses interrompues. Je lui assure que ce n'est qu'au dernier moment que nous avons eu connaissance, mon compagnon de voyage et moi, de la liberté prise par notre guide, sous sa seule responsabilité, de nous introduire dans sa maison. M. Dunross me regarde comme s'il ne pouvait, pas plus que le guide, comprendre le sens de mes scrupules et de mes excuses. Au bout d'un certain temps, la vérité lui apparaît. Un faible sourire parcourt son visage, et il pose paternellement et doucement la main sur mon épaule.

« Nous sommes tellement accoutumés ici à l'hospitalité shetlandaise, » dit-il, « que nous avons peine à comprendre l'hésitation d'un étranger à en profiter. Votre guide ne mérite aucun reproche, messieurs. Dans ces îles, toute maison assez grande pour posséder une chambre d'ami disponible la tient toujours prête à être occupée. Lorsque vous voyagez dans mes parages, vous arrivez ici tout naturellement ; vous y restez aussi longtemps qu'il vous convient, et, quand vous partez, je ne fais que remplir mes devoirs de bon Shetlandais en vous accompagnant jusqu'à votre première étape pour vous souhaiter bon voyage. Les coutumes qui, ailleurs, appartiennent aux siècles passés sont ici des coutumes modernes. Je vous prie de donner à mon domestique tous les

ordres nécessaires à votre bien-être, aussi librement que vous le feriez dans votre propre maison. »

Il se retourne, en parlant, pour agiter une sonnette placée sur la table, et il remarque sur le visage du guide des signes évidents que cet homme s'est offensé du blâme que j'ai déversé sur lui.

« Nous ne pouvons nous attendre à ce que des étrangers comprennent nos usages, André, » dit le Maître des Livres. « Mais nous nous comprenons l'un l'autre, et cela suffit. »

Le rude visage du guide rougit de plaisir. Il n'aurait pu avoir l'air plus fier si un roi couronné lui avait parlé, de son trône, avec bienveillance. Il s'efforce maladroitement de saisir la main du Maître et de la baiser. M. Dunross déjoue adroitement cette tentative et lui donne une petite tape sur la tête. Le guide nous regarde, mon ami et moi, comme s'il venait de recevoir le plus grand honneur auquel puisse atteindre un être humain. La main du Maître l'a touché amicalement.

Un moment après, le jardinier-groom paraît à la porte pour répondre à l'appel de la sonnette.

« Vous apporterez dans cette chambre la caisse à médicaments, Pierre, » dit M. Dunross. « Et vous soignerez ce gentleman qu'un accident retient au lit, exactement comme vous me soigneriez si j'étais malade. S'il nous arrivait de vous sonner en même temps, vous répondriez d'abord à l'appel de sa sonnette. Le linge de rechange se trouve sans doute tout prêt, là, dans la garde-robe ? Très-bien. Allez maintenant dire au cuisinier de préparer un petit dîner, et montez de la cave une bouteille de vieux madère. Vous dresserez la table, aujourd'hui du moins, dans cette

chambre. Ces deux gentlemen préféreront sans doute dîner ensemble. Revenez ici dans cinq minutes, au cas que l'on eût besoin de vous, et prouvez à mon hôte que je suis fondé à vous croire aussi bon garde-malade que bon domestique. »

Le silencieux et morose Pierre s'épanouit à l'expression de la confiance du Maître en lui, comme le guide s'est épanoui sous l'influence du contact de sa main caressante. Les deux hommes sortent ensemble de la chambre.

Nous profitons du silence momentané qui s'ensuit pour faire connaître nos noms à notre hôte et pour l'informer des circonstances qui nous ont amenés à visiter le Shetland. Il nous écoute à son humble et courtoise façon, mais il ne nous adresse aucune question sur nos relations, ni ne témoigne aucun intérêt à propos de l'arrivée du yacht de l'État et du commissaire des phares du Nord. Toute sympathie pour les faits et gestes du monde extérieur, toute curiosité à l'égard des personnages notables ou haut placés, sont évidemment éteintes chez M. Dunross. Depuis vingt ans le petit cercle de ses devoirs et de ses occupations lui a suffi. La vie a perdu tout son prix pour cet homme, et, lorsque la mort viendra le trouver, il recevra la reine des sombres bords comme il accueillerait son dernier hôte.

« Puis-je encore être bon à quelque chose avant de retourner à mes livres ? » dit-il en s'adressant plutôt à lui-même qu'à nous.

Une idée lui vient au moment où il pose cette question. Il s'adresse à mon compagnon avec un faible et triste sourire.

« Vous allez mener une vie peu récréative, je le crains, monsieur. Si vous aimez la pêche, je puis vous offrir quelque

distraction de ce genre. Le lac est rempli de poissons, et j'ai un apprenti jardinier qui sera enchanté de vous accompagner en bateau. »

Mon ami adore la pêche et accepte avec bonheur cette invitation. Avant de retourner à ses livres, le Maître m'adresse ces paroles d'adieu :

« Vous pouvez avoir pleine confiance dans Pierre, monsieur Germaine, pour vous soigner tant que vous aurez le malheur de demeurer confiné dans cette chambre. Il possède l'avantage (en cas de maladie) d'être un individu très-silencieux et peu démonstratif. Il est, en même temps, attentif et prévenant, avec toute sa réserve. Quant à ce que j'appellerai les légers services à vous rendre au chevet de votre lit, tels que vous faire la lecture, écrire vos lettres tant que votre main droite sera malade, régler la température de la chambre, etc., bien que je ne puisse l'affirmer positivement, je crois probable que ces petits services vous seront rendus par une autre personne dont je ne vous ai pas encore parlé. Nous verrons ce qui arrivera dans quelques heures. En attendant, monsieur, je vous demande la permission de vous laisser reposer. »

Sur ces paroles, il sort de la chambre aussi tranquillement qu'il y est entré, et il laisse ses deux hôtes méditer agréablement sur l'hospitalité shetlandaise. Nous nous demandons tous les deux ce que signifient les dernières paroles mystérieuses de notre hôte, et nous échangeons des suppositions plus ou moins ingénieuses au sujet de cette ***autre personne*** inconnue qui, peut-être, me soignera, jusqu'à ce que l'arrivée du dîner vienne donner une autre direction à nos pensées.

Les plats sont peu nombreux, mais parfaitement apprêtés et admirablement servis. Je suis trop fatigué pour manger beaucoup, mais un verre de bon vieux madère me ranime. Nous arrêtons notre plan de conduite pendant notre repas. On compte pour le lendemain au plus tard sur notre retour à bord du yacht, dans le port de Lerwick. Dans l'état des choses, je ne puis que laisser mon compagnon rejoindre le navire et délivrer les esprits de nos amis de toute alarme inutile à mon égard. Je m'engage à envoyer le jour suivant à bord un bulletin de ma santé par un messager qui rapportera mon porte-manteau avec lui.

Ces arrangements réglés, mon ami sort, à ma requête, pour éprouver son adresse de pêcheur sur le lac. Avec l'aide du silencieux Pierre et de la caisse à médicaments bien fournie, j'applique à ma blessure les appareils nécessaires ; je m'enveloppe dans la confortable robe de chambre toujours préparée dans la chambre d'ami, et je m'étends de nouveau sur le lit pour essayer des vertus fortifiantes du sommeil.

Avant de sortir de la chambre, le silencieux Pierre se dirige vers la fenêtre et me demande, dans le moins de mots possible, s'il doit fermer les rideaux. Dans le moins de mots possible également, car je me sens déjà assoupi, je lui réponds que non. Je déteste l'interception de la joyeuse lumière du jour. Pour mon imagination morbide, ce serait me vouer, de propos délibéré, aux horreurs d'une longue maladie. La sonnette est sur ma table de nuit, et j'ai toujours la ressource de sonner Pierre si la lumière m'empêche de dormir. Cela entendu, Pierre incline silencieusement là tête et sort.

Pendant quelques minutes, je reste étendu à contempler paresseusement le feu sociable. Pendant ce temps, l'appareil

de ma blessure et l'embrocation de mon poignet foulé maîtrisent sûrement la douleur que j'ai jusque-là ressentie. Peu à peu le sommeil s'empare de moi, et tous mes chagrins sont oubliés.

Je m'éveille après ce qui me paraît avoir été un long repos ; je m'éveille avec l'effarement que nous éprouvons tous en ouvrant pour la première fois les yeux dans un lit et dans une chambre étrangers. En rassemblant peu à peu mes idées, mon trouble augmente considérablement par suite d'une futile mais curieuse circonstance. Les rideaux auxquels j'ai défendu à Pierre de toucher sont fermés, hermétiquement fermés, de manière à plonger toute la chambre dans l'obscurité. Et, ce qui est encore plus surprenant, un grand paravent à feuilles, placé devant le feu, en relègue exclusivement sur le plafond la lumière qu'il projetterait autrement ailleurs. Je suis littéralement enveloppé de ténèbres. La nuit serait-elle arrivée.

Dans mon étonnement, je tourne paresseusement la tête sur mon oreiller, et je regarde de l'autre côté de mon lit.

Si sombre qu'il fasse, je découvre immédiatement que je ne suis pas seul.

Une ombre se tient auprès de mon lit. L'obscur contour de ses vêtements m'indique que c'est une femme. En y appliquant les yeux, je m'imagine pouvoir discerner un objet noir ondoyant, ressemblant à un grand voile, et qui lui couvre la tête et les épaules. Son visage est tourné vers moi, mais aucun trait distinctif n'en est visible. Elle est posée comme une statue, les mains croisées devant elle et ressortant visiblement sur la sombre étoffe de la robe. Voici ce que je peux voir, mais c'est tout.

Il y a un moment de silence. L'ombre recouvre la voix et parle la première.

« J'espère, monsieur, que vous vous sentez mieux après votre sommeil ? »

La voix grave possède une certaine et légère douceur de ton qui flatte agréablement mon oreille. L'accent en appartient indubitablement à une personne distinguée et cultivée. Après avoir offert mes hommages à la dame inconnue et à demi vue, je m'aventure à lui adresser l'inévitable question :

« À qui ai-je l'honneur de parler ? »

La dame répond :

« Je suis Mlle Dunross ; et j'espère, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, aider Pierre à vous soigner. »

C'est donc là ***l'autre personne*** à laquelle notre hôte a légèrement fait allusion ! Je songe immédiatement à l'héroïque conduite de Mlle Dunross au milieu de ses pauvres voisins malades : et je n'oublie pas le douloureux résultat de son dévouement à autrui qui en a fait une invalide incurable. Mon désir de voir plus distinctement cette dame s'en décuple. Je la prie de combler ma reconnaissance pour sa bonté en m'apprenant pourquoi la chambre se trouve si sombre.

« Certainement, » dis-je, « il ne peut pas encore faire nuit.

– Vous avez dormi plus de deux heures, » répond-elle. « Le brouillard s'est dissipé et le soleil brille. »

Je saisis la sonnette sur la table à côté de moi.

« Puis-je sonner Pierre, mademoiselle Dunross ?

– Pour ouvrir les rideaux, monsieur Germaine ?

– Oui, avec votre permission. J’avoue que j’aimerais à voir la lumière du soleil.

– Je vais vous envoyer Pierre immédiatement. »

L’ombre de ma nouvelle garde s’éloigne. Encore un moment, et, si je ne parle pas pour l’en empêcher, la femme que je suis si désireux de voir aura quitté la chambre.

« Je vous en prie, restez ! » dis-je. « Je ne puis supporter l’idée de vous donner la peine de vous charger pour moi d’un message insignifiant. Je n’ai qu’à sonner et le domestique viendra. »

Elle s’arrête, plus sombre que jamais, à moitié chemin entre le lit et la porte, et répond assez tristement :

« Pierre ne laissera pas pénétrer la lumière du jour dans la chambre tant que j’y serai. C’est par mon ordre qu’il a fermé les rideaux. »

La réponse m’intrigue. Pourquoi Pierre maintiendrait-il la chambre dans l’obscurité tant que Mlle Dunross s’y trouverait ? Ses yeux sont-ils faibles ? Non ; s’ils l’étaient, ils seraient protégés par un abat-jour, et, si sombre qu’il fasse, je puis voir qu’elle n’en porte pas. Pourquoi a-t-on assombri la chambre, si ce n’est pour moi ? Je ne puis m’aventurer à le demander ; je ne puis que présenter mes excuses en bonne forme.

« Les malades ne pensent qu’à eux, » dis-je. « Je supposais que vous aviez bénévolement assombri la chambre pour moi. »

Elle se rapproche de mon lit avant de parler. Quand elle répond, c'est par ces paroles étourdissantes :

« Vous vous trompez, monsieur Germaine. Votre chambre a été assombrie, non pour vous, mais pour ***moi***. »

CHAPITRE XIX

LES CHATS

Mlle Dunross m'avait tellement embarrassé, que je ne savais plus que dire.

Lui demander clairement le motif de la nécessité de maintenir la chambre dans l'obscurité, tant qu'elle y resterait, pouvait être (qu'en savais-je ?) un acte de pure grossièreté. M'aventurer dans quelque expression générale de sympathie pour elle, alors que j'ignorais absolument les faits, pouvait nous placer tous les deux dans une situation embarrassante, au début de notre connaissance. La seule chose que je pusse faire était de lui demander qu'il ne fût rien changé à la disposition actuelle de la chambre, et de m'en remettre à sa discrétion de décider si elle m'admettrait ou non dans sa confidence.

Elle comprit parfaitement ce qui s'agitait dans mon esprit. Prenant une chaise au pied du lit, elle me dévoila simplement et sans réserve le triste secret de la chambre assombrie.

« Si vous désirez me voir souvent, monsieur Germaine, » commença-t-elle, « il faut vous accoutumer au monde des ténèbres dans lequel mon lot est de vivre. Il y a longtemps déjà qu'une terrible maladie vint à sévir parmi les habitants de cette île, et je fus assez malheureuse pour la gagner. Quand je me rétablis, – non ! rétablir n'est pas le mot juste, –

disons quand j'échappai à la mort, je me trouvai atteinte d'une affection nerveuse qui a défié jusqu'ici tout secours médical. Je souffre à la surface de la peau, disent les médecins, d'une sensibilité morbide des nerfs à l'action de la lumière. Si j'ouvrais les rideaux et si je regardais par cette fenêtre, j'éprouverais la douleur la plus vive sur tout le visage. Si je me couvrais la figure et si j'ouvrais les rideaux avec mes mains nues, je ressentirais la même douleur sur les mains. Vous pouvez peut-être distinguer que j'ai sur la tête un grand voile très-épais. Je le laisse tomber sur mon visage, sur mon cou et sur mes mains lorsque j'ai à traverser les corridors ou à entrer dans le cabinet de mon père, et je m'en trouve suffisamment protégée contre la lumière. Ne vous pressez pas trop de déplorer ma triste situation, monsieur ! Je me suis si bien habituée à vivre dans l'obscurité, que j'y vois parfaitement assez pour les nécessités de ma pauvre existence. Je puis lire et écrire dans les ténèbres ; je puis vous voir et vous rendre mille petits services, si vous y consentez. Il n'y a vraiment pas lieu de se désoler ; ma vie ne sera pas longue, je le sais et je le ***sens***. Mais j'espère être épargnée assez longtemps pour être la compagne de mon père pendant les dernières années de sa vie. Je n'ai pas d'autre vue d'avenir. En attendant, j'ai mes plaisirs, et je compte en augmenter le nombre par celui de vous soigner. Vous êtes un événement dans ma vie. J'attends le moment de vous faire la lecture et d'écrire vos lettres comme les jeunes filles attendent une robe nouvelle ou un premier bal. Trouvez-vous très-étrange de ma part de vous dire aussi franchement ce que j'ai dans l'esprit ? Je dis tout ce que je pense à mon père et à mes pauvres voisins, et je ne saurais brusquement changer ma manière d'être. Quand j'aime les gens, je le leur dis, et je leur dis également quand je ne les aime pas. Je vous ai examiné pendant votre sommeil, et j'ai

lu votre visage comme j'aurais pu lire un livre. Il existe sur votre front et sur vos lèvres des signes de chagrin qu'il est étrange de rencontrer sur un visage aussi jeune que le vôtre. Je crains bien de vous ennuyer par mes nombreuses questions personnelles, lorsque nous nous connaîtrons mieux. Permettez-moi de commencer par vous en adresser une, en ma qualité de garde-malade. Vos oreillers sont-ils confortablement arrangés ? Je peux voir qu'ils ont besoin d'être remués. Vous enverrai-je Pierre pour vous soulever ? Je ne suis malheureusement pas assez forte pour vous aider en cela. Non ? Vous pouvez vous soulever vous-même ? Attendez un peu : là ! maintenant, recouchez-vous et dites-moi si je m'entends à établir la sympathie convenable entre un oreiller retourné et une tête fatiguée. »

Tout étranger que je fusse, elle m'avait si indescriptiblement touché et intéressé, que la subite extinction de ses faibles et doux accents me produisit presque une sensation douloureuse. En cherchant, assez maladroitement, à l'aider à remuer les oreillers, je lui touchai accidentellement la main. Elle était si froide et si maigre, que son contact, même momentané, me fit tressaillir. J'essayai vainement de distinguer son visage, alors qu'il se trouvait plus à portée de ma vue. L'impitoyable obscurité le maintint pour moi à l'état de mystère aussi complètement que jamais. Ma curiosité lui avait-elle échappé ? Rien ne lui échappait ! Ses premiers mots m'avertirent clairement que j'avais été décelé.

« Vous avez essayé de me voir, » dit-elle. « Ma main ne vous a-t-elle pas averti de ne plus recommencer ? Je vous ai senti tressaillir au moment où vous l'avez touchée. »

Il n'y avait pas à tromper une pareille vivacité de perception ; une candeur aussi intrépide réclamait, comme un

droit, une franchise analogue de ma part. J'avouai ma faute en laissant à son indulgence à me la pardonner.

Elle retourna lentement à sa chaise près du pied du lit.

« Si vous devons devenir amis, » dit-elle, « nous devons commencer par nous entendre. N'associez à ma personne aucune idée romanesque d'invisible beauté, monsieur Germaine. Avant ma maladie, je ne pouvais me vanter que d'une beauté, celle de mon teint, et elle a disparu pour toujours. Ce qui reste à voir en moi aujourd'hui n'est qu'un triste reflet de ce que j'étais jadis, c'est-à-dire les ruines d'une femme. Je ne vous dis pas cela pour vous affliger ; je vous le dis pour vous réconcilier avec l'obscurité, à titre de barrière perpétuelle entre vous et moi, en ce qui concerne vos yeux. Tirez le meilleur et non le pire parti de votre étrange situation ici. Elle vous offre de nouvelles sensations pour vous distraire pendant votre maladie. Vous avez pour garde-malade une créature impersonnelle, une ombre parmi les ombres ; une voix pour vous parler, une main pour vous aider et rien de plus. Mais assez parlé de moi ! » s'écria-t-elle en se levant et changeant de ton. « Que puis-je faire pour vous amuser ? » Elle réfléchit un peu. « J'ai quelques goûts étranges, » reprit-elle ; « et je crois que je pourrai vous distraire en vous en faisant connaître un. Ressemblez-vous aux autres hommes, monsieur Germaine ? Haïssez-vous les chats ? »

La question me surprit. Toutefois, je pus honnêtement répondre qu'à cet égard, au moins, je ne ressemblais pas aux autres hommes.

« Suivant moi, » ajoutai-je, « le chat est un être cruellement méconnu, surtout en Angleterre. Les femmes, sans doute, rendent généralement justice à la nature affectueuse

des chats. Mais les hommes les traitent comme s'ils étaient les ennemis naturels de la race humaine. Les hommes chassent de leur présence un chat, s'il s'aventure à monter dans les appartements, et ils lancent leurs chiens sur lui s'il se montre dans la rue. Et puis, ils viennent accuser la pauvre créature, que la nature porte à s'attacher à quelque chose, de n'aimer que la cuisine ! »

L'expression de ces sentiments impopulaires parut me grandir dans l'estime de Mlle Dunross.

« Nous avons au moins une sympathie commune, » dit-elle. « Et maintenant je puis vous distraire. Préparez-vous à une surprise. »

Elle abaissa, en parlant, son voile sur son visage, et, ouvrant à demi la porte, elle agita ma sonnette. Pierre parut et reçut ses instructions.

« Enlevez le paravent, » dit Mlle Dunross. Pierre obéit et la rouge clarté du feu s'étendit sur le parquet. Mlle Dunross continua à donner ses ordres. « Ouvrez la porte de la chambre des chats, Pierre, et apportez-moi ma harpe. Ne vous attendez ni à entendre une grande artiste, monsieur Germaine, » continua-t-elle lorsque Pierre fut sorti pour exécuter cette singulière commission, « ni à voir l'espèce de harpe que vous connaissez, en votre qualité d'homme moderne. Je ne puis jouer que quelques vieux airs écossais, et ma harpe est un ancien instrument, garni de nouvelles cordes, une relique de famille, vieille de quelques siècles. Quand vous verrez ma harpe, vous songerez aux portraits de sainte Cécile, et vous vous montrerez indulgent pour mon exécution, si vous voulez bien vous rappeler en même temps que je ne suis pas une sainte. »

Elle plaça sa chaise au milieu de la lumière du feu et fit résonner un sifflet qu'elle tira de la poche de sa robe. Un moment après, les figures souples et fantastiques des chats, répondant à l'appel de leur maîtresse, apparurent sans bruit dans la rouge lumière. J'en comptai six à mesure qu'ils vinrent s'asseoir gravement en cercle autour de sa chaise. Pierre les suivait avec la harpe, et il ferma la porte sur lui en sortant. Les rayons de la lumière du jour ne pénétrant plus alors dans la chambre, Mlle Dunross rejeta son voile en arrière et prit la harpe sur ses genoux, en s'asseyant, à ce que je vis, le dos tourné au feu.

« Vous aurez assez de clarté pour distinguer les chats, » me dit-elle, « sans qu'il y en ait trop pour moi. La lumière du feu ne me cause pas la douleur aiguë que je ressens lorsque celle du jour tombe sur mon visage. J'en éprouve une certaine incommodité et rien de plus. »

Elle pinça les cordes de son instrument, l'ancienne harpe des portraits de sainte Cécile, avait-elle dit, mais plutôt, selon moi, l'ancienne harpe des bardes gallois. Le son en parut tout d'abord désagréablement aigu à mes oreilles inexpérimentées. Dès les premières notes de la mélodie, un air lent, plaintif et lugubre, les chats se levèrent et défilèrent autour de leur maîtresse, en marchant en mesure. Tantôt ils se suivaient isolément ; tantôt, à un changement de mélodie, ils marchaient deux à deux, et tantôt, divisés en groupe de trois, ils faisaient le tour de la chaise dans des directions opposées. La musique s'accéléra, et les chats accélérèrent leur marche en se conformant à la mesure. Plus les notes se précipitaient, et plus les chats tournoyaient rapidement, à la rouge clarté du feu, autour de la sombre figure, immobile sur sa chaise et l'ancienne harpe sur ses genoux. Je n'avais jamais auparavant imaginé, même en rêve, rien d'aussi lu-

gubre, d'aussi bizarre, ni d'aussi fantastique. La musique changea et les chats commencèrent à bondir en tournant. L'un se percha d'un saut sur la base de la harpe ; quatre s'élancèrent ensemble et prirent place, deux par deux, sur chacune des épaules de Mlle Dunross, et le plus petit, sautant le dernier, se posa sur sa tête. Ainsi placés, les six chats demeurèrent immobiles comme des statues. Rien ne remua plus, que les mains pâles sur les cordes de la harpe ; nul autre son que celui de la musique ne vibra dans la chambre. La mélodie changea de nouveau. En un instant, les six chats se trouvèrent sur le sol, assis autour de la chaise, comme je les avais vus à leur première apparition. Mlle Dunross mit de côté la harpe et me dit de sa faible et douce voix :

« Je me fatigue promptement ; il me faut remettre à demain la fin des exercices de mes chats. »

Elle se leva et s'approcha de mon lit.

« Je vous quitte pour vous laisser voir le coucher du soleil à travers votre fenêtre, » dit-elle. « Depuis la venue du soir jusqu'à l'heure du déjeuner, vous ne devez pas compter sur mes services. Je me repose. Il me faut rester au lit (pour y dormir quand je peux) pendant au moins douze heures. Un long repos semble me conserver la vie. Vous avons-nous fort surpris, moi et mes chats ? Suis-je une sorcière, et sont-ils mes esprits familiers ? Rappelez-vous combien j'ai peu de distractions, et vous ne vous étonnerez pas si je me voue à enseigner leurs tours à ces jolies créatures, et à me les attacher comme des chiens ! Ils se sont montrés récalcitrants dans le principe, et ils m'ont donné d'excellentes leçons de patience. Maintenant ils comprennent ce que je veux et ils apprennent merveilleusement bien. Comme vous allez divertir votre ami, à son retour de la pêche, avec l'histoire de la

jeune dame qui vit dans les ténèbres et qui entretient une troupe d'acteurs-chats ! Je compte que ***vous me*** distrairez à votre tour demain. Je désire que vous me parliez de vous, et que vous me racontiez ce qui vous a amené dans nos îles sauvages. Peut-être, avec le temps, et lorsque nous nous connaîtrons mieux, m'admettrez-vous un peu plus dans votre confidence et me dévoilerez-vous le secret chagrin que j'ai lu sur votre visage pendant votre sommeil. Il me reste encore assez de la femme pour être victime de la curiosité quand je rencontre une personne qui m'intéresse. Adieu, jusqu'à demain ! Je vous souhaite une nuit tranquille et un agréable réveil. Venez, mes esprits familiers, venez, mes enfants-chats ! Il est temps de retourner dans notre aile de la maison ! »

Elle abaissa son voile sur son visage, et elle sortit de la chambre, suivie de sa troupe de chats.

Immédiatement après son départ, Pierre parut et tira les rideaux. La clarté du soleil couchant pénétra par la fenêtre. Au même moment, mon compagnon de voyage revint tout joyeux et avide de me raconter sa pêche sur le lac. Le contraste entre ce que je voyais et entendais maintenant et ce que j'avais vu et entendu quelques minutes auparavant était si extraordinaire et si stupéfiant, que je doutai presque que la figure voilée avec sa harpe et la danse des chats ne fussent point les créations fantastiques d'un rêve. Je demandai formellement à mon ami s'il m'avait trouvé éveillé ou endormi en entrant dans la chambre.

Le soir fit place à la nuit. Le Maître des Livres parut pour s'informer de ma santé. Il me parla et m'écouta d'un air distrait, comme si son esprit était absorbé par ses études, sauf lorsque je fis une allusion reconnaissante à la bonté de

sa fille pour moi. À son nom, ses yeux bleus éteints brillèrent ; sa tête penchée se redressa, et son humble et triste voix s'affermit.

« N'hésitez pas à accepter ses soins, » dit-il. « Tout ce qui l'intéresse ou la divertit prolonge sa vie. En elle réside le souffle de mon existence. Elle est plus que ma fille : elle est l'ange gardien de la maison ; partout où elle va, elle apporte avec elle l'air du ciel. En faisant vos prières, monsieur, suppliez Dieu de laisser ma fille ici-bas un peu plus longtemps. »

Il soupira profondément ; sa tête se pencha de nouveau sur sa poitrine, et il me quitta.

L'heure s'avança, et l'on apporta près de mon lit le repas du soir. Le silencieux Pierre, en prenant congé de moi pour la nuit, se permit quelques paroles :

« Je dors dans la chambre voisine, » dit-il. « Sonnez si vous avez besoin de moi. »

Mon compagnon de voyage, prenant le second lit de la chambre, reposa bientôt du paisible sommeil de la jeunesse. Un silence de mort régna dans la chambre. À l'extérieur, on n'entendait que le chant grave du souffle de la nuit, se levant et s'abaissant sur le lac et la bruyère. Ainsi se termina ma première journée dans la maison hospitalière de Shetland.

CHAPITRE XX

LE PAVILLON VERT

« Je vous félicite, monsieur Germaine, sur votre talent de peindre en paroles. Votre description me donne une idée saisissante de Mme Van Brandt.

– Le portrait vous plaît-il, mademoiselle Dunross ?

– Puis-je répondre aussi franchement que d'habitude ?

– Certainement.

– Eh bien, alors, franchement, je n'aime pas votre Mme Van Brandt ! »

Il s'était écoulé dix jours, et déjà Mlle Dunross avait trouvé accès jusque-là dans ma confidence !

Comment m'avait-elle amené à lui confier ces secrets et sacrés chagrins de ma vie, que j'avais jusqu'alors réservés pour l'oreille seule de ma mère ? Je pourrais facilement dépeindre la façon rapide et subite dont ses sympathies s'unirent aux miennes ; mais j'échouerais entièrement à retracer les gradations d'approche infinies par lesquelles elle surprit et vainquit ma réserve habituelle. La plus puissante influence de toutes, celle des yeux, lui manquait. Lorsque la lumière pénétrait dans la chambre, elle était cachée sous son voile. À tout autre moment, les rideaux étaient fermés, le paravent se trouvait devant le feu, et je pouvais alors distin-

guer obscurément les traits de son visage, mais pas davantage. Le secret de son influence était peut-être attribuable, en partie à la simple et sororale manière dont elle me parlait, et en partie à l'intérêt indescriptible qui s'associait à sa simple présence dans la chambre. Son père m'avait dit qu'elle ***apportait avec elle l'air du ciel***. D'après mon expérience, je ne puis que dire qu'elle apportait avec elle quelque chose qui s'emparait doucement et inscrutablement de ma volonté, et me rendait aussi inconsciemment docile à ses caprices que si j'eusse été son chien. Mes amours d'enfance, dans tous leurs détails, jusqu'au don du pavillon vert ; les prédictions mystiques de dame Dermody ; la perte de toute trace de ma petite Marie des anciens jours ; le sauvetage de la rivière de Mme Van Brandt ; son apparition dans le chalet ; nos entrevues à Édimbourg et à Londres ; l'adieu final qui avait laissé sur mes traits ses traces de douleur, je lui confiai tous ces incidents, toutes ces souffrances, aussi franchement que je les ai confiées à ces pages. Et le résultat m'en fut déclaré par Mlle Dunross, assise près de moi, dans la chambre assombrie, avec l'impétuosité de jugement d'une femme, dans les termes que je viens de transcrire :

« Je n'aime pas votre Mme Van Brandt !

– Pourquoi ? » demandai-je.

Elle répondit à l'instant :

« Parce que vous ne devriez aimer que Marie.

– Mais j'ai perdu Marie depuis l'âge de treize ans.

– Soyez patient, et vous la retrouverez. Marie est patiente, Marie vous attend. Quand vous la reverrez, vous serez honteux de vous rappeler que vous avez jamais pu aimer Mme Van Brandt ; vous considérerez votre séparation d'avec

cette femme comme l'événement le plus heureux de votre vie. Je ne serai peut-être plus là pour vous entendre en convenir, mais vous vivrez assez pour reconnaître que j'avais raison. »

Sa conviction, parfaitement absurde, que le temps me ferait retrouver Marie, m'irrita et m'égaya tout à la fois.

« Vous paraissez être d'accord avec dame Dermody, » dis-je. « Vous croyez que nos deux destinées n'en font qu'une. Quelque temps qui s'écoule, ou quoi qu'il advienne dans l'intervalle, vous croyez que mon mariage avec Marie n'est que retardé et rien de plus ?

– Je le crois fermement.

– Sans savoir pourquoi, sauf que vous détestez la pensée de mon mariage avec Mme Van Brandt ? »

Elle sentit que cette explication de sa croyance n'était pas éloignée d'être la vraie, et, en véritable femme, elle détourna la discussion.

« Pourquoi l'appelez-vous Mme Van Brandt ? » demanda-t-elle. « Mme Van Brandt porte le même nom que votre premier amour. Si vous l'aimez tant, pourquoi ne l'appelez-vous pas Marie ? »

J'eus honte de lui avouer le véritable motif, tant il me semblait indigne d'un homme de sens ou de cœur. Remarquant mon hésitation, elle insista pour que je lui répondisse, et elle me força à lui faire un humiliant aveu.

« L'homme qui nous a séparés, » dis-je, « l'appelait Marie. Je le hais si jalousement, qu'il m'a dégoûté de ce nom. Il a perdu tout charme pour moi, en passant par *ses* lèvres. »

Je m'étais attendu à ce qu'elle rirait de moi. Non ! elle leva subitement la tête comme pour me regarder fixement dans l'obscurité.

« Comme vous devez aimer cette femme ! » dit-elle. « Rêvez-vous d'elle encore maintenant ?

– Je n'en rêve plus jamais.

– Comptez-vous revoir de nouveau son apparition ?

– Peut-être, s'il vient un moment où elle ait cruellement besoin de secours et où elle n'ait pas d'autre ami que moi sur lequel elle puisse compter.

– Votre petite Marie vous est-elle jamais apparue ?

– Jamais !

– Mais, jadis, vous la voyiez en songe, comme l'avait prédit dame Dermody ?

– Oui, lorsque j'étais enfant.

– Et plus tard, ce ne fut plus Marie, mais Mme Van Brandt qui prit place dans vos songes, et qui vous apparut en esprit alors que son corps était bien loin de vous ? Pauvre vieille dame Dermody ! Elle ne se doutait pas, lorsqu'elle vivait, que sa prédiction serait accomplie par une autre femme ! »

C'est à ce résultat que les questions de Mlle Dunross l'avaient incontestablement amenée. Si elle les avait poussées un peu plus loin, si elle ne m'avait pas entraîné dans une fausse direction par la question même qui tomba ensuite la première de ses lèvres, elle eût communiqué à mon esprit la pensée qui germait obscurément dans le sien, celle d'une

possibilité d'identité entre la Marie de mon premier amour et Mme Van Brandt.

« Dites-moi, » continua-t-elle, « si vous rencontriez votre petite Marie aujourd'hui, comment serait-elle ? Quelle espèce de femme vous figureriez-vous voir ? »

Je pus à peine m'empêcher de rire.

« Comment pourrais-je le dire, à une pareille distance de temps ? » répliquai-je.

« Essayez, » dit-elle.

En raisonnant du connu à l'inconnu, je recherchai dans ma mémoire l'image de la frêle et délicate enfant de mes souvenirs, et je traçai le portrait d'une femme frêle et délicate, c'est-à-dire le contraste imaginable le plus absolu avec Mme Van Brandt.

La pensée d'identité, à demi réalisée dans l'esprit de Mlle Dunross, s'évanouit à l'instant, chassée par la conclusion formelle qu'impliquait ce contraste. Également ignorants du regain de santé, de force et de beauté développé par le temps et les circonstances dans la Marie de mes jours d'enfance, nous nous étions complétement et inconsciemment fourvoyés l'un l'autre. J'avais manqué, une fois de plus, la découverte de la vérité, et je l'avais manquée de l'épaisseur d'un cheveu.

« Je préfère infiniment votre portrait de Marie à celui de Mme Van Brandt, » dit Mlle Dunross. « Marie réalise mon idéal de ce que doit être une femme réellement attrayante. Je ne puis comprendre que vous ayez pu éprouver le moindre chagrin de la perte de cette autre personne, car je déteste les belles femmes. Je ne puis vous dire combien Ma-

rie m'intéresse. Je désire en apprendre davantage sur elle. Où est ce charmant cadeau de broderie que la pauvre petite créature avait si adroitement exécuté pour vous ? Montrez-moi le pavillon vert. »

Elle supposait évidemment que je portais sur moi le pavillon vert. Je me sentis un peu confus en lui répondant :

« Je suis désolé de vous désappointer. Le pavillon vert se trouve quelque part dans ma maison du Pertshire.

– Vous ne l'avez pas avec vous ? » s'écria-t-elle. « Vous laissez son souvenir enfermé quelque part ? Oh ! monsieur Germaine, vous avez réellement oublié Marie ! À votre place, une femme aurait perdu la vie plutôt que de se séparer de l'unique souvenir de l'époque de son premier amour. »

Elle parlait avec une ardeur si extraordinaire, avec une telle agitation, pourrais-je dire, qu'elle m'effraya réellement.

« Chère Mlle Dunross, » dis-je, « le pavillon n'est pas perdu.

– J'espère que non ! » répliqua-t-elle vivement. « Si vous perdiez le pavillon vert, vous perdriez la dernière relique de Marie, et plus encore, si *ma* croyance est fondée.

– Que croyez-vous ?

– Vous rirez de moi, si je vous le dis. Je crains que ma première impression de votre visage n'ait été fausse ; je crains que vous ne soyez un homme dur.

– En vérité, vous me faites injure. Je vous supplie de me répondre aussi franchement que d'habitude. Que perdrais-je en perdant la dernière relique de Marie ?

– Vous perdriez la seule espérance que je conserve pour vous, » répondit-elle gravement ; « l'espérance de votre réunion et de votre mariage avec Marie dans l'avenir. Je n'ai point dormi la nuit dernière et j'ai songé à votre charmante histoire d'amour, près des bords du brillant lac anglais. Plus j'y ai songé, et plus j'ai acquis la conviction que le pavillon vert de la pauvre enfant est destiné à exercer son innocente influence sur votre vie future. Votre bonheur repose dans ce naïf petit souvenir. Je ne saurais expliquer ni justifier cette croyance de ma part : c'est une de mes excentricités, je suppose, comme d'apprendre à mes chats à danser au son de ma harpe. Mais si j'étais votre vieille amie, au lieu de n'être pour vous qu'une amie de quelques jours, je ne vous laisserais pas de répit ; je persisterais, comme une femme seule peut persister, à vous supplier, à vous solliciter jusqu'à ce que j'aie obtenu de vous de faire du cadeau de Marie votre compagnon aussi intime que le portrait de votre mère, accroché là dans un médaillon à votre chaîne de montre. Tant que le pavillon ne vous quittera pas, l'influence de Marie vous accompagnera, l'amour de Marie conservera sur vous ses chers vieux liens, et vous vous retrouverez, Marie et vous, après des années de séparation. »

L'idée était en elle-même charmante et poétique, et l'ardeur avec laquelle elle avait été exprimée aurait agi sur un homme d'une nature plus rebelle que la mienne. J'avoue qu'elle me fit rougir, sinon plus, de mon abandon du pavillon vert.

« Je le rechercherai à mon arrivée chez moi, » dis-je ; « et je veillerai à ce qu'on le conserve soigneusement à l'avenir.

– J'exige davantage, répliqua-t-elle. « Si vous ne pouvez porter sur vous le pavillon, je veux qu'il vous accompagne toujours partout où vous irez. Lorsqu'on vous a apporté ici votre bagage, vous vous êtes particulièrement inquiété du sort de votre pupitre de voyage que voilà sur la table. Renferme-t-il quelque chose de très-précieux ?

– Il renferme mon argent et d'autres objets que je prise bien davantage, les lettres de ma mère et quelques reliques de famille que je serais très-désolé de perdre. De plus, ce pupitre lui-même a pour moi un intérêt tout particulier, comme ayant été mon constant compagnon de voyage depuis de longues années. »

Mlle Dunross se leva et s'approcha de la chaise sur laquelle j'étais assis.

« Que le pavillon de Marie devienne votre constant compagnon de voyage, » dit-elle. « Vous m'avez témoigné beaucoup trop de reconnaissance de mes services comme votre garde-malade. Récompensez-moi selon mes mérites. Montrez-vous indulgent, monsieur Germaine, pour les idées superstitieuses d'une femme solitaire et visionnaire. Promettez-moi que le pavillon vert prendra place parmi les autres petits trésors que renferme votre pupitre. »

Il est inutile de dire que je me montrai indulgent et que je souscrivis à la promesse réclamée de moi, avec l'intention sérieuse de la remplir. Pour la première fois depuis que je la connaissais, Mlle Dunross plaça sa pauvre main décharnée dans la mienne, qu'elle pressa pendant un moment. Sous la première impulsion inconsidérée de ma reconnaissance, je portai sa main à mes lèvres avant de la laisser aller. Elle tressaillit, trembla, et sortit de la chambre subitement et silencieusement.

CHAPITRE XXI

ELLE S'INTERPOSE ENTRE NOUS

Quelle émotion avais-je involontairement éveillée chez M[lle] Dunross ? L'avais-je offensée ou chagrinée ? ou bien, avais-je, sans le vouloir, dépisté dans sa conscience intime quelque sentiment profondément enfoui, qu'elle avait jusqu'alors résolûment ignoré ?

Je passai en revue les journées de mon séjour dans la maison ; j'interrogeai mes sentiments et mes impressions personnels dans l'espoir qu'ils m'aideraient à résoudre le mystère de sa fuite précipitée de la chambre.

Quel effet avait-elle produit sur moi ?

En toute franchise, elle avait simplement pris place dans mon esprit, à l'exclusion de toute autre personne et de tout autre objet. En dix jours, elle s'était emparée de mes sympathies comme nulle autre femme n'aurait pu le faire en autant d'années. Je me rappelai, à ma honte, que ma mère n'avait que rarement occupé mes pensées. L'image de M[me] Van Brandt elle-même, sauf lorsque la conversation était tombée sur elle, s'était affaiblie dans mon esprit. Quant à mes amis de Lerwick, tous, jusqu'à sir James, étaient venus gracieusement me voir, et je m'étais secrètement et ingratement réjoui lorsque leur départ avait laissé le champ libre au retour de ma garde-malade. Le navire de l'État devait, dans deux jours, mettre à la voile pour son voyage de retour. Mon poi-

gnet était encore douloureux lorsque j'essayais de m'en servir ; mais la lésion bien plus sérieuse causée par la réouverture de ma blessure ne nous donnait plus d'inquiétude, ni à moi ni à mon entourage. J'étais donc suffisamment rétabli pour pouvoir entreprendre le voyage de Lerwick, en me reposant une nuit dans une ferme située à mi-chemin entre cette ville et la maison de M. Dunross. Le sachant, je n'en avais pas moins laissé indécise jusqu'au dernier moment la question de rejoindre le navire. Le motif que j'en donnai à mes amis était mon incertitude à l'égard de la suffisance du recouvrement de mes forces ; le motif que je m'avouai à moi-même était ma répugnance à quitter Mlle Dunross.

Quel était le secret de sa puissance sur moi ? Quelle émotion, quelle passion avait-elle éveillées en moi ? Était-ce de l'amour ?

Non ; ce n'était point de l'amour. La place que Marie avait tenue jadis dans mon cœur, la place qu'y avait prise plus tard Mme Van Brandt, n'était pas celle qu'y occupait Mlle Dunross. Comment aurais-je pu (dans le sens ordinaire du mot) être amoureux d'une femme dont je n'avais jamais vu la figure ? dont la beauté était fanée pour ne jamais refleurir ? dont la vie ruinée était suspendue à un fil qu'un accident momentané pouvait rompre subitement ? Les sens ont leur part dans tout amour digne de ce nom ; ils n'en avaient aucune dans le sentiment que m'inspirait Mlle Dunross. Quel *était* donc ce sentiment ? Je ne puis répondre à cette question que d'une façon : ce sentiment était trop profond en moi pour que je pusse l'analyser.

Quelle impression avais-je produite sur elle ? Quelle corde sensible avais-je ignoramment touchée lorsque mes lèvres avaient effleuré sa main ?

J'avoue que je reculai à poursuivre l'enquête que je m'étais délibérément imposée. Je songeai à sa santé ébranlée, à sa mélancolique existence dans l'ombre et la solitude, aux riches trésors d'un cœur et d'un esprit tels que les siens, perdus avec sa vie chancelante, et je me dis : Respectons son secret. Évitons de lui causer de nouveau, en parole ou en action, tout trouble qui le fasse remonter à la surface. Que son cœur demeure voilé pour moi dans l'obscurité qui voile son visage.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'attendis son retour.

Je ne doutais pas de la revoir tôt ou tard, ce jour-là. La poste pour le Sud partait le lendemain, et l'heure matinale à laquelle le messager venait prendre nos lettres nous obligeait d'ordinaire à écrire la veille au soir. Dans l'état d'inertie de ma main, Mlle Dunross avait pris l'habitude d'écrire pour moi, sous ma dictée ; elle savait que je devais une lettre à ma mère et que je comptais, comme toujours, sur son aide. Dans ces circonstances, son retour auprès de moi n'était qu'une question de temps, tout devoir une fois entrepris par elle devenant pour elle impérieux, quelque insignifiant qu'il pût être.

Les heures s'écoulèrent ; la journée tira à sa fin et pourtant elle ne vint pas.

Je quittai ma chambre pour jouir du dernier rayon de soleil de la journée dans le jardin attenant à la maison, en prévenant d'abord Pierre de l'endroit où il me trouverait si Mlle Dunross me demandait. Le jardin était un lieu sauvage, d'après mes idées du Midi, mais il s'étendait à quelque distance le long des rives de l'île, et il offrait quelques points de vue agréables du lac et du pays de landes au-delà. En pour-

suivant lentement ma promenade, je me proposai d'occuper utilement mon esprit à composer à l'avance la lettre que devait écrire Mlle Dunross.

À ma grande surprise, je trouvai simplement impossible de fixer mon attention sur le sujet de ma lettre. Malgré tous mes efforts, mes pensées persistèrent à s'éloigner de ma mère pour se concentrer sur… Mlle Dunross ? Non. Sur la question de mon retour dans le Pertshire, à bord du navire de l'État ? Non. Par quelque capricieux changement de sentiment, impossible à expliquer, mon esprit se trouvait entièrement absorbé par le seul sujet qui, par extraordinaire, lui fût devenu tout récemment étranger… celui de Mme Van Brandt.

En dépit de ma volonté formelle, ma mémoire me reporta vers ma dernière entrevue avec elle. Je la revis, je l'entendis de nouveau. J'éprouvai de nouveau le ravissement momentané de notre dernier baiser ; je ressentis de nouveau l'angoisse mortelle qui m'avait saisi lorsque je l'avais quittée et que je m'étais trouvé seul dans la rue. Des larmes, dont j'étais honteux bien que personne ne pût les voir, m'emplirent les yeux à la pensée des mois qui s'étaient écoulés depuis que nous ne nous étions vus et de tout ce qu'elle avait pu et dû souffrir pendant ce temps. Des centaines de lieues nous séparaient, et pourtant elle se trouvait aussi près de moi que si elle se fût promenée dans le jardin à mes côtés.

Cette étrange situation d'esprit était accompagnée chez moi d'une disposition physique aussi étrange. Un tremblement mystérieux m'agitait faiblement de la tête aux pieds. Je marchais sans sentir le sol que je foulais ; je regardais autour de moi sans avoir la conscience distincte des objets sur les-

quels se posaient mes yeux. Mes mains étaient glacées, et pourtant je le sentais à peine. Ma tête battait vivement, et pourtant je n'éprouvais aucune douleur. Il me semblait être entouré et enveloppé de quelque atmosphère électrique qui modifiait toutes les conditions ordinaires de la sensation. J'interrogeai le ciel clair et calme, et je me demandai s'il allait éclater un orage. Je m'arrêtai et je boutonnai mon habit, en me demandant si je n'avais pas attrapé froid et si je n'allais pas avoir de la fièvre. Le soleil s'abaissa à l'horizon et le crépuscule gris descendit sur les eaux sombres du lac. Je retournai à la maison, et le souvenir vivace de Mme Van Brandt m'y accompagna.

Le feu de ma chambre avait baissé pendant mon absence. L'un des rideaux fermés avait été légèrement tiré pour laisser pénétrer par la fenêtre un rayon de la lumière expirante. Sur l'extrême limite séparant la lumière de l'obscurité qui remplissait le reste de la chambre, j'aperçus Mlle Dunross assise, avec son voile baissé et son pupitre sur les genoux, attendant mon retour.

Je m'empressai de lui présenter mes excuses. Je l'assurai que j'avais eu le soin de prévenir le domestique du lieu où il me trouverait. Elle m'interrompit gracieusement avant que j'eusse pu continuer :

« Ce n'est point la faute de Pierre, » dit-elle. « Je l'ai prié de ne point hâter votre retour à la maison. Avez-vous joui de votre promenade ? »

Elle parlait très-tranquillement. Sa voix était plus faible et plus triste que jamais. Elle tenait sa tête penchée sur son pupitre au lieu de la tourner vers moi, comme elle en avait l'habitude lorsque nous causions. Je ressentis de nouveau le mystérieux tremblement qui m'avait surpris dans le jardin.

Approchant une chaise du feu, je remuai les tisons et j'essayai de me réchauffer. Les places que nous occupions dans la chambre laissaient entre nous une petite distance. Je ne pouvais la voir que de profil, assise qu'elle était près de la fenêtre, à l'abri de l'obscurité du rideau demeuré fermé.

« Je crois que je suis resté trop longtemps dans le jardin, » dis-je. « Je me sens glacé par l'air froid de la soirée.

– Voulez-vous qu'on mette un peu plus de bois sur le feu, » demanda-t-elle. « Puis-je aller vous chercher quelque chose ?

– Non, merci. Je serai très-bien ici ; je vois que vous êtes gracieusement disposée à écrire à ma place.

– Oui, » dit-elle, « à vos ordres. Lorsque vous serez prêt, ma plume le sera. »

Elle ressentait, je crois, aussi péniblement que moi la réserve tacite qui s'était dressée entre nous depuis notre dernier entretien. Nous aspirions, sans aucun doute, à la rompre, chacun de notre côté, mais sans savoir comment y arriver. Écrire la lettre serait au moins pour nous une occupation. Je fis un nouvel effort pour y appliquer tout mon esprit, mais ce fut encore en vain. Bien que je susse ce que je voulais dire à ma mère, mes facultés semblaient paralysées lorsque j'essayais de l'exprimer. J'étais assis, tapi près du feu, et elle attendait assise avec son pupitre sur ses genoux.

CHAPITRE XXII

ELLE ME RÉCLAME DE NOUVEAU

Les moments s'écoulèrent, et le silence continua entre nous. Mlle Dunross essaya de me réveiller.

« Êtes-vous décidé à retourner en Écosse avec vos amis de Lerwick ? » demanda-t-elle.

« Il n'est point facile, » répliquai-je, « de me décider à quitter mes amis de cette maison. »

Sa tête s'affaissa encore davantage sur sa poitrine, et sa voix s'abaissa en me répondant.

« Songez à votre mère, » dit-elle. « Vous vous devez à elle d'abord. Votre longue absence est une dure épreuve pour elle ; votre mère souffre.

– Elle souffre ? » répétai-je. « Ses lettres n'en disent rien.

– Vous oubliez que vous m'avez permis de lire ses lettres, » répliqua Mlle Dunross. « J'ai lu l'aveu tacite et involontaire de son inquiétude dans chaque ligne qu'elle vous a écrite. Vous savez aussi bien que moi qu'elle a lieu d'être inquiète. Rendez-la heureuse en la prévenant que vous partez avec vos amis pour retourner chez vous. Rendez-la encore plus heureuse en lui annonçant que vous ne déplorez plus la perte de Mme Van Brandt. Puis-je le lui écrire en votre nom et en ces termes ? »

J'éprouvai la plus étrange répugnance à lui permettre de parler en ces termes ou en d'autres de Mme Van Brandt. Le misérable amour de mon âge viril n'avait jamais été, jusqu'alors, un sujet de conversation défendu entre nous. Pourquoi sentis-je qu'il l'était devenu maintenant ? Pourquoi évitai-je de lui répondre directement ?

« Nous avons amplement de temps devant nous, » dis-je. « Je désire vous parler de vous-même. »

Elle leva la main dans l'obscurité qui l'environnait comme pour protester contre mon retour à un pareil sujet. Je persistai néanmoins à y revenir.

« Si je dois partir, » continuai-je, « j'oserai vous dire, en partant, ce que j'ai tu jusqu'ici. Je ne puis ni ne veux vous croire une maladie incurable. Mon éducation, je vous l'ai dit, a été celle d'un médecin. Je suis lié avec quelques-uns des plus grands praticiens d'Édimbourg et de Londres. Voulez-vous me permettre de décrire votre maladie, telle que je la comprends, à des hommes habitués à traiter des cas d'affections nerveuses difficiles ? Et voulez-vous me permettre de vous écrire pour vous en faire connaître le résultat ? »

J'attendis sa réponse. Pas un mot, pas un signe d'elle ne vint encourager l'idée de communications futures entre nous. J'essayai d'un autre motif pour la décider à recevoir une lettre de moi.

« Dans tous les cas, je puis avoir besoin de vous écrire, » continuai-je. « Vous croyez fermement que nous sommes destinés, ma petite Marie et moi, à nous retrouver. Si vos prévisions se réalisaient, vous compteriez sûrement en être informée par moi ? »

J'attendis de nouveau. Elle prit la parole, non pour me répondre, mais seulement pour changer de sujet de conversation.

« Le temps passe, » dit-elle, « et nous n'avons pas encore commencé votre lettre à votre mère. »

Il eût été cruel de lutter avec elle plus longtemps. Sa voix m'avertissait qu'elle souffrait. Le faible rayon de lumière qui glissait entre les rideaux s'évanouissait rapidement. Il était réellement temps d'écrire ma lettre. Je trouverais d'autres occasions de lui parler avant de quitter la maison.

« Je suis prêt, » répondis-je. « Commençons. »

Je dictai facilement ma première phrase à mon patient secrétaire. J'informai ma mère que je pouvais presque me servir de mon poignet foulé, et que rien ne s'opposait à ce que je quittasse Shetland lorsque le commissaire des phares serait prêt à partir. C'était là tout ce que j'avais à dire au sujet de ma santé, la réouverture de ma blessure ayant été, pour des raisons patentes, cachée à ma mère. Mlle Dunross écrivit silencieusement les premières lignes de ma lettre et attendit la suite.

Dans mon second paragraphe, j'annonçai le jour du départ du navire et j'indiquai l'époque à laquelle ma mère pouvait s'attendre à me revoir, si le temps le permettait. Mlle Dunross écrivit également cet alinéa et attendit de nouveau. Je me mis à réfléchir à ce que j'allais ajouter. À ma surprise et à mon alarme, il me fut impossible de fixer mon esprit sur le sujet de ma lettre. Mes pensées s'en écartèrent de la plus étrange manière pour se porter sur Mme Van Brandt. Honteux et mécontent de moi-même, je résolus,

d'une façon ou d'une autre, de terminer ma lettre. Eh bien ! j'eus beau essayer ; les plus puissants efforts de ma volonté ne servirent à rien. Les paroles prononcées par Mme Van Brandt à notre dernière entrevue bourdonnaient à mes oreilles et je ne pus trouver un mot de mon cru.

Mlle Dunross posa sa plume et tourna lentement la tête pour me regarder.

« Vous avez sûrement quelque chose à ajouter à votre lettre ? » dit-elle.

« Certainement, » répondis-je. « Je ne sais ce que j'ai, mais dicter exige un effort qui semble au-dessus de mes forces ce soir.

– Puis-je vous aider ? » demanda-t-elle.

J'acceptai son offre avec plaisir.

« Il y a bien des choses, » dis-je, « que ma mère serait heureuse d'apprendre, si je n'étais pas trop stupide pour me les rappeler. Je suis certain que je peux compter sur votre sympathie pour vous les rappeler pour moi. »

Cette réponse irréfléchie fournit à Mlle Dunross l'occasion de revenir à la question de Mme Van Brandt. Elle la saisit avec une résolution persistante d'une femme qui a en vue un but qu'elle est décidée à atteindre à tout hasard.

« Vous n'avez pas encore dit à votre mère, » dit-elle, « que votre infatuation de Mme Van Brandt n'existe plus. Voulez-vous le lui annoncer vous-même ? Ou bien le lui écri-rai-je pour vous, en imitant de mon mieux votre style ? »

Dans l'état d'esprit où je me trouvais, sa persistance me vainquit.

« Si je dis non, » pensai-je indolemment, « elle reviendra encore à la charge, et, après tout ce que je dois à sa bonté, elle me fera dire oui. »

Avant que j'eusse pu lui répondre, elle avait réalisé mes prévisions. Elle revint à la charge et me fit dire oui.

« Que signifie votre silence ? » dit-elle. « Dois-je vous aider, et refusez-vous d'adopter ma première proposition ?

– Prenez votre plume, » répondis-je, « je ferai ce que vous voudrez.

– Voulez-vous me dicter la phrase ?

– J'essayerai. »

J'essayai, et, cette fois, je réussis. Avec l'image de Mme Van Brandt vivement présente à l'esprit, je disposai les premiers mots de la phrase qui devait annoncer à ma mère que mon infatuation n'existait plus.

« Vous serez heureuse d'apprendre, » commençai-je, « que le temps et le changement de lieu accomplissent leur œuvre bienfaisante. »

Mlle Dunross écrivit ces mots et s'arrêta pour attendre la phrase suivante. La lumière diminuait peu à peu et la chambre s'assombrissait de plus en plus. Je poursuivis :

« J'espère ne plus vous causer d'inquiétude, ma chère mère, au sujet de Mme Van Brandt. »

Dans le silence profond qui nous entourait, je pus entendre la plume de mon secrétaire arpentant avec fermeté le papier pour y tracer ces mots.

« Avez-vous écrit ? » demandai-je lorsque cessa le bruit de la plume.

« J'ai fini, » répondit Mlle Dunross de son ton tranquille habituel.

Je continuai ma lettre.

« Les jours s'écoulent maintenant sans plus penser à elle que rarement ou pas du tout. J'espère être enfin résigné à la perte de Mme Van Brandt. »

Arrivé à la fin de cette phrase, j'entendis Mlle Dunross pousser un faible cri. En jetant les yeux vers elle, je pus m'apercevoir, à travers l'obscurité croissante, que sa tête était inclinée sur le dos de sa chaise. Mon premier mouvement fut, nécessairement, de me lever et de courir à elle, mais à peine étais-je debout, qu'une terreur indescriptible me paralysa à l'instant. Appuyé contre le chambranle de la cheminée, je demeurai absolument incapable d'avancer d'un pas. Tout ce que je pus faire, ce fut de parler.

« Êtes-vous malade ? » demandai-je.

Elle put me répondre à voix basse et sans lever la tête.

« J'ai peur, » dit-elle.

« Qu'est-ce qui vous a effrayée ? »

Je l'entendis frissonner dans l'obscurité. Au lieu de me répondre, elle se demanda tout bas à elle-même :

« Que dois-je lui dire !

– Dites-moi ce qui vous a effrayée, » répétai-je.

« Vous savez que vous pouvez me confier la vérité. »

Elle rappela ses forces chancelantes et me répondit par ces étranges paroles :

« Quelque chose s’est interposé entre moi et la lettre que j’écris pour vous.

– Qu’est-ce ?

– Je ne puis vous le dire.

– Pouvez-vous le voir ?

– Non.

– Pouvez-vous le sentir ?

– Oui.

– À quoi cela ressemble-t-il ?

– À un souffle d’air froid passant entre moi et la lettre.

– La fenêtre s’est-elle ouverte ?

– La fenêtre est parfaitement fermée.

– Et la porte ?

– La porte est également fermée, autant que je puis voir. Assurez-vous en vous-même. Où êtes-vous ? Que faites-vous ? »

Je regardai la fenêtre. Au moment où elle prononçait ces dernières paroles, j’avais remarqué un changement dans cette partie de la chambre.

Dans le vide formé par la séparation des rideaux brillait une lumière nouvelle, non pas le sombre crépuscule gris de la nature, mais un pur rayonnement, une pâle lumière sidérale. Pendant que je la contemplais, le rayonnement sidéral

trembla comme si quelque souffle d'air l'avait agité. Lorsqu'il redevint immobile, une figure de femme m'apparut à travers la clarté sidérale. Par de délicates et lentes gradations, elle devint de plus en plus distincte. Je reconnus cette noble figure ; je reconnus ce triste et tendre sourire. Pour la seconde fois, je me trouvais en présence de l'apparition de Mme Van Brandt.

Elle était vêtue, non comme je l'avais vue la dernière fois, mais du costume qu'elle portait le soir mémorable de notre rencontre sur le pont, du costume dans lequel elle m'était apparue pour la première fois près de la chute d'eau, en Écosse. La clarté sidérale l'enveloppait comme une auréole. Elle me regardait avec des yeux tristes et suppliants, comme elle m'avait regardé lorsque j'avais vu son apparition dans le chalet. Elle leva la main, non pour me faire signe d'approcher d'elle, comme la première fois, mais pour me signifier gracieusement de rester où j'étais.

J'attendis avec un sentiment de respect, mais non de terreur. Mon cœur était tout à elle pendant que je la contemplais.

Elle avança, en glissant de la fenêtre jusqu'à la chaise où était assise Mlle Dunross, et elle en fit lentement le tour jusqu'à ce qu'elle se trouvât derrière. À la clarté de la pâle auréole qui environnait et accompagnait l'être spectral, je pus voir la sombre figure de la femme vivante assise immobile sur sa chaise. Le pupitre se trouvait sur ses genoux, avec la lettre et la plume posés dessus. Ses bras pendaient inertes à ses côtés, sa tête voilée était alors penchée en avant. Elle paraissait avoir été changée en pierre au moment où elle avait essayé de se lever de son siège.

Il s'écoula un moment, et je vis l'être spectral se pencher sur la femme vivante. Il enleva le pupitre de ses genoux et le posa sur son épaule. Il saisit la plume de ses pâles doigts et écrivit sur la lettre inachevée. Puis, il remit le pupitre sur les genoux de la femme vivante, et, toujours debout derrière la chaise, il se tourna et me regarda de nouveau, mais cette fois pour me faire signe d'approcher.

Agissant involontairement, comme j'avais agi la première fois que je l'avais vue dans le chalet, attiré par une force irrésistible, je m'approchai et m'arrêtai à quelques pas d'elle. Elle s'avança et posa la main sur ma poitrine. Je ressentis alors de nouveau cette étrange sensation de ravissement mélangé de respect que j'avais déjà éprouvée lorsque j'avais eu spirituellement conscience de son contact. Elle parla de nouveau avec ses accents graves et mélodieux que je me rappelais si bien. Elle m'adressa de nouveau ces mots :

« ***Souvenez-vous de moi. Venez à moi.*** »

Sa main tomba de ma poitrine. La pâle lumière dans laquelle elle se trouvait trembla, déclina, s'évanouit. J'aperçu le crépuscule briller faiblement entre les rideaux, et ce fut tout. Elle avait parlé ; elle était partie.

Je me trouvais assez près de Mlle Dunross pour la toucher lorsque j'étendis la main.

Elle tressaillit et frémit comme une femme subitement arrachée à un rêve terrible.

« Parlez-moi, » murmura-t-elle. « Dites moi que c'est ***vous*** qui m'avez touchée. »

Je lui adressai quelques paroles rassurantes avant de l'interroger.

« Avez-vous vu quelque chose dans la chambre ?

– J'ai été saisie d'une terreur mortelle, » répondit-elle. « Je n'ai rien vu que le pupitre enlevé de mes genoux.

– Avez-vous vu la main qui l'enlevait ?

– Non.

– Avez-vous vu une clarté sidérale et une figure debout au milieu ?

– Non.

– Avez-vous vu le pupitre après son enlèvement de vos genoux ?

– Je l'ai vu posé sur mon épaule.

– Avez-vous vu sur la lettre une écriture qui n'était pas la vôtre ?

– J'ai vu sur le papier une ombre plus épaisse que celle dans laquelle je suis assise.

– Cette ombre a-t-elle bougé ?

– Elle a bougé sur le papier.

– Comme une plume qui écrit ?

– Oui. Comme une plume qui écrit.

– Puis-je prendre la lettre ? »

Elle me la tendit.

« Puis-je allumer une bougie ? »

Elle ramena plus complétement son voile sur son visage et s'inclina en silence.

J'allumai la bougie sur la cheminée et je cherchai l'écriture.

Sur le blanc de la lettre, comme auparavant sur le blanc de l'album, se trouvaient les mots laissés derrière lui par l'être spectral et écrits également sur deux lignes, comme je les copie ici :

À la fin du mois.

À l'ombre de Saint-Paul.

CHAPITRE XXIII

LE BAISER

Elle avait encore besoin de moi. Elle me réclamait de nouveau. Je sentis tout mon vieil amour, tout mon ancien dévouement reprendre possession de moi. Je lui pardonnai et j'oubliai tout ce qui m'avait mortifié ou irrité lors de notre dernière entrevue. Tout mon être frémissait encore du ravissement mélangé de respect que m'avait causé sa seconde apparition. Les minutes s'écoulèrent, et je demeurai près du feu comme un homme en extase, ne songeant qu'à ses paroles : ***Souvenez-vous de moi. Venez à moi***, et ne regardant que son message mystique : ***À la fin du mois. À l'ombre de Saint-Paul***.

La fin du mois était encore éloignée ; son apparition s'était donc manifestée à moi dans la prévision subite d'un malheur encore à venir. J'avais amplement devant moi le temps d'accomplir le pèlerinage auquel je m'étais déjà voué, mon pèlerinage à l'ombre de Saint-Paul.

D'autres, dans ma position, auraient pu hésiter sur la véritable signification du lieu du rendez-vous. D'autres auraient pu se fatiguer l'esprit à se rappeler les églises, les institutions, les rues, les villes étrangères consacrées à la vénération chrétienne par le nom du grand apôtre, et se demander vainement vers quelle direction ils devaient d'abord tourner leurs pas. Nulle difficulté de ce genre ne me troubla. Ma première conclusion fut la seule acceptable pour mon

esprit : ***Saint-Paul*** signifiait la fameuse cathédrale de Londres. Là où se projetterait l'ombre de la grande église, là je retrouverais, à la fin du mois, Mme Van Brandt ou sa trace. À Londres donc, et nulle part ailleurs, j'étais destiné à revoir en personne la femme que j'aimais, aussi sûrement que je venais de revoir son apparition.

Qui eût pu interpréter les mystérieuses sympathies qui nous unissaient encore, en dépit de la distance et du temps ? Qui eût pu prédire où aboutiraient nos existences dans l'avenir ?

Ces questions occupaient encore mes pensées, et mes yeux étaient encore fixés sur la mystérieuse écriture, lorsque j'acquis instinctivement conscience de l'étrange silence qui régnait dans la chambre. Immédiatement, le souvenir perdu de Mlle Dunross me revint. Saisi de remords, je me retournai brusquement pour chercher sa chaise près de la fenêtre. La chaise était vide. J'étais seul dans la chambre.

Pourquoi m'avait-elle quitté secrètement, sans un mot d'adieu ? Était-ce parce qu'elle souffrait moralement ou physiquement ? Ou bien parce qu'elle s'était sentie blessée, et naturellement blessée, de l'oubli où je l'avais laissée ?

Le simple soupçon de l'avoir affligée m'était intolérable. Je sonnai pour m'informer d'elle.

Ce fut, non point comme d'habitude, le silencieux Pierre qui répondit à ma sonnette, mais une femme de moyen âge, très-modestement et proprement vêtue, que j'avais rencontrée une ou deux fois en rentrant dans ma chambre ou en sortant, et dont j'ignorais encore la véritable situation dans la maison.

« Désirez-vous voir Pierre ? » demanda-t-elle.

« Non. Je désire savoir où se trouve Mlle Dunross.

– Mlle Dunross est dans sa chambre. Elle m’a remis cette lettre pour vous. »

Je pris la lettre avec un sentiment de surprise et de malaise. C’était la première fois que Mlle Dunross communiquait avec moi de cette façon formaliste. J’essayai d’obtenir quelque information plus précise en interrogeant sa messagère.

« Êtes-vous la femme de chambre de Mlle Dunross ? » demandai-je.

« Je sers Mlle Dunross depuis des années, » me répondit-elle très-disgracieusement.

« Pensez-vous qu’elle consentirait à me recevoir si je vous chargeais de l’en prier ?

– Je l’ignore, monsieur. La lettre vous le dira peut-être. Vous ferez bien de la lire. »

Nous nous regardâmes tous les deux. L’opinion préconçue qu’avait de moi cette femme était évidemment défavorable. Avais-je réellement affligé ou blessé Mlle Dunross ? Et sa domestique, sa fidèle domestique, qui l’adorait peut-être, s’en était-elle aperçue et irritée ? La femme fronçait les sourcils en me regardant. C’eût été peine perdue que de persister à l’interroger. Je la laissai partir.

Resté seul, je lus la lettre. Elle commençait ainsi, sans aucune formule de salutation :

« Je vous écris, au lieu de vous parler, parce que mon énergie a déjà été sévèrement éprouvée, et que je ne suis pas assez forte pour en supporter davantage. Par égard pour

mon père, sinon pour moi-même, je dois prendre le plus de soin possible du peu de santé qui me reste.

« En rapprochant ce que vous m'avez raconté de l'apparition que vous avez eue dans le chalet d'Écosse, de ce que vous venez de me dire en m'interrogeant dans votre chambre, je ne puis qu'en conclure que la même apparition s'est manifestée à vous pour la seconde fois. La terreur que j'ai éprouvée, les choses étranges que j'ai vues ou cru voir, peuvent avoir été, dans mon esprit, les reflets imparfaits de ce qui se passait dans le vôtre. Je ne m'arrête pas à rechercher si nous sommes tous deux les victimes d'une illusion ou les destinataires élus d'une communication surnaturelle. Le résultat me suffit dans tous les cas. Vous êtes retombé sous l'influence de Mme Van Brandt. Je ne me hasarderai pas à vous dire les inquiétudes et les pressentiments qui m'oppressent ; je vous avouerai seulement que mon seul espoir pour vous réside dans votre prompte réunion avec un plus digne objet de votre constance et de votre dévouement. Je crois toujours, et cette croyance est une consolation pour moi, que vous vous retrouverez, vous et votre premier amour.

« J'abandonne ici ce sujet pour n'y revenir qu'avec moi-même.

« Les préparatifs nécessaires à votre départ, demain, sont terminés. Il ne me reste qu'à vous souhaiter un heureux et agréable voyage jusque chez vous. Ne me croyez pas, je vous prie, insensible à ce que je vous dois si je vous adresse ici mes adieux.

« Les petits services que vous m'avez permis de vous rendre ont éclairci les derniers jours de ma vie. Vous m'avez laissé un trésor d'heureux souvenirs que je garderai, après

votre départ, avec le soin jaloux d'un avare. Voulez-vous ajouter de nouveaux titres au souvenir reconnaissant que je conserverai de vous ? Je vous demande, comme une dernière faveur, de ne pas tenter de me revoir. Ne comptez pas que je prenne personnellement congé de vous. Le plus triste de tous les mots est ***adieu***, et je n'ai que la force de l'écrire. Dieu vous conserve et vous rende heureux ! Adieu !

« Une dernière requête. Je vous supplie de ne pas oublier ce que vous m'avez promis lorsque je vous ai parlé de ma folle idée à propos du pavillon vert. Partout où vous irez, que le souvenir de Marie vous accompagne. Pas de réponse : je préfère n'en pas recevoir. Quand vous quitterez demain la maison, levez les yeux vers la fenêtre du milieu, au-dessus de la porte d'entrée, et ce sera une réponse suffisante. »

Dire que ces lignes mélancoliques me firent monter les larmes aux yeux, n'est que reconnaître que je possédais des sympathies qu'on pouvait émouvoir. Lorsque j'eus à peu près recouvré mon calme, je ne pus résister à l'impulsion qui m'incitait à écrire à Mlle Dunross. Je ne l'importunai pas d'une longue lettre ; je la suppliai seulement de revenir sur sa décision, dans les termes les plus persuasifs que je pus appeler à mon aide. La réponse me fut apportée par la domestique qui servait Mlle Dunross, en trois mots décisifs : ***C'est impossible***. Cette fois, la bonne me parla ouvertement en me quittant.

« Si vous avez quelque considération pour ma maîtresse, » dit-elle sévèrement, « ne la forcez pas à vous écrire de nouveau. »

Puis elle me regarda avec un froncement de sourcils et sortit de la chambre.

Inutile de dire que les paroles de la fidèle servante ne firent qu'augmenter mon désir de revoir encore une fois M[lle] Dunross, avant de nous séparer, peut-être pour toujours. Il ne me restait d'autre espoir d'y parvenir qu'en arrivant indirectement jusqu'à elle par l'intermédiaire de son père.

J'envoyai Pierre s'informer s'il me serait permis de présenter mes hommages à son maître ce soir-là. Mon messager revint avec une réponse qui fut pour moi un nouveau désappointement. M. Dunross me priait de l'excuser s'il remettait au lendemain matin l'entrevue que lui demandais. Je partais le lendemain matin. La réponse de M. Dunross signifiait-elle qu'il ne désirait pas me revoir avant le moment de prendre congé de lui ? Je demandai à Pierre si son maître était particulièrement occupé ce soir-là. Il ne put me le dire. Le ***Maître des livres*** n'était pas, comme d'habitude, dans son cabinet. Lorsqu'il m'avait envoyé sa réponse, il se trouvait assis près du sopha dans la chambre de sa fille.

Après m'avoir répondu en ces termes, Pierre me laissa seul jusqu'au lendemain matin. Je ne souhaite pas à mon plus cruel ennemi d'heures plus tristes dans sa vie que celles de la dernière nuit de mon séjour sous le toit de M. Dunross.

Après m'être promené de long en large dans ma chambre jusqu'à en être fatigué, je songeai à essayer, en lisant, de distraire mon esprit des tristes pensées qui l'obsédaient. La bougie que j'avais allumée n'éclairait pas suffisamment la chambre. En approchant de la cheminée pour allumer la seconde bougie qui s'y trouvait, j'aperçus la lettre à ma mère inachevée, à la place où je l'avais déposée, lorsque la domestique de M[lle] Dunross avait paru pour la première fois devant moi. J'allumai la seconde bougie et je repris la lettre pour la joindre à mes autres papiers. En ce

faisant, et l'esprit toujours occupé par Mlle Dunross, je regardai machinalement la lettre et j'y découvris à l'instant un changement.

Les caractères tracés par la main de l'apparition avaient disparu. Au-dessous des dernières lignes écrites par Mlle Dunross, mes yeux n'aperçurent plus que le papier blanc.

Mon premier mouvement fut de consulter ma montre.

Lorsque l'être spectral avait écrit sur mon album, les caractères avaient disparu après un intervalle de trois heures. Cette fois-ci, en calculant aussi exactement que possible, son écriture s'était évanouie en une heure seulement.

En me reportant à ma conversation avec Mme Van Brandt, lors de notre rencontre au puits de Saint-Antoine, et aux révélations que j'obtins plus tard, je ne puis que répéter qu'elle était retombée dans une extase ou dans un rêve lorsque son apparition s'était manifestée à moi pour la seconde fois. Comme la première fois, elle s'était librement confiée et adressée à moi pour la secourir, pendant qu'elle rêvait et que son âme pouvait reconnaître la mienne. Lorsqu'elle était revenue à elle au bout d'une heure, elle avait eu honte, de nouveau de la familiarité avec laquelle elle m'avait accosté pendant son extase ; sa volonté, à l'état de veille, avait de nouveau inconsciemment réagi contre l'influence de sa volonté à l'état de sommeil, et elle avait ainsi amené la nouvelle disparition des mots écrits par elle, une heure après l'instant où les avait tracés ou paru tracer la plume.

C'est encore là la seule explication que je puisse offrir. À l'époque où survint cet incident, j'étais loin de posséder la confiance entière de Mme Van Brandt, et j'étais nécessaire-

ment incapable d'arriver à une solution juste ou fausse de ce mystère. Je ne pus donc que mettre de côté la lettre, en doutant vaguement si mes sens ne m'avaient pas abusé. Après les douloureuses pensées que la lettre de Mlle Dunross avait évoquées dans mon esprit, je n'étais pas d'humeur à appliquer mon ingéniosité à la recherche de la clef du mystère de l'écriture disparue. J'avais les nerfs irrités et je me sentais fâcheusement mécontent de moi et des autres.

« Partout où je vais, » pensais-je avec impatience, « l'influence perturbatrice des femmes paraît être la seule que je sois appelé à subir. »

En me promenant encore de long en large dans ma chambre, car il n'y avait pas à songer maintenant à fixer mon attention sur un livre, je m'imaginai comprendre les motifs qui poussaient certains hommes, aussi jeunes que je l'étais, à se retirer dans un monastère pour y terminer leur existence. J'ouvris les rideaux de la fenêtre et je regardai dehors. Mes regards ne découvrirent d'autre perspective que le sombre gouffre de ténèbres dans lequel se cachait le lac. Je ne pouvais rien voir ; je ne pouvais rien faire ; je ne pouvais songer à rien. Il ne me restait donc d'autre parti à prendre que celui d'essayer de dormir. Mon expérience médicale m'avertissait pleinement que, dans mon état nerveux, le sommeil naturel m'était interdit cette nuit-là. La caisse aux médicaments que M. Dunross avait mise à ma disposition se trouvait encore dans ma chambre. Je me préparai une forte potion soporifique, et je cherchai maussadement dans mon lit un refuge contre mes chagrins.

C'est une particularité de la plupart des soporifiques non-seulement d'agir tout différemment sur les diverses constitutions, mais encore de ne pas toujours agir de la

même manière sur la même personne. J'avais eu le soin d'éteindre les bougies avant de me mettre au lit. Dans des circonstances ordinaires, la potion que j'avais prise m'aurait endormi au bout d'une demi-heure de repos dans l'obscurité. Dans l'état actuel de mes nerfs, elle me stupéfia et pas davantage.

Je demeurai, d'heure en heure, parfaitement immobile et les yeux fermés, dans l'état, à demi endormi, à demi éveillé, qui caractérise si curieusement le repos ordinaire d'un chien. À mesure que la nuit avançait, un tel sentiment de pesanteur s'abattit sur mes paupières, qu'il m'était littéralement impossible de les ouvrir, et une langueur si puissante s'empara de tous mes muscles, que je ne pouvais pas plus remuer sur mon oreiller que si j'avais été un cadavre. Et pourtant, dans cet état de somnolence, mon esprit restait capable de poursuivre une paisible série d'agréables pensées. Mon sens de l'ouïe était si subtil, qu'il percevait les moindres sons causés par le passage de la brise nocturne à travers les joncs du lac. Dans l'intérieur de ma chambre à coucher, je percevais plus vivement encore ces sinistres bruits nocturnes qui se produisent dans les gros meubles d'un appartement, et ces tassements subits des charbons éteints dans le foyer, si familiers aux mauvais dormeurs, si agaçants pour les nerfs surexcités. Ce n'est point en donner une explication scientifiquement correcte, mais c'est décrire exactement ma condition cette nuit-là, que de dire que la moitié de moi-même était endormie et l'autre éveillée.

Combien s'était-il écoulé d'heures, dans la nuit, lorsque mon sens irritable de l'ouïe perçut un nouveau son dans la chambre ? Je ne puis le dire. Tout ce que je sais, c'est que je me surpris tout à coup à écouter attentivement et les yeux fermés. Le son qui m'avait troublé était le plus faible qu'on

pût imaginer ; il ressemblait à celui de quelque chose de doux et de léger glissant lentement sur la surface du tapis et l'effleurant juste assez pour se faire entendre.

Peu à peu, le son approcha de plus en plus de mon lit, et il cessa subitement juste au moment où je m'imaginai qu'il était près de moi.

Je demeurai immobile et les yeux fermés, attendant indolemment qu'un nouveau son vînt frapper mes oreilles et indolemment satisfait du silence, s'il devait continuer. Mes pensées, si on peut les appeler ainsi, reprenaient leur dernier cours lorsque j'acquis subitement la perception d'un souffle caressant au-dessus de ma tête. L'instant d'après, je sentis sur mon front un contact léger, doux et tremblant comme celui de lèvres qui m'auraient effleuré. Puis, une pause momentanée. Puis un soupir étouffé frémit au milieu du silence. Puis, j'entendis de nouveau le même son léger de quelque chose effleurant le tapis, cette fois pour s'éloigner de mon lit et s'en éloigner si rapidement, qu'un moment après il se perdait dans le silence de la nuit.

Encore stupéfié par la potion que j'avais prise, je pus me demander paresseusement ce qui venait d'arriver, mais pas davantage. Les lèvres qui m'avaient touché étaient-elles vivantes ? Le son que j'avais entendu était-il réellement celui d'un soupir ? Ou bien tout cela n'était-il qu'une illusion, née et disparue dans un rêve ? Le temps s'écoula sans que je décidasse ou me souciasse de décider la question. Minute par minute, l'influence soporifique de la potion commença enfin à agir sur mon cerveau. Un nuage sembla passer doucement sur les dernières impressions de mon état de veille. Les liens qui me rattachaient à la vie consciente se brisèrent douce-

ment l'un après l'autre, et je tombai paisiblement dans un sommeil absolu.

Je m'éveillai peu après le lever du soleil. Lorsque je recouvrai l'usage de ma mémoire, mon premier souvenir fut celui du léger souffle que j'avais senti au-dessus de ma tête ; puis vint celui du contact éprouvé par mon front et du soupir que j'avais entendu après. Était-il possible que quelqu'un fût entré dans ma chambre pendant la nuit ? Parfaitement. Je n'avais pas verrouillé la porte, et je ne l'avais jamais verrouillée pendant mon séjour sous le toit de M. Dunross.

Après y avoir réfléchi quelque temps, je me levai pour inspecter ma chambre.

Rien qui ressemblât à une découverte ne vint me récompenser avant que j'eusse atteint la porte. Bien que je ne l'eusse pas verrouillée la veille au soir, je m'étais certainement assuré qu'elle était fermée avant de me coucher. Elle était maintenant entre-bâillée. S'était-elle rouverte pour avoir été mal fermée ? Ou bien quelqu'un avait-il oublié de la fermer en sortant de ma chambre après y être entré ?

En pesant ces probabilités, je jetai accidentellement les yeux par terre, et j'aperçus sur le tapis un petit objet noir qui gisait juste sous la clef, du côté intérieur de la porte. Je le ramassai et je reconnus un morceau de tulle noir déchiré.

Dès que je l'eus vu, je me rappelai le long voile noir, tombant au-dessous de sa taille, qu'avait l'habitude de porter Mlle Dunross. Était-ce ***sa*** robe que j'avais entendue effleurer doucement le tapis ? Était-ce ***son*** baiser qui m'avait touché le front ? Était-ce ***son*** soupir qui avait frémi au milieu du silence ? La malheureuse et noble créature était-elle venue me

dire un dernier adieu, au fort de la nuit, en se reposant pour la garde de son secret sur les apparences trompeuses qui lui faisaient croire que j'étais endormi ? J'examinai de nouveau le morceau de tulle noir. Son long voile avait pu facilement s'accrocher et se déchirer à la clef en saillie au moment où elle traversait rapidement la porte pour sortir de ma chambre. Je déposai tristement et respectueusement le morceau de tulle parmi les souvenirs précieux que j'avais apportés avec moi de ma maison. Je me jurai de laisser, jusqu'à la fin de sa vie, Mlle Dunross dans la croyance que son secret n'était pas sorti de son cœur. Si ardemment que je désirasse encore de lui serrer la main en partant, je résolus de ne plus tenter de la voir. J'aurais pu ne pas rester maître de mon émotion, et quelque chose dans ma figure et dans mes manières aurait pu me trahir à sa vive et délicate perception. Connaissant ce que je savais maintenant, le dernier sacrifice que je pusse lui faire était d'obéir à ses désirs, et ce sacrifice, je le fis.

Une heure après, Pierre m'informa que les poneys étaient à la porte et que le Maître m'attendait dans le vestibule.

Je remarquai que M. Dunross me donnait la main sans me regarder. Il ne leva pas une fois ses yeux bleus éteints du sol pendant les quelques minutes que nous restâmes ensemble.

« Que Dieu vous protège pendant votre voyage, monsieur, et qu'il vous conduise à bon port chez vous, » dit-il. « Je vous prie de m'excuser si je ne vous accompagne pas pendant les premiers milles de votre voyage : j'ai des raisons qui m'obligent à rester à la maison auprès de ma fille. »

Il se montra scrupuleusement, presque douloureusement poli, mais il y avait dans ses manières quelque chose qui, pour la première fois, à ma connaissance, semblait à dessein me tenir à distance. Connaissant l'intime sympathie, la confiance parfaite qui existaient entre le père et la fille, un doute me traversa l'esprit, à savoir si le secret de la nuit précédente en était un pour M. Dunross. Les paroles qu'il m'adressa ensuite éclaircirent ce doute et me dévoilèrent la vérité.

En le remerciant de ses bons souhaits, j'essayai aussi de lui exprimer à lui, et par son intermédiaire, à Mlle Dunross, ma sincère reconnaissance pour les bontés que j'avais reçues sous son toit. Il m'arrêta poliment mais résolûment, et avec ce choix précis d'expressions bizarres qui m'avait paru si caractéristique lors de notre première entrevue :

« Vous pouvez, monsieur, » dit-il, « en quittant ma maison, remplir les obligations que vous pourriez croire y avoir contractées. Si vous voulez bien considérer votre séjour ici comme un épisode insignifiant de votre existence que clôt ***absolument*** votre départ, vous reconnaîtrez avec usure les bontés que vous pouvez avoir reçues comme mon hôte. En vous parlant ainsi, j'obéis à un sentiment du devoir qui ne fait que vous rendre la justice que mérite un gentleman et un homme d'honneur. J'espère, en échange, que vous n'interpréterez pas défavorablement mes motifs, si je m'abstiens de m'expliquer plus clairement. »

Une faible rougeur traversa ses joues pâles. Il attendit ma réponse avec une certaine fierté résignée. Je respectai plus résolûment que jamais le secret de Mlle Dunross devant son père.

« Après tout ce que je vous dois, monsieur, » répondis-je, « vos désirs sont pour moi des ordres. »

Et, sans ajouter un mot, je le saluai avec un profond respect, et je quittai la maison.

Je montai sur mon poney à la porte, et je regardai la fenêtre du milieu, comme Mlle Dunross m'en avait prié. Elle était ouverte, mais d'épais rideaux, soigneusement fermées, empêchaient le jour de pénétrer dans la chambre. Au bruit des sabots du poney sur la route raboteuse de l'île, et au moment où partait l'animal, les rideaux s'entr'ouvrirent de quelques pouces seulement. À travers le vide formé entre les sombres draperies, une main blanche et décharnée apparut, m'adressa en tremblant un dernier adieu et disparut à mes yeux. Puis, les rideaux se refermèrent sur la vie sombre et solitaire de Mlle Dunross. Le vent résonnait lugubrement sur les eaux agitées du lac. Les poneys prirent place dans le bac destiné au passage des animaux à leur arrivée dans l'île et à leur départ. Après nous avoir conduits à la terre ferme, en ramant lentement et régulièrement, les bateliers prirent congé de nous. Je regardai derrière moi la maison lointaine. Je songeai à celle qui attendait patiemment la mort dans la chambre sombre. Des larmes brûlantes m'aveuglèrent. Le guide me prit la bride des mains et me dit :

« Vous n'êtes pas bien, monsieur ; je vais conduire le poney. »

Lorsque je regardai de nouveau le paysage qui m'environnait, nous étions descendus des hauteurs dans le bas pays. La maison et le lac avaient disparu pour toujours.

CHAPITRE XXIV

À L'OMBRE DE SAINT-PAUL

Dix jours plus tard, je me retrouvais chez moi et dans les bras de ma mère.

Je l'avais quittée fort à contre-cœur, pour mon voyage sur mer, en raison de la délicatesse de sa santé. À mon retour, je fus peiné de reconnaître en elle un changement en mal auquel ses lettres ne m'avaient pas préparé. Je consultai notre ami le docteur Mac-Glue, et j'appris qu'il avait également remarqué l'affaiblissement de la santé de ma mère, mais qu'il l'attribuait à une cause facile à écarter, c'est-à-dire au climat de l'Écosse. Ma mère avait passé son enfance et les premiers temps de sa vie sur les côtes Sud de l'Angleterre, et l'air vif et humide du Nord avait été un changement pénible pour une personne de son âge. Dans l'opinion de M. Mac-Glue, le plus sage parti à prendre était de retourner dans le Sud avant que l'automne fût plus avancé, et de nous arranger pour passer l'hiver à Penzance ou à Torquay.

Résolu, comme je l'étais, de me trouver au mystérieux rendez-vous qui m'appelait à Londres à la fin du mois, je ne fis aucune objection au conseil de M. Mac-Glue. Il avait pour moi le grand mérite de parer à la nécessité d'une seconde séparation d'avec ma mère, en supposant qu'elle approuvât l'avis du docteur. Je lui posai la question le jour même, et, à ma grande satisfaction, elle se montra, non-seulement prête,

mais avide de partir pour le Sud. La saison avait été exceptionnellement humide, même pour l'Écosse, et ma mère m'avoua, en hésitant, qu'elle éprouvait un certain attrait pour l'air doux et le gai soleil de la côte du Devonshire.

Nous nous arrangeâmes pour voyager en poste dans notre confortable voiture, en nous arrêtant la nuit dans les auberges de la route. À l'époque antérieure aux chemins de fer, ce n'était pas chose facile, pour un malade, que de voyager du Pertshire à Londres, même avec une voiture légère et quatre chevaux. En calculant la rapidité de notre voyage, à partir du jour de notre départ, je trouvai que nous avions juste le temps, mais pas davantage, d'arriver à Londres le dernier jour du mois.

Je ne parlerai pas des secrètes inquiétudes qui pesèrent sur mon esprit dans ces circonstances. Heureusement pour moi, sous tous les rapports, les forces de ma mère résistèrent. La facilité et, comme nous disions alors, la rapidité du voyage exercèrent leur effet fortifiant sur ses nerfs. Elle dormit mieux, pendant nos haltes de nuit, qu'elle ne le faisait chez elle. Après nous être arrêtés deux fois sur la route, nous arrivâmes à Londres à trois heures de l'après-midi du dernier jour du mois. Avais-je atteint à temps ma destination ?

D'après mon interprétation des mots écrits par l'apparition, j'avais encore quelques heures à ma disposition. La phrase, ***à la fin du mois***, signifiait, comme je la comprenais, à la dernière heure du dernier jour du mois. Si je m'installais ***à l'ombre de Saint-Paul***, ce soir-là, à dix heures, j'arriverais au lieu du rendez-vous deux heures avant que le dernier coup du marteau de l'horloge marquât le commencement du nouveau mois.

À neuf heures et demie, je laissai ma mère se reposer de son long voyage, et je quittai secrètement la maison. J'étais à mon poste avant dix heures. La nuit était belle et claire, et l'ombre immense de la cathédrale marquait distinctement les limites dans lesquelles j'avais été prié d'attendre, à l'affût des événements.

La grande horloge de Saint-Paul sonna dix heures et rien n'arriva.

L'heure suivante s'écoula très-lentement. Je marchais de long en large, tantôt absorbé dans mes pensées, tantôt occupé à épier la diminution graduelle du nombre de piétons qui passaient près de moi, à mesure que la nuit avançait. La Cité, comme on l'appelle, est la partie la plus populeuse de Londres pendant la journée, mais à la nuit, lorsqu'elle cesse d'être le centre du commerce, la population affairée se disperse et les rues vides revêtent l'apparence d'un quartier éloigné et désert de la métropole. À dix heures et demie, puis à onze heures moins un quart, puis à onze heures, le trottoir devint constamment de plus en plus désert. Je pus alors compter les piétons par deux et par trois, et je pus voir les lieux de rafraîchissement publics, à la portée de ma vue, commencer déjà à fermer pour la nuit.

Je regardai l'horloge : elle marquait onze heures dix minutes. Pouvais-je, à cette heure, espérer de rencontrer Mme Van Brandt seule, sur la voie publique ?

Plus j'y pensais et moins probable me paraissait la chose. La probabilité la plus raisonnable, c'était que je pusse la rencontrer encore, accompagnée de quelque amie ou peut-être escortée de Van Brandt lui-même. Je me demandai si je pourrais conserver mon sang-froid en me trouvant, pour la seconde fois, en présence de cet homme.

Pendant que mes pensées suivaient ce cours, mon attention fut rappelée à la réalité par une petite voix triste m'adressant, tout près de moi, une étrange petite question.

« S'il vous plaît, monsieur, savez-vous où je pourrai trouver une boutique de pharmacien ouverte, à cette heure de la nuit ? »

Je me tournai et j'aperçus un petit garçon misérablement vêtu, avec un panier au bras et un morceau de papier à la main.

« Toutes les boutiques de pharmacien sont fermées, » dis-je. « Si vous désirez un médicament, il faut tirer la sonnette de nuit.

– Je n'ose pas, monsieur, » répliqua le petit étranger. « Je suis si petit, que j'ai peur d'être battu si je fais lever le pharmacien, en sonnant, sans quelqu'un pour parler pour moi. »

La petite créature me regardait sous le réverbère avec une appréhension si désespérée d'être battue pour de légères fautes peinte sur son visage, qu'il était impossible de résister au désir de lui venir en aide.

« Est-ce un cas sérieux de maladie ? » demandai-je

« Je l'ignore, monsieur.

– Avez-vous une ordonnance du médecin ? »

Il me tendit son morceau de papier :

« J'ai ceci, » dit-il.

Je pris le papier et le regardai.

C'était la prescription ordinaire d'une potion tonique. Je consultai d'abord la signature du médecin : c'était le nom d'un individu parfaitement obscur dans sa profession. Au-dessous se trouvait écrit le nom du malade pour qui avait été prescrit le médicament. Je tressaillis en le lisant : c'était celui de ***Madame Brand***.

L'idée me vint immédiatement que ce nom était, phonétiquement au moins, l'équivalent anglais de Van Brandt.

« Connaissez-vous la dame qui vous a envoyé chercher ce médicament ? » demandai-je.

« Oh ! oui monsieur. Elle loge chez ma mère et elle lui doit un terme. J'ai fait tout ce qu'elle m'a commandé, excepté de prendre la médecine. J'ai engagé sa bague et j'ai acheté du pain, du beurre et des œufs, et j'ai mis de côté la monnaie. Ma mère compte sur la monnaie pour toucher son terme. Ce n'est pas ma faute, monsieur, si je me suis perdu. Je n'ai que dix ans, et toutes les boutiques de pharmacien sont fermées. »

Ici, la conscience de ses malheurs immérités accabla tellement mon petit ami, qu'il commença à pleurer.

« Ne pleurez pas, mon petit homme, » dis-je, « je vais vous aider. Mais d'abord, apprenez m'en plus long sur la dame. Est-elle seule ?

– Elle a avec elle sa petite fille, monsieur. »

Mon cœur battit plus vite. La réponse du petit garçon me rappela cette autre petite fille que ma mère avait vue une fois.

« Le mari de la dame est-il avec elle ? » demandai-je ensuite.

« Non, monsieur, pas à présent. Il était avec elle, mais il est parti et il n'est pas revenu. »

Je lui posai une dernière question décisive.

« Son mari est-il Anglais ? » demandai-je.

« Ma mère dit que c'est un étranger, » répondit le petit garçon.

Je me détournai pour cacher mon émotion. L'enfant lui-même aurait pu le remarquer.

Portant le nom de ***madame Brand*** ; pauvre, si pauvre, qu'elle était forcée d'engager sa bague ; abandonnée, seule avec sa petite fille, par un homme qui était un étranger, me trouvais-je donc sur sa trace en ce moment ? Cet enfant perdu était-il destiné à devenir l'intermédiaire innocent qui allait me ramener à la femme que j'aimais, au moment où elle avait le plus cruel besoin de sympathie et de secours ? Plus j'y songeai et plus la pensée d'accompagner le petit garçon à la maison qu'habitait la locataire de sa mère s'imposa fortement à mon esprit. L'horloge sonna onze heures un quart. Si mes prévisions me trompaient, j'avais encore trois quarts d'heure à perdre avant la fin du mois.

« Où demeurez-vous, » demandai-je.

Le petit garçon m'indiqua une rue dont j'entendis alors le nom pour la première fois. Lorsque je lui demandai de plus amples détails, tout ce qu'il put me dire fut qu'il demeurait près de la rivière, mais dans quelle direction ? Il était trop troublé et trop effrayé pour pouvoir me le dire.

Pendant que nous nous efforcions de nous comprendre l'un l'autre, une voiture de place passa lentement à quelque distance. J'appelai le cocher et lui nommai la rue. Il la con-

naissait parfaitement. Elle se trouvait à un peu plus d'un mille de l'endroit où nous étions, dans la direction de l'est. Il s'engagea à m'y conduire et à me ramener à Saint-Paul, si c'était nécessaire, en moins de vingt minutes. J'ouvris la portière de la voiture et j'invitai mon petit ami à y monter. Le petit garçon hésita.

« Allons-nous chez le pharmacien, s'il vous plaît, monsieur ? » demanda-t-il.

« Non, nous allons d'abord chez vous. »

Le petit garçon recommença à pleurer.

« Ma mère me battra, monsieur, si je reviens sans la médecine.

– Je veillerai à ce que votre mère ne vous batte pas. Je suis médecin moi-même, et je désire voir la dame avant de nous procurer la médecine. »

L'annonce de ma profession parut inspirer une certaine confiance au petit garçon ; mais il se montra encore peu disposé à m'accompagner chez sa mère.

« Vous proposez-vous de faire payer quelque chose à la dame ? » demanda-t-il. « L'argent qui me reste de la bague est peu de chose et ma mère ne voudrait pas le voir distraire de son terme.

– Je ne prendrai pas un denier à la dame, » répondis-je.

Le petit garçon sauta immédiatement dans la voiture.

« C'est parfait, » dit-il, « pourvu que ma mère ait son argent. »

Malheureux pauvres ! L'éducation de l'enfant, au point de vue des inquiétudes sordides de la vie, était déjà complète à l'âge de dix ans !

Nous partîmes.

CHAPITRE XXV

JE ME TROUVE AU RENDEZ-VOUS

L'aspect misérable de la rue, lorsque nous y entrâmes, l'état de saleté et de délabrement de la maison, lorsque nous nous arrêtâmes à la porte, auraient averti bien des hommes dans ma position de se préparer à un spectacle affligeant après leur admission dans l'intérieur du logis. La première impression produite sur mon esprit par la maison me fit supposer au contraire que les réponses du petit garçon à mes questions m'avaient induit en erreur. Il m'était simplement impossible d'associer Mme Van Brandt, telle que je me la rappelais, au spectacle d'une misère aussi sordide que celle que j'avais devant les yeux. Je tirai la sonnette de la porte, persuadé à l'avance que mes informations n'aboutiraient à aucun résultat utile.

Lorsque je levai la main vers la sonnette, la peur d'être battu qu'éprouvait mon petit compagnon reparut dans toute sa force. Il se cacha derrière moi, et, quand je lui demandai ce qu'il faisait, il me répondit confidemment :

« Je vous en prie, monsieur, tenez-vous entre ma mère et moi lorsqu'elle ouvrira la porte. »

Une grande femme, brutale, répondit à la sonnette. Elle n'eut point besoin de se faire connaître. La canne qu'elle tenait à la main la désignait suffisamment pour la mère de mon petit ami.

« Je croyais que c'était mon vagabond de petit garçon, » s'écria-t-elle, comme pour excuser la présence de la canne. « Il est parti en commission depuis plus de deux heures. Que désirez-vous monsieur ? »

J'intercédai pour l'infortuné petit garçon avant d'entamer ma propre affaire.

« Je vous prie de pardonner à votre fils pour cette fois, » dis-je. « Je l'ai trouvé perdu dans la rue et je l'ai ramené chez vous. »

L'étonnement de la femme en apprenant ce que j'avais fait et en découvrant son fils derrière moi la rendit littéralement muette. Le langage des yeux, remplaçant, en cette circonstance, celui des lèvres, me révéla clairement l'impression que j'avais produite sur elle :

« ***Vous me ramenez en voiture mon moutard perdu ? Monsieur l'étranger, vous êtes fou.*** »

« Je sais qu'une dame Brand habite votre maison, » continuai-je. « Je me trompe sans doute en la prenant pour une dame du même nom, que je connais. Mais je désirerais m'assurer si j'ai tort ou raison. Est-il trop tard pour déranger votre locataire ce soir ? »

La femme recouvra l'usage de sa langue.

« Ma locataire est levée, et elle attend ce petit imbécile qui ne connaît pas encore son chemin dans Londres. »

Elle souligna ces mots en menaçant de son poing musculeux son fils, qui rechercha immédiatement un abri derrière les pans de mon habit.

« Avez-vous rapporté l’argent ? » hurla par-dessus mon épaule, à son fils caché derrière moi, cette terrible créature. « Ou bien l’avez-vous perdu comme votre stupide petite personne ? »

Le petit garçon se remontra et déposa l’argent dans la main rugueuse de sa mère.

Elle le compta avec des yeux qui s’assurèrent durement que chaque pièce était de bon aloi, et elle s’adoucit alors en partie.

« Montez ! » grommela-t-elle en s’adressant à son fils ; « et ne faites pas attendre la dame plus longtemps. Elles sont à moitié mortes de faim, elle et sa fille, » continua la femme en se tournant vers moi. « La nourriture que mon garçon leur apporte dans son panier sera le premier aliment que la mère aura touché aujourd’hui. Elle a engagé maintenant tout ce qu’elle possédait, et je ne saurais dire ce qu’elle va devenir, si vous ne venez pas à son secours. Le médecin fait ce qu’il peut, mais il m’a dit aujourd’hui que, si elle ne se nourrissait pas mieux, ce n’était pas la peine de l’envoyer chercher. Suivez mon garçon et voyez vous-même si c’est la dame que vous connaissez. »

J’écoutais la femme, toujours persuadé que j’avais agi sous l’empire d’une illusion en venant chez elle. Était-il possible d’associer le charmant objet du culte de mon cœur à la misérable histoire de dénûment que je venais d’entendre ? J’arrêtai le petit garçon au premier étage pour le prier de m’annoncer simplement comme un médecin qui, informé de la maladie de Mme Brand, était venu pour la voir.

Nous montâmes au second étage, puis au troisième. Arrivés maintenant au haut de la maison, le petit garçon frappa

à la porte la plus proche de nous sur le palier. Nulle voix intelligible ne répondit. Il ouvrit la porte sans cérémonie et entra. J'attendis dehors pour écouter ce qu'on allait dire. La porte resta entrebaîllée. Si, comme j'étais disposé à le croire, la voix de Mme Brand était celle d'une étrangère, j'étais décidé à lui offrir délicatement tous les secours en mon pouvoir, et à retourner immédiatement à mon poste, ***à l'ombre de Saint-Paul***.

La première voix qui s'adressa au petit garçon était celle d'un enfant.

« J'ai bien faim ! Jemmy, j'ai bien faim !

– Tout va bien, mamzelle ; je vous apporte quelque chose à manger.

– Dépêchez-vous, Jemmy ! Dépêchez-vous ! »

Après un moment de silence, j'entendis de nouveau la voix du petit garçon.

« Voici une tartine de pain et de beurre, mamzelle. Il faut attendre que j'aie fait cuire votre œuf ; ne mangez pas trop vite pour ne pas vous étouffer. Qu'est-ce qu'a votre maman ? Dormez-vous, madame ? »

Je pus à peine entendre la réponse, tant était faible la voix qui murmura ce seul mot :

« Non. »

Le petit garçon reprit la parole :

« Courage, madame ; il y a là un médecin qui désire vous voir. »

Cette fois, pas de réponse intelligible. Le petit garçon vint à la porte :

« Entrez, monsieur, je vous prie. Je ne puis rien en tirer. »

Hésiter plus longtemps à entrer dans la chambre eût été d'une délicatesse déplacée. J'entrai donc.

Au bout opposé d'une chambre à coucher misérablement meublée, gisait faiblement étendue dans un vieux fauteuil délabré une des milliers de créatures délaissées qui mouraient de faim, cette nuit-là, dans la grande cité. Un mouchoir blanc lui couvrait la figure comme pour l'abriter de la flamme du feu allumé près d'elle. Surprise à mon entrée dans la chambre, par le bruit de mes pas, elle enleva le mouchoir. Je la regardai, et dans ce visage pâle, livide, cadavéreux, je reconnus celui de la femme que j'aimais !

Pendant un moment, l'horreur de cette découverte me rendit défaillant et me donna le vertige. Un instant après, j'étais agenouillé près de son fauteuil, mon bras l'entourait et sa tête reposait sur mon épaule. Elle ne pouvait ni parler ni pleurer ; elle tremblait silencieusement, et c'était tout. Nulle parole ne sortit de mes lèvres, nulle larme ne vint me soulager. Je la pressai contre moi et elle se laissa faire. L'enfant qui dévorait son pain et son beurre près d'une petite table ronde, et le petit garçon qui attisait le feu, à genoux devant le foyer, nous regardaient en ouvrant de grands yeux. Et les minutes s'écoulaient lentement, et l'on n'entendait dans la chambre que le bourdonnement d'une mouche dans un coin.

Les instincts de la profession que j'avais embrassée, plutôt que le sentiment réel de la situation dans laquelle je me trouvais placé, me réveillèrent enfin. Elle mourait de faim !

Je le vis dans la couleur mortelle de sa peau ; je le sentis dans la faiblesse, la rapidité et l'irrégularité des battements de son pouls. J'appelai le petit garçon, et je l'envoyai chercher du vin et des biscuits à la taverne la plus voisine.

« Dépêchez-vous, » lui dis-je, « et je vous donnerai plus d'argent que vous n'en avez jamais eu dans votre vie ! »

Le petit garçon me regarda et dit en tapant la monnaie qu'il avait dans la main :

« Quelle chance ! »

Et il sortit de la chambre en courant comme jamais petit garçon ne courut.

Je me tournai pour adresser à la mère mes premières paroles de consolation. Les cris de l'enfant m'arrêtèrent.

« J'ai bien faim ! j'ai bien faim ! »

Je plaçai quelque nourriture devant l'enfant affamée et je l'embrassai. Elle me regarda avec des yeux étonnés.

« Êtes-vous un nouveau papa ? » demanda la petite créature. « Mon autre papa ne m'embrasse jamais. »

Je regardai la mère. Ses yeux étaient fermés ; les larmes coulaient lentement sur ses joues pâles et amincies. Je pris sa main frêle dans la mienne.

« De meilleurs jours vont venir, » lui dis-je, « vous êtes maintenant sous ma garde. »

Point de réponse. Elle frémit encore silencieusement, et ce fut tout.

Le petit garçon revint en moins de cinq minutes et gagna ainsi la récompense promise. Il s'assit sur le parquet, près du feu, pour compter son trésor, seule créature heureuse dans la chambre. J'émiettai dans du vin quelques morceaux de biscuit et je ranimai peu à peu les forces défaillantes de Mme Van Brandt en lui administrant, par intervalles, un peu de nourriture sous cette forme prudente. Au bout d'un certain temps elle leva la tête et me regarda avec des yeux étonnés, pitoyablement pareils à ceux de son enfant. Une faible et délicate rougeur commença à apparaître sur son visage. Elle me parla, pour la première fois, d'une voix sourde que je pus entendre en m'asseyant près d'elle.

« Comment m'avez-vous trouvée ? Qui vous a indiqué le chemin pour venir ici ? »

Elle s'arrêta pour se rappeler péniblement quelque chose dont la mémoire était lente à lui revenir. Sa rougeur augmenta ; elle avait retrouvé son souvenir perdu, et elle me regarda avec une curiosité timide.

« Qui vous a amené ici ? » demanda-t-elle. « Est-ce mon rêve ?

– Attendez, très-chère, que vous soyez plus forte, et je vous raconterai tout. »

Je la soulevai doucement et la déposai sur son misérable lit. L'enfant nous suivit, et, grimpant avec mon aide sur la couchette, elle se blottit près de sa mère. J'envoyai le petit garçon prévenir la maîtresse de la maison que je resterais près de ma malade toute la nuit pour surveiller les progrès de sa guérison. Il sortit en faisant tinter joyeusement son argent dans sa poche. Nous restâmes seuls tous les trois.

Pendant les longues heures qui suivirent, Mme Van Brandt tomba, par intervalles, dans un sommeil interrompu dont elle se réveillait en sursaut pour me regarder d'un air effaré, comme si j'avais été un étranger assis près de son lit. Vers le matin, la nourriture, que j'avais continué à lui administrer prudemment, amena un changement favorable dans son pouls, et la disposa à un sommeil plus tranquille. Lorsque le soleil se leva, elle dormait aussi paisiblement que l'enfant placée à ses côtés. Je pouvais donc la laisser, jusqu'à mon retour dans la journée, sous la garde de la femme de la maison. La magie de l'argent transforma cette brutale et terrible personne en une garde-malade si docile, si attentive et si avide de suivre mes instructions, qu'elle me pria de les lui donner par écrit, avant de partir. Je m'attardai encore un moment, seul, près du lit de la dormeuse, afin de m'assurer, pour la centième fois, avant de la quitter, que sa vie était hors de danger. Ce fut la plus douce des récompenses que d'en être certain, que d'effleurer légèrement de mes lèvres son front rafraîchi, que de regarder et de contempler encore ce pauvre visage délabré, toujours cher, toujours beau à mes yeux, si changé qu'il fût. Je fermai doucement la porte et je sortis, par une brillante matinée, une fois encore heureux, tellement près l'une de l'autre coulent dans la vie humaine les sources de la joie et de la douleur ; si rapprochée du nuage le plus sombre se trouve dans notre cœur, comme dans notre ciel, la clarté du soleil la plus brillante !

CHAPITRE XXVI

CONVERSATION AVEC MA MÈRE

Je rentrai chez moi à temps pour prendre deux ou trois heures de repos avant de rendre à ma mère, dans sa chambre, ma visite habituelle du matin. Je remarquai, cette fois, dans son accueil, certaines particularités d'aspect et de manières absolument nouvelles pour moi.

Lorsque nos yeux se rencontrèrent, elle me regarda d'un air soucieux et interrogateur, comme si elle était tourmentée d'un doute qu'elle n'osait exprimer en paroles. Et lorsque je m'informai, comme d'habitude, de sa santé, elle me surprit en me répondant avec impatience, comme si ma demande la contrariait. J'inclinai à croire, pendant un moment, que ce changement de manières signifiait qu'elle avait appris mon absence de la maison pendant la nuit, et qu'elle en soupçonnait la véritable cause. Mais elle ne fit aucune allusion, même la plus éloignée, à Mme Van Brandt, et il ne tomba de ses lèvres aucun mot qui impliquât directement ou indirectement que je l'eusse affligée ou désappointée. Je ne pus donc que supposer qu'elle avait à me dire, relativement à elle ou à moi, quelque chose d'important que, pour des raisons personnelles, elle s'abstenait à contre-cœur de me confier pour l'instant.

Nous revînmes à nos sujets habituels de conversation, entre autres à celui, toujours intéressant pour ma mère, de ma visite à Shetland. En en parlant, nous causâmes naturel-

lement aussi de Mlle Dunross. Et ici encore, au moment où je m'y attendais le moins, m'était réservée une nouvelle surprise.

« Vous me parliez l'autre jour, » dit ma mère, « du pavillon vert que la fille du pauvre Dermody avait brodé pour vous lorsque vous étiez enfants tous les deux. L'avez-vous réellement conservé depuis ce temps-là ?

– Oui.

– Où l'avez-vous laissé ? En Écosse ?

– Je l'ai apporté avec moi à Londres.

– Pourquoi ?

– J'ai promis à Mlle Dunross d'emporter le pavillon vert avec moi partout où j'irais. »

Ma mère sourit.

« Est-il possible, George, que vous partagiez, à ce sujet, l'opinion de la jeune dame de Shetland ? Après le laps d'années qui s'est écoulé, croyez-vous que le pavillon vert servira à vous réunir, Marie Dermody et vous ?

– Certainement non ! Je ne fais que complaire à une idée de la pauvre Mlle Dunross. Pouvais-je refuser de souscrire à son insignifiante requête après tout ce que je devais à sa bonté ? »

Le sourire disparut du visage de ma mère. Elle me regarda attentivement.

« Mlle Dunross paraît avoir produit sur vous une très-favorable impression, » dit-elle.

« Je l'avoue. Elle m'intéresse profondément.

– Si elle n'avait pas été incurable, George, j'aurais pu m'intéresser aussi à Mlle Dunross, et peut-être comme à ma belle-fille, n'est-ce pas ?

– Il ne sert de rien, mère, de spéculer sur ce qui aurait pu arriver. La triste réalité suffit. »

Ma mère attendit un peu avant de m'adresser une nouvelle question.

« Mlle Dunross a-t-elle toujours tenu son voile baissé devant vous lorsqu'il y avait de la lumière dans la chambre ?

– Toujours.

– Et ne vous a-t-elle jamais laissé jeter un coup d'œil momentané sur son visage ?

– Jamais.

– Et la seule raison qu'elle vous en a donnée a-t-elle été que la lumière lui causait une sensation douloureuse en tombant sur sa peau nue ?

– Vous me dites cela, mère, comme si vous doutiez que Mlle Dunross m'ait dit la vérité.

– Non, Georges. Je doute seulement qu'elle vous ait dit ***toute*** la vérité.

– Que voulez-vous dire ?

– Ne vous fâchez pas, mon cher. Je crois que Mlle Dunross a, pour cacher sa figure, une raison plus sérieuse que celle qu'elle vous a donnée. »

Je restai muet. Le soupçon qu'impliquaient ces paroles ne m'était jamais venu à l'esprit. J'avais trouvé dans des livres de médecine des cas de sensibilité nerveuse morbide exactement semblables à celui de M[lle] Dunross, tel qu'elle me l'avait décrit, et cela m'avait suffi. Maintenant que l'idée de ma mère avait passé de son esprit dans le mien, l'impression qu'elle produisit sur moi fut douloureuse au suprême degré. D'horribles images de difformité s'emparèrent de mon cerveau et profanèrent tout ce qu'il y avait de plus pur et de plus cher dans mes souvenirs de M[lle] Dunross. Il ne me servit de rien de changer de sujet de conversation, l'influence malfaisante que je subissais était trop puissante pour se dissiper en causant. Je m'excusai du mieux que je pus de quitter la chambre de ma mère, et je m'empressai d'aller chercher refuge contre moi-même là où je pouvais seulement espérer le trouver, c'est-à-dire dans la compagnie de M[me] Van Brandt.

CHAPITRE XXVII

CONVERSATION AVEC MME VAN BRANDT

La propriétaire prenait l'air devant la porte de sa maison lorsque j'arrivai. Ses réponses à mes informations justifièrent mes prévisions les plus favorables. La pauvre locataire paraissait déjà une tout autre femme, et l'enfant se trouvait en ce moment sur l'escalier, à attendre le retour de son ***nouveau papa***.

« J'ai quelque chose à vous dire, monsieur, avant que vous montiez, » continua la femme. « Ne remettez à la dame pas plus d'argent à la fois que la somme nécessaire à la dépense du jour. Si elle en a davantage, elle le dépensera probablement pour son propre à rien de mari. »

Absorbé par les précieux et chers intérêts qui m'occupaient l'esprit, j'avais oublié l'existence de M. Van Brandt.

« Où est-il ? » demandai-je.

« Là où il mérite d'être, » répondit-elle, « en prison pour dettes. »

À cette époque, un prisonnier pour dettes l'était assez généralement pour la vie. Il y avait donc peu à craindre que ma visite se trouvât écourtée par l'apparition sur la scène de M. Van Brandt.

Je montai l'escalier et je trouvai l'enfant qui m'attendait sur la dernière marche, avec une poupée déguenillée dans les bras. Je lui avais acheté un gâteau sur mon chemin, et, confiant alors sa poupée à mes soins, elle trotta devant moi dans la chambre, avec son gâteau à la main, et annonça mon arrivée en ces termes :

« Maman, j'aime mieux ce papa-là que l'autre, et vous aussi. »

Le visage dévasté de la mère rougit un instant, et redevint pâle lorsqu'elle me tendit la main. Je la regardai avec anxiété et je discernai en elle, clairement accusés, les signes bienheureux de la guérison. Ses grands yeux gris se reposèrent sur moi avec une lueur de leur ancien éclat. La main que j'avais tenue si froide dans la mienne, la nuit précédente, avait recouvré de la vie et de la chaleur.

« Serais-je morte avant le jour si vous n'étiez pas venu ? » demanda-t-elle doucement. « M'avez-vous sauvé la vie une seconde fois ? Je le crois. »

Avant que je pusse m'en douter, elle inclina sa tête sur ma main qu'elle toucha tendrement de ses lèvres.

« Je ne suis pas une femme ingrate, » murmura-t-elle, « et pourtant je ne sais comment vous remercier. »

L'enfant leva vivement les yeux de dessus son gâteau.

« Pourquoi ne l'embrassez-vous pas ? » demanda l'étrange petite créature avec un regard tout étonné.

La tête de Mme Van Brandt s'inclina sur sa poitrine et elle soupira amèrement.

« Ne parlons plus de moi ! » dit-elle en recouvrant subitement son calme et en se forçant à me regarder de nouveau. « Dites-moi quel heureux hasard vous a conduit ici la nuit dernière.

– Le hasard qui m'a conduit au puits de Saint-Antoine, » répondis-je.

Elle se dressa vivement sur sa chaise.

« Vous m'avez revue comme vous m'aviez vue dans le chalet, près de la chute d'eau ? » s'écria-t-elle. « Était-ce encore en Écosse ?

– Non. C'était plus loin que l'Écosse, aussi loin que Shetland.

– Racontez-le-moi ! Je vous en prie, racontez-le-moi ! »

Je lui racontai ce qui était arrivé aussi fidèlement que je le pouvais, en gardant sur un point la réserve la plus absolue. Je lui cachai l'existence même de M[lle] Dunross, et je lui laissai supposer que la seule personne que j'eusse trouvée pour me recevoir, pendant mon séjour sous le toit de M. Dunross, était le maître de la maison.

« C'est étrange ! » s'écria-t-elle après m'avoir écouté attentivement jusqu'au bout.

« Qu'y a-t-il d'étrange ? » demandai-je.

Elle hésita, en scrutant ardemment mon visage avec ses grands yeux sévères.

« Je crains presque de vous en parler, » dit-elle. « Et pourtant, je ne devrais pas avoir de secrets pour vous en pareille matière. Je comprends tout ce que vous m'avez dit, à

une exception près. Il me paraît étrange que vous n'ayez eu pour société qu'un vieillard pendant votre séjour dans la maison de Shetland.

– De quelle autre société vous attendiez-vous à m'entendre parler ? » demandai-je.

« Je m'attendais, » répondit-elle, « à vous entendre parler de la présence d'une dame dans la maison. »

Je ne puis pas dire positivement que cette réponse me surprit, mais elle me força à réfléchir avant de parler. Je savais, par l'expérience du passé, qu'éloigné d'elle, elle devait m'avoir vu pendant que j'étais spirituellement présent à son esprit dans une extase ou dans un rêve. Avait-elle également vu la compagne quotidienne de mon séjour à Shetland, Mlle Dunross.

Je donnai à ma question une forme qui me laissait libre de décider si j'admettrais complètement, oui ou non, Mme Van Brandt dans ma confidence.

« Ai-je raison, » commençai-je, « de supposer que vous avez rêvé de moi, pendant mon séjour à Shetland comme vous aviez, une fois déjà, rêvé de moi lorsque j'étais dans ma maison du Pertshire ?

– Oui, » répondit-elle. « Cette fois, c'était à la fin de la soirée. Je m'étais endormie, ou j'étais devenue insensible, lequel des deux, je ne saurais le dire. Et je vous ai revu dans une vision ou dans un rêve.

– Où m'avez-vous vu ?

– Je vous ai vu d'abord sur le pont au-dessus de la rivière d'Écosse où je vous ai rencontré le soir que vous m'avez sauvé la vie. Un instant après, la rivière et le paysage

se sont fondus, et vous avec eux, dans l'obscurité. J'attendis un peu, et l'obscurité se dissipa. Je me trouvai, à ce qu'il me sembla, dans un cercle de lumière sidérale en face d'une fenêtre, avec un lac derrière et une chambre sombre devant moi. Je regardai dans la chambre et je vous vis à la clarté sidérale.

– Quand cela est-il arrivé ? vous rappelez-vous l'époque ?

– Je me souviens que c'était au commencement du mois. Les malheurs qui m'ont accablée depuis ne m'avaient pas encore atteinte, et pourtant, en vous regardant, j'avais la plus étrange prévision d'une catastrophe à venir. J'avais, dans votre pouvoir de me secourir, la même confiance absolue que lorsque j'avais rêvé pour la première fois de vous en Écosse. Et j'agis aussi familièrement. Je posai la main sur votre poitrine, et je vous dis : ***Souvenez-vous de moi. Venez à moi.*** J'écrivis même… »

Elle s'arrêta en frémissant, comme si elle avait été prise d'une frayeur subite. À cette vue, et craignant l'effet de quelque émotion violente, je m'empressai de lui proposer de ne point parler davantage du sujet de son rêve ce jour-là.

« Non, » répondit-elle avec fermeté. « Il n'y a rien à gagner à un délai. Mon rêve m'a laissé un horrible souvenir. Tant que je vivrai, je crois que je tremblerai en songeant à ce que j'ai vu près de vous dans la chambre sombre. »

Elle s'arrêta de nouveau. Touchait-elle au sujet de la figure enveloppée d'un voile noir ? Allait-elle décrire la première découverte de Mlle Dunross dans son rêve ?

« Dites-moi d'abord une chose, » reprit-elle. « Ai-je eu raison dans ce que je vous ai dit jusqu'ici ? Est-il vrai que vous étiez dans une chambre sombre, lorsque je vous ai vu ?

– Très vrai.

– Était-ce bien au commencement du mois à la fin de la soirée ?

– Oui.

– Étiez-vous seul dans la chambre ? Répondez-moi franchement !

– Je n'étais pas seul.

– Le maître de la maison était-il avec vous, ou bien aviez-vous un autre compagnon ? »

Après ce que je venais d'entendre, essayer de la tromper eût été aussi mal qu'inutile.

« J'avais un autre compagnon, » répondis-je. « La personne qui se trouvait dans la chambre était une femme. »

Pendant que je parlais, son visage m'indiqua qu'elle était de nouveau agitée par le terrible souvenir auquel elle venait de faire allusion. J'éprouvai moi-même alors quelque difficulté à conserver mon calme. Pourtant, j'étais résolu à ne pas laisser échapper un mot qui pût servir d'indication à l'esprit de ma compagne.

« Avez-vous quelque autre question à m'adresser ? » fut tout ce que je dis.

« Encore une, » répondit-elle. « Y avait-il quelque chose d'insolite dans le costume de votre compagne ?

– Oui. Elle portait un long voile noir qui lui couvrait la tête et le visage et tombait au-dessous de sa taille. »

Mme Van Brandt se renversa sur sa chaise et se couvrit les yeux de ses mains.

« Je comprends votre motif de me cacher la présence de cette malheureuse femme dans la chambre, » dit-elle. « C'est de la bonté et de la tendresse, comme tous les mobiles qui vous font agir, mais c'est inutile. Pendant mon extase, j'ai tout vu aussi exactement que dans la réalité, et j'ai vu cet effrayant visage ! »

Ces paroles me portèrent littéralement un choc.

Ma conversation du matin avec ma mère me revint immédiatement en mémoire. Je bondis sur mes pieds.

« Grand Dieu ! » m'écriai-je, « que voulez-vous dire ?

– Ne me comprenez-vous pas encore ? demanda-t-elle avec un étonnement analogue. « Faut-il que je parle plus clairement ? Lorsque vous avez vu mon apparition, m'avez-vous vue écrire ?

– Oui, sur une lettre que la dame écrivait pour moi. Plus tard, j'ai lu les mots écrits par vous, les mots qui m'ont conduit ici la nuit dernière : ***À la fin du mois. À l'ombre de Saint-Paul***.

– Comment m'avez-vous vue écrire sur la lettre inachevée ?

– Vous avez enlevé des genoux de la dame le pupitre sur lequel se trouvaient la lettre et la plume, et, pendant que vous écriviez, vous avez posé le pupitre sur son épaule.

– Avez-vous remarqué que l’enlèvement du pupitre ait produit quelque effet sur elle ?

– Je n’ai rien remarqué, » répondis-je. « Elle est restée immobile sur sa chaise.

– Elle a agi différemment dans mon rêve. Elle a levé la main, non celle de votre côté, mais la plus proche de moi. Pendant que j’enlevais le pupitre, elle leva la main et écarta de son visage les plis du voile, pour voir plus distinctement, je suppose. Ce ne fut que pour un instant, mais cet instant suffit pour me laisser voir ce que cachait le voile. N’en parlons pas ! Vous devez avoir frémi à cet effroyable spectacle dans la réalité, comme j’ai frémi dans mon rêve. Vous devez vous être demandé, comme je le fis : N’y a-t-il donc personne pour empoisonner cette horrible créature et l’enfouir miséricordieusement dans la tombe ? »

À ces mots, elle s’arrêta brusquement. Je ne pouvais articuler un mot, mais mon visage parlait pour moi. Elle le vit et devina la vérité.

« Grand Dieu ! » s’écria-t-elle. « Vous ne l’avez pas vue ! Elle vous a toujours dissimulé son visage derrière son voile ! Oh ! pourquoi, pourquoi m’avez-vous amenée à en parler ? Je n’en reparlerai jamais. Voyez, nous effrayons l’enfant ! Venez ici, chérie ; il n’y a rien qui doive vous effrayer. Venez, et apportez avec vous votre gâteau. Vous serez une grande dame qui donne un grand dîner ; nous serons deux amis que vous avez invités à dîner avec vous, et la poupée sera la petite fille qui vient après dîner pour avoir des fruits au dessert. »

Et elle continua ainsi à adresser à sa fille des propos enfantins en essayant vainement d'oublier le coup qu'elle venait de me porter.

Je recouvrai mon calme en partie, et je fis de mon mieux pour seconder l'effort qu'elle venait de faire. Mes pensées, plus tranquilles, me suggérèrent qu'elle avait bien pu se tromper en supposant que l'horrible spectacle qu'elle avait aperçu pendant sa vision était le reflet fidèle de la réalité. Je ne pouvais certainement point, en bonne justice, accepter la conviction de la difformité de Mlle Dunross sur un témoignage aussi incertain que celui d'un rêve. Si indubitablement raisonnable qu'il fût, ce point de vue laissait encore flotter certains doutes dans mon esprit. L'instinct de l'enfant découvrit bientôt que nous étions, sa mère et moi, des camarades qui prenaient peu de plaisir au jeu. Elle congédia sans cérémonie ses convives supposés et retourna avec sa poupée à son lieu de récréation favori où je l'avais trouvée, c'est-à-dire sur le palier de la porte. Ni les instances de sa mère ni les miennes ne parvinrent à la ramener près de nous. Nous restâmes donc seuls, face à face, avec le sujet défendu de Mlle Dunross entre nous.

CHAPITRE XXVIII

AMOUR ET ARGENT

Mme Van Brandt, qui, de son côté, ressentait plus péniblement l'embarras du moment, parla la première.

« Vous ne m'avez point parlé de vous, » commença-t-elle. « Votre vie est-elle plus heureuse qu'elle ne l'était la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ?

– Je ne puis dire honnêtement qu'elle l'est, » répondis-je.

« Y a-t-il quelque chance de vous voir marié ?

– Ma seule chance de me marier dépend toujours de vous.

– Ne dites pas cela » s'écria-t-elle avec un regard suppliant. « Ne gâtez pas le plaisir que j'ai à vous revoir en parlant de ce qui ne peut jamais être ! Ai-je encore à vous apprendre comment il se fait que vous me trouviez seule ici avec mon enfant ? »

Je me forçai à prononcer le nom de Van Brandt plutôt que de l'entendre passer par ses lèvres.

« On m'a dit que M. Van Brandt était en prison pour dettes, » dis-je. « Et j'ai vu par moi-même, la nuit dernière, qu'il vous a laissée sans ressources.

– Il m'a laissé le peu d'argent qu'il possédait lorsqu'on l'a arrêté, » répondit-elle tristement. « Ses cruels créanciers sont plus à blâmer que lui pour la misère qui est tombée sur nous. »

Cette défense, même négative, de Van Brandt me piqua au vif.

« J'aurais dû parler de lui avec plus de réserve, » dis-je amèrement. « J'aurais dû me souvenir qu'une femme peut pardonner tous les torts que lui inflige un homme, lorsqu'elle l'aime. »

Elle posa sa main sur ma bouche et m'arrêta avant que j'eusse pu continuer.

« Comment pouvez-vous me parler aussi cruellement ? » demanda-t-elle. « Vous savez, car je vous l'ai avoué, à ma honte, la dernière fois que nous nous sommes vus, vous savez qu'en secret mon cœur vous appartient. De quel tort parlez-vous ? Est-ce de celui que j'ai souffert lorsque Van Brandt m'a épousée alors que sa femme vivait et vit encore ? Pensez-vous que je puisse jamais oublier le grand malheur de ma vie, le malheur qui m'a rendue indigne de vous ? Ce n'est point ma faute, Dieu le sait ! Mais il n'en est pas moins vrai que je ne suis pas mariée, et que la petite chérie qui joue là dehors avec sa poupée est mon enfant. Et, sachant cela, vous me parlez d'être votre femme !

– L'enfant m'accepte pour son second père, » dis-je. « Il vaudrait mieux et il serait préférable pour nous deux que vous eussiez aussi peu d'orgueil que l'enfant.

– De l'orgueil ? » répéta-t-elle. « Dans une position comme la mienne ? Une femme sans ressources avec un faux mari en prison pour dettes ! Dites que je ne suis pas

tombée assez bas encore pour oublier ce qui vous est dû, et vous m'adresserez un compliment plus près de la vérité. Dois-je vous épouser pour m'assurer la nourriture et un abri ? Dois-je vous épouser parce qu'aucun lien légal ne m'attache au père de mon enfant ? Si cruellement qu'il ait agi, il conserve encore ce titre sur moi. Tout méchant qu'il est, il ne m'a pas abandonnée ; il m'a été enlevé de force. Mon seul ami ! est-il possible que vous me jugiez assez ingrate pour consentir à devenir votre femme ? Elle serait vraiment sans cœur, la femme qui, dans ma situation, pourrait vous faire déchoir de votre rang dans l'estime du monde et dans le respect de vos amis ! La pire des créatures qui hantent les rues reculerait à vous traiter de la sorte. Oh ! de quoi sont donc faits les hommes ? Comment, comment pouvez-vous m'en parler ? »

Je cédai et n'en parlai plus. Chacune de ses paroles augmentait mon admiration pour la noble créature que j'avais aimée et perdue. Quel refuge me restait-il ? Un seul : je pouvais encore lui offrir le sacrifice de ma personne. Si amèrement que je haïsse l'homme qui nous avait séparés, je l'aimais, elle, assez chèrement pour être capable de l'aider, lui, par égard pour elle. Quelle infatuation désespérée ! Je ne le nie pas ; je ne l'excuse pas, c'était une infatuation désespérée.

« Vous m'avez pardonné, » dis-je. « Laissez-moi mériter mon pardon. C'est quelque chose que d'être votre seul ami. Vous devez avoir quelque plan d'avenir ; dites-moi franchement en quoi je puis vous aider.

– Complétez la bonne œuvre que vous avez déjà commencée, » répondit-elle avec reconnaissance. « Aidez-moi à recouvrer la santé. Rendez-moi assez forte pour pouvoir

soumettre à l'appréciation d'un médecin mes chances de vie pendant quelques années.

– Soumettre vos chances de vie à l'appréciation d'un médecin, » répétai-je. « Qu'entendez-vous par là ?

– Je ne sais comment vous le dire sans reparler de M. Van Brandt.

– Entendez-vous, par parler de lui, parler de ses dettes ? » demandai-je. » Pourquoi hésiteriez-vous ? Vous savez qu'il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous tirer d'inquiétude. »

Elle me regarda pendant un moment avec une tristesse silencieuse.

« Oh ! pensez-vous que je consentirais à vous laisser donner votre argent à Van Brandt ? » demanda-t-elle aussitôt qu'elle put parler. « Moi, qui dois tout à votre dévouement ? Jamais ! Laissez-moi vous dire toute la vérité. Il est de toute nécessité qu'il sorte de prison. Il faut qu'il paye ses créanciers, et il a trouvé un moyen de les payer avec mon aide.

– Avec votre aide ! » m'écriai-je.

« Oui ! voici sa position en deux mots. Il a reçu, il y a quelque temps, d'un parent riche, une excellente offre d'un emploi à l'étranger, et il avait pris tous ses arrangements pour l'accepter. Malheureusement, il est revenu pour me conter sa bonne fortune, et, le jour même, il a été arrêté pour dettes. Son parent a offert de lui garder cette situation pendant un certain temps, et ce délai n'est pas encore expiré. S'il peut payer un dividende à ses créanciers, ils lui rendront

sa liberté, et il croit pouvoir trouver l'argent nécessaire si je consens à assurer ma vie. »

Assurer sa vie ! Ces trois mots révélaient clairement le piége qui lui était tendu.

Aux yeux de la loi, elle était nécessairement célibataire ; elle était majeure et maîtresse absolue de ses actes et actions. Qui pouvait dès lors l'empêcher d'assurer sa vie, si elle le voulait, et de contracter l'assurance de manière à créer à Van Brandt un intérêt direct à sa mort ? Connaissant ce que je savais de lui et le croyant capable de toute atrocité, je tremblai à la simple pensée de ce qui eût pu arriver si je n'avais pu la rejoindre que plus tard. Grâce à ma position de fortune, j'avais sous la main un moyen certain de la protéger. Je pouvais offrir à ce misérable de lui prêter, en une heure, l'argent dont il avait besoin, et il était homme à accepter mon offre aussi facilement que je la lui ferais.

« Vous ne paraissez pas approuver notre idée, » dit Mme Van Brandt en observant avec une perplexité évidente l'effet qu'elle venait de produire sur moi. « Je suis bien malheureuse ; il me semble vous avoir innocemment troublé et ennuyé pour la seconde fois.

– Vous vous trompez complétement, » répliquai-je. « Je doute seulement que votre plan pour tirer M. Van Brandt d'embarras soit aussi simple que vous le supposez. Connaissez-vous les délais qui devront probablement s'écouler avant que vous puissiez emprunter de l'argent sur votre police d'assurance ?

– Je n'en sais rien, » répondit-elle tristement.

« Voulez-vous me permettre de prendre l'avis de mes avoués ? Ce sont des hommes de confiance et expérimentés, et je suis certain qu'ils pourront vous être utiles. »

Quelque réserve que j'eusse mise à m'exprimer, sa délicatesse n'en prit pas moins l'alarme.

« Promettez-moi que vous ne me demanderez pas de vous emprunter de l'argent pour M. Van Brandt, » s'écria-t-elle, « et j'accepterai votre aide avec reconnaissance. »

Je pouvais honnêtement le lui promettre. Je n'avais qu'une chance de la sauver, c'était de lui cacher la marche que j'avais résolu de suivre. Je me levai pour m'en aller, pendant que ma résolution me soutenait encore. Plus tôt je prendrais mes informations, lui rappelai-je, et plus tôt nos doutes et nos difficultés seraient résolus.

Elle se leva en même temps que moi avec les larmes dans les yeux et la rougeur sur les joues.

« Embrassez-moi avant de partir ! » murmura-t-elle. « Et ne faites pas attention à mes larmes. Je suis parfaitement heureuse maintenant. C'est votre bonté qui m'accable. »

Je la pressai sur mon cœur avec la tendresse inavouée d'un embrassement d'adieu. Il était impossible de me dissimuler la situation dans laquelle je venais de me placer. Je venais, pour ainsi dire, de prononcer ma propre sentence de bannissement. Lorsque mon intervention aurait rendu à la liberté mon indigne rival, pourrais-je me soumettre à la nécessité dégradante de la voir en sa présence, de lui parler devant ses yeux ? Ce sacrifice était au-dessus de mes forces, et je le savais.

« Pour la dernière fois ! » pensai-je en l'étreignant un moment de plus. « Pour la dernière fois ! »

L'enfant accourut vers moi les bras ouverts, lorsque je parus sur le palier. Ma virilité m'avait soutenu pendant mes adieux à sa mère. Ce ne fut que lorsque le petit visage rond et innocent de l'enfant s'appuya tendrement contre le mien que ma force m'abandonna. Je ne pus parler ; je la déposai doucement et en silence sur le sol, et j'attendis à l'étage inférieur que je fusse en état d'affronter le monde de la rue.

CHAPITRE XXIX

NOS DESTINÉES NOUS SÉPARENT

Descendu au rez-de-chaussée, j'envoyai demander un moment d'entretien à la propriétaire de la maison. J'avais encore à apprendre dans quelle prison de Londres était enfermé Van Brandt, et elle était la seule personne à laquelle je pusse m'aventurer d'adresser cette question.

Après avoir répondu à mes demandes, cette femme interpréta sordidement mes motifs de visiter le prisonnier.

« Est-ce que l'argent que vous avez laissé là-haut se trouve déjà dans ses poches avides ? » demanda-t-elle. « Si j'étais aussi riche que vous, je l'y laisserais. À votre place, je ne voudrais pas le toucher avec une paire de pincettes ! »

Le grossier avis de cette femme me fut réellement utile ; il fit éclore une nouvelle idée dans mon esprit. Avant qu'elle eût parlé, j'étais trop triste ou trop préoccupé pour comprendre qu'il était parfaitement inutile de me dégrader moi-même en communiquant personnellement avec Van Brandt dans la prison. Il me vint alors seulement à l'esprit que les personnes propres à me représenter dans cette affaire étaient mes conseils judiciaires, et que j'y trouverais en outre cet avantage qu'ils pouvaient tenir secrète, pour Van Brandt lui-même, ma participation dans la transaction.

Je me rendis immédiatement en voiture à l'étude de mes avoués. Le principal patron, l'ami et le conseil éprouvé de la famille, me reçut.

Mes instructions, naturellement, l'étonnèrent fort. Il devait payer immédiatement les créanciers du prisonnier de ma part, mais sans divulguer mon nom à personne. Et il devait gravement accepter, en garantie de remboursement, la signature de M. Van Brandt !

« Je croyais bien connaître les nombreuses manières dont un gentleman peut jeter son argent par la fenêtre, » remarqua le principal patron. « Je vous félicite, monsieur Germaine, d'avoir découvert une façon entièrement nouvelle de vider efficacement votre bourse. Fonder un journal, diriger un théâtre, courir, jouer à Monaco, sont des modes très-efficaces de perdre son argent, mais ils cèdent le pas au payement des dettes de M. Van Brandt. »

Je le quittai pour retourner chez moi.

Le domestique qui ouvrit la porte avait un message de ma mère pour moi. Elle désirait me voir aussitôt que j'aurais le loisir de lui parler.

Je me présentai de suite dans le boudoir de ma mère.

« Eh bien, George, » dit-elle sans un mot de préparation à ce qui allait suivre, « comment avez-vous laissé Mme Van Brandt ? »

Je fus complétement pris au dépourvu.

« Qui vous a dit que j'avais vu Mme Van Brandt ? » demandai-je.

« Mon cher, votre figure me l'a dit. Est-ce que je ne sais pas maintenant quel air vous avez et comment vous parlez lorsque vous avez Mme Van Brandt en tête ? Asseyez-vous près de moi. J'ai à vous dire quelque chose que je voulais vous dire ce matin, mais, je ne sais pourquoi, le courage m'a manqué. Je suis plus hardie maintenant, et je puis vous le dire. Mon fils ! vous aimez encore Mme Van Brandt. Je vous permets de l'épouser. »

Telles furent ses paroles ! il s'était à peine écoulé une heure depuis que les propres lèvres de Mme Van Brandt m'avaient déclaré que notre union était impossible. Il n'y avait pas même une demi-heure que j'avais donné les instructions nécessaires pour rendre à la liberté l'homme qui était le seul obstacle à mon mariage. Et c'était ce moment que ma mère avait innocemment choisi pour consentir à accepter Mme Van Brandt pour sa belle-fille.

« Je vois que je vous étonne, » reprit-elle. « Laissez-moi vous expliquer mes motifs aussi clairement que possible. Je mentirais, George, si je vous disais que j'ai cessé d'apprécier les objections sérieuses qui s'élèvent contre votre mariage avec cette dame. La seule différence qui existe dans ma manière de voir, c'est que je suis disposée aujourd'hui à mettre de côté mes objections par égard pour votre bonheur. Je suis une vieille femme, mon cher. D'après la loi de la nature, je ne puis espérer demeurer bien longtemps encore avec vous. Quand je serai partie, qui vous soignera et vous aimera à la place de votre mère ? Personne, à moins que vous n'épousiez Mme Van Brandt. Votre bonheur est ma première considération ; et la femme que vous aimez, quelque tristement qu'elle ait été détournée du droit chemin, mérite un meilleur sort. Épousez-la. »

Je n'osais parler. Je ne pus que m'agenouiller aux pieds de ma mère et cacher mon visage sur ses genoux comme si j'étais redevenu enfant.

« Pensez-y, George, » dit-elle. « Et revenez me trouver lorsque vous serez assez calme pour causer de l'avenir aussi tranquillement que moi. »

Elle me prit la tête et m'embrassa. En me levant pour la quitter, j'aperçus dans ses chers vieux yeux qui me regardaient si tendrement quelque chose qui me frappa d'une crainte subite, aiguë et perçante comme un coup de couteau.

Dès que j'eus fermé la porte, je descendis chez le concierge.

« Ma mère a-t-elle quitté la maison pendant que j'étais sorti ? » demandai-je.

« Non, monsieur.

– Est-il venu quelques visites ?

– Une seule, monsieur.

– Savez-vous qui c'était ? »

Le concierge m'indiqua le nom d'un célèbre médecin, alors à la tête de sa profession. Je pris immédiatement mon chapeau et je me rendis chez lui.

Il venait justement de rentrer de ses visites. On lui remit ma carte et je fus de suite admis dans son cabinet.

« Vous avez vu ma mère, » lui dis-je. « Est-elle sérieusement malade et le lui avez-vous laissé voir ? Pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité ; je puis la supporter. »

Le grand homme me prit tendrement la main.

« Votre mère n'a besoin d'aucun avertissement ; elle connaît l'état critique de sa santé, » dit-il. « Elle m'a envoyé chercher pour confirmer sa propre conviction. Je n'ai pu lui cacher, je ne dois pas vous cacher à vous-même que ses forces vitales baissent. Elle peut vivre encore quelques mois dans un air plus doux que celui de Londres. C'est tout ce que je puis vous dire. À son âge, ses jours sont comptés. »

Il me donna le temps de me raffermir sous le coup qu'il venait de me porter, et mit alors à ma disposition sa vaste expérience et sa science étendue et consommée. Je consignai par écrit, sous sa dictée, les instructions nécessaires pour veiller sur la frêle condition de la vie de ma mère.

« Permettez-moi de vous donner un avis, » dit-il au moment où je le quittais. « Votre mère désire particulièrement que vous ignoriez l'état précaire de sa santé. Sa seule inquiétude est de vous voir heureux. Si elle apprend votre visite chez moi, je ne réponds pas des suites. Trouvez le meilleur prétexte que vous pourrez pour l'emmener immédiatement de Londres, et, quoi que vous éprouviez en secret, gardez en sa présence un air de gaieté. »

Le soir même, je donnai à ma pauvre mère un prétexte facilement trouvé. Je n'eus qu'à lui annoncer le refus de Mme Van Brandt de m'épouser, et ce fut pour elle un motif suffisant à ma proposition de quitter Londres. Le même soir, j'écrivis à Mme Van Brandt pour l'informer de la triste cause de mon départ subit, et pour l'avertir qu'il n'existait plus la moindre nécessité d'assurer sa vie.

« Mes avoués, » lui écrivis-je, « se sont chargés d'arranger immédiatement les affaires de M. Van Brandt.

Dans quelques heures, il sera libre d'accepter la situation qui lui était offerte. »

Les dernières lignes de ma lettre l'assuraient de mon inaltérable amour et la suppliaient de m'écrire avant son départ d'Angleterre.

Cela fait, tout était fini. Chose étrange à dire, je ne ressentis à cette époque, la plus triste de ma vie, aucune souffrance aiguë. Il existe une limite, moralement aussi bien que physiquement, à notre faculté de souffrir. Je ne puis mieux décrire mes sensations dans les calamités qui venaient de m'accabler qu'en disant que je ressemblais à un homme qui vient d'être étourdi.

Le lendemain, nous accomplissions, ma mère et moi, la première étape de notre voyage vers la côte Sud du Devonshire.

CHAPITRE XXX

UN REGARD EN ARRIÈRE

Nous étions établis à Torquay, ma mère et moi, depuis trois jours, lorsque je reçus la réponse de Mme Van Brandt à ma lettre. Après les premières phrases m'informant que Van Brandt avait été mis en liberté dans des circonstances qui faisaient douloureusement croire à quelque sacrifice inavoué de ma part à celle qui l'écrivait, la lettre poursuivait ainsi :

« Le nouvel emploi que M. Van Brandt va occuper nous assure l'aisance, sinon le superflu. Pour la première fois depuis le commencement de mes chagrins, j'ai devant moi la perspective d'une existence paisible au milieu d'étrangers auxquels ce qu'il y a de faux dans ma position demeurera caché, non pour moi, mais par égard pour mon enfant. Je ne dois ni n'ose aspirer à davantage, c'est-à-dire au bonheur dont jouissent certaines femmes.

« Nous quittons l'Angleterre pour le continent, demain matin de bonne heure. Vous dirai-je dans quelle partie de l'Europe se trouve ma nouvelle résidence ?

« Non ! vous pourriez m'écrire de nouveau et je pourrais vous répondre. L'unique et pauvre témoignage de reconnaissance que je puisse donner au bon ange de ma vie, c'est de l'aider à m'oublier. Quel droit ai-je de me cramponner à la place que j'ai usurpée dans votre estime ? Un temps viendra où vous donnerez votre cœur à une femme plus digne de

lui que moi. Laissez-moi disparaître de votre existence, sauf à titre de souvenir accidentel lorsque vous songerez parfois aux jours à jamais disparus.

« De mon côté, je ne me trouverai pas sans quelque consolation lorsque, moi aussi, je jetterai un regard sur le passé. Je suis devenue meilleure depuis que je vous ai rencontré. Tant que je vivrai, je me le rappellerai toujours.

« Oui ! l'influence que vous avez exercée sur moi, depuis le commencement jusqu'à la fin, a été salutaire. En admettant que j'aie eu tort, dans ma position, de vous aimer, et plus tort encore de vous l'avouer, pourtant mon amour a été innocent et l'effort que j'ai fait pour le maîtriser a été, au moins, honnête. Mais, à part cela, mon cœur me dit que je dois d'être meilleure à la sympathie qui nous a unis. Je puis vous avouer ce que je n'ai jamais encore admis, aujourd'hui que nous sommes largement séparés, et qu'il y a si peu de chance que nous nous rencontrions jamais de nouveau. Toutes les fois que je me suis abandonnée sans réserve à mes meilleurs instincts, ils ont toujours paru me pousser vers vous. Toutes les fois que mon esprit s'est trouvé le plus réellement en paix, et que j'ai pu prier d'un cœur pur et pénitent, j'ai senti que quelque lien invisible nous rapprochait de plus en plus l'un de l'autre. Et, chose étrange à dire, cela m'est toujours arrivé absolument comme les rêves dans lesquels je vous ai vu, lorsque j'étais séparée de Van Brandt ; alors, en pensant à vous et en en rêvant, il m'a toujours semblé que je vous connaissais beaucoup plus intimement que lorsque nous nous trouvions face à face. Je me demande s'il existe réellement quelque chose comme une existence antérieure. Avons-nous été jadis de constants compagnons dans quelque autre sphère, il y a des milliers d'années ? ce sont là d'oiseuses conjectures ! Qu'il me suffise de vous rap-

peler que j'ai gagné à vous connaître, sans m'inquiéter du comment ni du pourquoi.

« Adieu, mon bien-aimé bienfaiteur, mon seul ami ! L'enfant vous envoie un baiser, et la mère se dit votre reconnaissante et affectionnée,

« M. VAN BRANDT. »

Lorsque je lus d'abord ces lignes, elles rappelèrent de nouveau à ma mémoire, fort étrangement, à ce que je pensais alors, les prédictions de dame Dermody à l'époque de mon enfance. Les sympathies qui devaient, m'avait-elle annoncé, m'unir spirituellement à Marie se trouvaient ici réalisées par une étrangère que j'avais rencontrée par hasard dans les dernières années de ma vie !

Engagé sur cette voie, avançai-je plus loin ? au moins d'un pas ? Nul soupçon de la vérité ne se présenta même alors à mon esprit.

La faute doit-elle en être imputée à ma lenteur de compréhension ? Tout autre homme dans ma position aurait-il découvert ce que je ne pus apercevoir ?

Je remonte la chaîne des événements qui se déroule dans ce récit, et je me demande où trouver dans mon cas, ou dans celui de tout autre homme, la possibilité d'identifier l'enfant Marie Dermody avec la femme Mme Van Brandt ? Lorsque nous nous étions revus près de la rivière d'Écosse, nos visages avaient-ils gardé quelques traits capables de nous rappeler ceux de notre enfance ? Le petit garçon et la petite fille étaient devenus, dans l'intervalle, un homme et une femme, et il n'existait en nous aucun signe extérieur visible du George et de la Marie des anciens jours. Déguisés l'un pour l'autre par nos visages, nous l'étions également par

nos noms. Son faux mariage avait changé son nom patronymique. Le testament de mon beau-père avait changé le mien. Son prénom était le plus commun de tous les noms de femmes, et le mien était loin d'être remarquable parmi ceux des hommes. En ce qui touche les diverses occasions dans lesquelles nous nous étions rencontrés, nous étions-nous vus assez souvent pour arriver, chacun de notre côté, à nous reconnaître dans le cours de notre conversation ? Nous nous étions rencontrés quatre fois en tout : une fois sur le pont, une fois à Édimbourg, et deux fois à Londres. Dans chacune de ces occasions, les inquiétudes et les intérêts absorbants du moment avaient occupé son esprit et le mien et inspiré ses paroles et les miennes. Quand les événements qui nous avaient mis en rapport nous avaient-ils laissé assez de loisir et de tranquillité pour nous permettre de jeter paresseusement un regard en arrière sur nos existences et de comparer tranquillement les souvenirs de notre enfance ? Jamais ! Du commencement à la fin, le cours des événements nous avait éloignés de plus en plus de tout résultat pouvant nous conduire même à un soupçon de la vérité. En m'écrivant lors de son départ d'Angleterre, et moi en lisant sa lettre, nous ne pouvions, l'un et l'autre, que croire que nous nous étions vus pour la première fois près de la rivière et que nos destinées divergentes avaient fini par nous séparer pour toujours.

En relisant plus tard sa lettre d'adieu à la clarté de ma mûre expérience, je constate combien la foi de dame Dermody dans la pureté du lien qui nous unissait comme âmes-sœurs s'est trouvée remarquablement justifiée par les résultats.

Ce n'était que lorsque ma Marie inconnue était séparée de Van Brandt ; en d'autres termes, ce n'était que lorsqu'elle était un pur esprit, qu'elle ressentait le caractère purifiant de

mon influence sur sa vie, et que son apparition communiquait avec moi sous sa visible et parfaite image. De mon côté, quand rêvais-je d'elle, comme en Écosse, ou quand éprouvais-je le mystérieux avertissement de sa présence, à mes moment de veille, comme à Shetland ? Toujours, lorsque mon cœur s'ouvrait le plus tendrement pour elle et pour les autres ; toujours, lorsque mon esprit était affranchi des doutes amers, des aspirations égoïstes qui dégradent en nous la divinité. Alors, et seulement alors, ma sympathie pour elle possédait la perfection qui résiste aux hasards et aux changements, aux déceptions et aux tentations de la vie humaine.

CHAPITRE XXXI

MADEMOISELLE DUNROSS

Exclusivement occupé à veiller sur les derniers jours de la vie de me mère, je trouvai dans l'accomplissement de ce devoir sacré ma seule consolation à la perte de mon dernier espoir d'épouser Mme Van Brandt.

Peu à peu, ma mère ressentit l'influence revivifiante d'une vie tranquille et d'un air tempéré. L'amélioration de sa santé ne pouvait être, je le savais trop bien, que momentanée, et pourtant c'était un soulagement pour moi que de la voir affranchie de toute souffrance, et innocemment heureuse de la présence de son fils. À part les heures du jour et de la nuit consacrées à son repos, je ne la quittais jamais. Aujourd'hui encore, je me rappelle avec un attendrissement qui manque à mes autres souvenirs les livres que je lui lisais, le coin ensoleillé du rivage où je m'asseyais avec elle, les jeux de cartes auxquels nous jouions ensemble, le petit bavardage insignifiant qui l'amusait lorsqu'elle n'était pas assez forte pour se permettre d'autre distraction. Voilà mes reliques impérissables ; voilà les actes de ma vie que je préférerai me rappeler lorsque les ombres envahissantes de la mort m'environneront.

Lorsque j'étais seul, mes pensées, occupées presque exclusivement des personnages et des événements du passé, se reportaient souvent vers Shetland et vers Mlle Dunross.

Le doute qui me hantait à l'égard de ce que m'avait réellement caché le voile noir n'était plus accompagné d'un sentiment d'horreur lorsqu'il me revenait à l'esprit. Plus mes derniers souvenirs de Mlle Dunross s'associaient vivement à l'idée d'une affliction physique indicible, et plus la noble nature de la femme paraissait s'élever dans mon estime.

Pour la première fois depuis que j'avais quitté Shetland, la tentation me vint alors d'enfreindre l'injonction que m'avait intimée son père à mon départ. Lorsque je songeai de nouveau au baiser dérobé au milieu de la nuit ; lorsque je me rappelai l'apparition de la main blanche et frêle, m'envoyant un dernier adieu à travers les épais rideaux, et lorsqu'à ces souvenirs se mêla celui plus récent de ce que ma mère avait soupçonné et de ce que Mme Van Brandt avait vu dans son rêve, le désir d'assurer Mlle Dunross qu'elle occupait toujours une place à part dans ma mémoire et dans mon cœur fut trop puissant pour pouvoir y résister. Je m'étais engagé d'honneur à ne pas retourner à Shetland et à ne pas écrire. Comment correspondre secrètement avec Mlle Dunross d'une autre façon fut pour mon esprit une question constante à mesure que les jours s'écoulaient. Tout ce qu'il me fallait, c'était une indication pour m'éclairer à cet égard, et l'ironie des circonstances voulut que ce fût ma mère qui me la donna.

Nous causions encore, de temps à autre, de Mme Van Brandt. En m'épiant dans les occasions où nous nous trouvions en société avec nos connaissances de Torquay, ma mère s'aperçut clairement qu'aucune autre femme, quelque attrayante qu'elle pût être, ne pouvait prendre dans mon cœur la place de celle que j'avais perdue. Ne voyant qu'une perspective de bonheur pour moi, elle se refusa à abandonner la pensée de mon mariage avec Mme Van Brandt. Quand

une femme a avoué à un homme qu'elle l'aime, avait l'habitude de dire ma mère, c'est la faute de cet homme s'il ne l'épouse pas en dépit de tous les obstacles. En soutenant cette opinion de diverses manières, elle me la soumit un jour en ces termes :

« Il existe un mécompte, George, à mon bonheur de me trouver ici avec vous. Je suis un obstacle à vos relations avec Mme Van Brandt.

– Vous oubliez, » dis-je, « qu'elle a quitté l'Angleterre sans me dire où je pourrais la trouver.

– Si vous étiez débarrassé de votre mère, mon cher, vous pourriez facilement la trouver. Même dans l'état des choses, vous pourriez sûrement lui écrire. Ne vous abusez pas sur ma pensée, George ! Si j'avais le moindre espoir que vous l'oubliassiez ; si je vous voyais seulement modérément attiré par l'une ou l'autre des charmantes femmes que nous connaissons ici, je vous dirais : Ne parlons plus jamais de Mme Van Brandt et n'y pensons plus. Mais, mon cher, votre cœur est fermé à toutes les autres femmes. Soyez donc heureux à votre façon et que je puisse voir votre bonheur avant de mourir. Le misérable auquel cette pauvre créature sacrifie sa vie la maltraitera ou l'abandonnera tôt ou tard, et il lui faudra alors recourir à vous. Ne lui laissez pas croire que vous êtes résigné à sa perte. Plus vous braverez résolument ses scrupules, plus elle vous aimera et vous admirera en secret. Les femmes sont ainsi faites. Adressez-lui une lettre et joignez-y un petit cadeau. Vous parliez de me conduire à l'atelier du jeune artiste d'ici qui vous a remis sa carte l'autre jour. On dit qu'il peint d'admirables miniatures. Pourquoi n'enverriez-vous pas votre portrait à Mme Van Brandt ? »

Voilà l'idée que j'avais vainement cherchée ! Absolument superflu comme mode de plaider ma cause auprès de Mme Van Brandt, le portrait m'offrait le meilleur moyen de communiquer avec Mlle Dunross sans violer absolument l'engagement que j'avais pris envers son père. De cette manière, sans lui écrire un mot, sans même lui adresser aucun message, je pourrais lui dire avec quelle reconnaissance je me la rappelais ; je pourrais évoquer tendrement en elle mon souvenir dans les moments les plus cruels de sa triste et solitaire existence.

Je me rendis secrètement, le même jour, chez l'artiste, et les séances continuèrent après pendant les heures de repos de ma mère dans sa chambre jusqu'à ce que le portrait fût terminé. Je le fis encadrer dans un médaillon d'or uni, attaché à une chaîne, et j'adressai d'abord mon cadeau à la seule personne en qui je pouvais me fier pour le faire parvenir à sa destination. C'était le vieil ami appelé sir James dans ce récit et qui m'avait emmené avec lui à Shetland sur le yacht de l'État.

Je n'avais aucune raison, en lui adressant les explications nécessaires, de m'imposer aucune réserve avec sir James. Dans notre voyage de retour de Shetland, nous avions plus d'une fois causé confidentiellement de Mlle Dunross. Sir James avait appris sa triste histoire du médecin de Lerwick, qui était un de ses camarades de collége. En le priant de confier mon cadeau à ce gentleman, je n'hésitai pas à lui avouer le doute qui me tourmentait relativement au mystère du voile noir. Il était nécessairement impossible de prévoir si le docteur serait capable de résoudre ce doute. Je ne pus donc que prier sir James de lui poser discrètement la question, en lui demandant les informations habituelles sur la santé de Mlle Dunross.

À cette époque de lentes communications, il me fallait attendre, non des journées, mais des semaines, avant de pouvoir espérer recevoir la réponse de sir James. Sa lettre ne me parvint qu'après un délai inhabituellement long, et, pour ce motif ou pour tout autre que je ne puisse deviner, je pressentis si vivement de mauvaises nouvelles, que je m'abstins d'en rompre le cachet en présence de ma mère. J'attendis que je fusse retiré dans ma chambre, pour ouvrir la lettre.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. La réponse de sir James ne contenait que ces mots :

« Les lignes que je vous adresse ci-jointes parleront d'elles-mêmes sans mon secours. Je ne puis ***la*** plaindre. Je me sens cordialement affligé pour ***vous***. »

La lettre ainsi désignée était adressée à sir James par le médecin de Lerwick. Je la copie ici sans commentaires :

« Le temps orageux a retardé le navire au moyen duquel nous communiquons avec le continent. Je n'ai reçu votre lettre qu'aujourd'hui. En même temps m'est arrivée une petite boîte renfermant un médaillon et une chaîne en or, cadeau que vous me priez de faire parvenir en secret à Mlle Dunross, de la part d'un de vos amis dont il ne vous est pas permis de me faire connaître le nom.

« En me transmettant ces instructions, vous m'avez innocemment placé dans une position extrêmement difficile.

« La pauvre dame à laquelle est destiné ce cadeau touche à la fin de sa vie, vie de souffrances si compliquées et si terribles, que la mort, pour elle, arrive littéralement comme une miséricorde et une délivrance. Dans ces tristes circonstances, je ne crois pas être à blâmer si j'hésite à lui

remettre en secret ce médaillon, sans savoir à quelles particularités est associé ce souvenir, ni à quelle émotion sérieuse il ne pourrait point donner lieu.

« Dans le doute, je me suis permis d'ouvrir le médaillon, et mon hésitation s'en est naturellement accrue. J'ignore absolument quels souvenirs ma malheureuse malade peut attacher à ce portrait. J'ignore s'il lui sera agréable ou pénible de le recevoir à ses derniers moments sur la terre. Je ne puis que me résoudre à l'emporter avec moi lorsque j'irai la voir demain, et à laisser aux circonstances à décider si je risquerai ou non de le lui remettre. Le courrier pour le Sud ne part que dans trois jours. Je puis donc laisser ma lettre ouverte pour vous faire connaître le résultat de ma visite.

*

« Je l'ai vue et viens de rentrer chez moi. Mon affliction est grande, mais je ferai de mon mieux pour vous écrire intelligemment et complétement ce qui est arrivé.

« Lorsque je l'ai vue ce matin pour la première fois, ses forces affaiblies venaient de se rallier. La garde me prévint qu'elle avait dormi pendant les premières heures de la journée. Auparavant, elle avait eu quelques symptômes de fièvre, accompagnés d'un léger délire. Les paroles qui lui étaient échappées dans cet état paraissaient se rapporter uniquement à un individu absent qu'elle appelait *George*. Sa seule préoccupation, me dit-on, était de revoir *George* avant de mourir.

« En entendant cela, je fus frappé de la possibilité que le portrait du médaillon fût celui de l'individu absent. Je renvoyai la garde de la chambre et je pris la main de Mlle Dunross dans la mienne. Me fiant en partie à la con-

fiance que je lui savais en moi comme en un vieil ami et conseiller, je lui rappelai les paroles qui lui étaient échappées pendant la fièvre, et j'ajoutai :

« Vous savez que vos secrets sont en sûreté avec moi. Dites-moi si vous vous attendez à recevoir quelque petit souvenir de George ? »

« C'était un risque à courir. Le voile noir qu'elle porte toujours lui couvrait le visage. Je n'avais pour m'avertir de l'effet que je produisais sur elle que le changement de température ou les mouvements partiels de sa main, placée dans la mienne sous la couverture de soie du lit.

« Elle ne répondit rien d'abord. Sa main passa subitement du froid au chaud et pressa vivement la mienne. Sa respiration devint oppressée et elle ne put parler qu'avec difficulté. Elle ne me répondit pas, elle m'interrogea seulement.

« Est-il ici ? » demanda-t-elle.

« Je répondis :

« Il n'y a que moi ici.

– Y a-t-il une lettre ? »

« Je répondis :

« Non. »

« Elle garda un moment le silence. Sa main redevint froide ; la pression de ses doigts se relâcha. Elle reprit la parole :

« Dépêchez-vous, docteur ! Quoi que ce soit, donnez-le moi avant que je meure. »

« Je risquai l'expérience ; j'ouvris le médaillon et je le lui mis dans la main.

« Autant que je pus le voir, elle s'abstint d'abord de le regarder. Elle me dit :

« Tournez-moi dans le lit la face contre le mur. »

« J'obéis. Le dos tourné vers moi, elle leva son voile, et alors, je suppose, elle regarda le portrait. Un long cri étouffé, non de chagrin ou de douleur, mais de bonheur et de joie, lui échappa. Je l'entendis embrasser le portrait. Quelque accoutumé que je sois, dans ma profession, à des spectacles et à des cris pitoyables, je ne me rappelle pas avoir jamais perdu mon sang-froid comme je le fis en ce moment. Je fus obligé de m'approcher de la fenêtre.

« Une minute à peine s'était écoulée que j'étais de retour auprès du lit. Elle avait rabattu son voile sur sa figure. Sa voix s'était affaiblie, et je ne pus entendre ce qu'elle disait qu'en me penchant vers elle et en plaçant l'oreille près de ses lèvres.

« Mettez-le autour de mon cou, » murmura-t-elle.

« Je fermai la chaîne du médaillon autour de son cou. Elle essaya de lever la main jusqu'à lui, mais la force lui manqua.

« Aidez-moi à le cacher, » dit-elle.

« Je lui guidai la main. Elle cacha le médaillon sur son sein, sous le peignoir blanc qu'elle portait ce jour-là. L'oppression de sa respiration augmenta. Je la soulevai sur l'oreiller. L'oreiller n'était pas assez haut. Je lui posai la tête sur mon épaule et j'écartai en partie son voile. Elle éprouva un instant de soulagement et reprit la parole.

« Promettez-moi, » dit-elle, « qu'aucune main étrangère ne me touchera. Promettez-moi de m'ensevelir telle que je suis maintenant. »

« Je le lui promis.

« Sa faible respiration se précipita. Elle put à peine articuler les paroles suivantes :

« Recouvrez-moi le visage. »

« J'abaissai son voile sur sa figure. Elle resta silencieuse pendant quelques instants. Tout à coup, le bruit de sa respiration pénible cessa. Elle tressaillit et leva la tête de dessus mon épaule.

« Souffrez-vous ? » lui demandai-je.

« Je suis dans le ciel ! » répondit-elle.

« Sa tête retomba sur ma poitrine pendant qu'elle parlait. Son dernier souffle s'était enfui dans ce dernier éclat de joie. L'instant de son bonheur suprême et celui de sa mort n'avaient fait qu'un. La miséricorde de Dieu s'était enfin étendue sur elle. »

*

« Je reviens à ma lettre avant le départ du courrier.

« J'ai pris les mesures nécessaires pour l'accomplissement de ma promesse. Mlle Dunross sera enterrée avec le médaillon caché sur son sein, et le voile noir sur son visage. Jamais plus noble créature n'a respiré. Dites à l'étranger qui lui a envoyé son portrait que ses derniers instants ont été heureux, grâce à son souvenir exprimé par son cadeau.

« Je remarque dans votre lettre un passage auquel je n'ai pas encore répondu. Vous me demandez s'il existait, pour qu'elle cachât son visage sous un voile, une raison plus sérieuse que celle qu'elle avait coutume de donner aux personnes de son entourage. Il est vrai qu'elle souffrait d'une sensibilité morbide à l'action de la lumière. Il est vrai également que ce n'était pas là le seul, le pire résultat de sa maladie. Elle avait pour tenir caché son visage une autre raison connue seulement de deux personnes, du médecin qui habite le village près de la maison de son père, et de moi. Nous avons, tous les deux, fait serment de ne jamais divulguer à aucune créature vivante ce que nos yeux seuls ont vu. Nous avons caché notre terrible secret, même à son père, et nous l'emporterons avec nous dans la tombe. Je n'ai rien de plus à dire sur ce triste sujet à la personne au nom de laquelle vous m'avez écrit. Lorsqu'il pensera à Mlle Dunross, qu'il se la représente dans la beauté qu'aucune affliction physique ne peut profaner, dans la beauté d'une âme affranchie et éternellement heureuse de sa réunion avec les anges de Dieu.

« Je peux ajouter, avant de fermer ma lettre, que le pauvre vieux père ne restera pas dans la triste solitude de la maison du lac. Il passera le reste de ses jours sous mon toit, avec ma brave femme pour prendre soin de lui et mes enfants pour lui rappeler le plus brillant côté de la vie. »

Ainsi se terminait la lettre. Je la serrai et je sortis. La solitude de ma chambre me prédisait insupportablement l'isolement prochain de mon existence. Mes intérêts dans ce monde affairé se trouvaient maintenant circonscrits à un seul objet : veiller sur la santé chancelante de ma mère. Des deux femmes dont les cœurs avaient jadis battu d'une tendre sympathie avec le mien, l'une reposait dans sa tombe, et l'autre était perdue pour moi, sur une terre étrangère. Je

rencontrai sur la plage ma mère, qui se promenait lentement dans sa petite voiture à poney, aux doux rayons du soleil d'hiver. Je renvoyai son conducteur et je marchai à côté de la voiture, en tenant les rênes à la main. Nous causâmes de choses indifférentes. Je fermai les yeux devant le triste avenir qui m'attendait, et j'essayai dans les intervalles de mes serrements de cœur d'accepter avec résignation l'heure présente.

CHAPITRE XXXII

L'OPINION DU MÉDECIN

Six mois se sont écoulés. L'été est revenu. La dernière séparation a eu lieu. Prolongés par mes soins, les jours de la vie de ma mère sont finis. Elle est morte dans mes bras ; ses dernières paroles m'ont été adressées ; son dernier regard a été pour moi. Je suis maintenant, dans le sens le plus triste et le plus strict du mot, seul dans le monde.

L'affliction qui m'a frappé m'a laissé à remplir certains devoirs qui exigent ma présence à Londres. Ma maison est louée ; je suis descendu dans un hôtel. Mon ami, sir James, également pour affaires à Londres, occupe un appartement près du mien. Nous déjeûnons et nous dînons ensemble dans mon salon. La solitude m'est, pour l'instant, terrible, et pourtant, je ne puis aller dans le monde, et je fuis les simples connaissances. Cependant, sur la proposition de sir James, nous avons invité à dîner à l'hôtel avec nous un visiteur qui se recommande comme un convive peu ordinaire. Le médecin qui, le premier, m'a prévenu de l'état critique de la santé de ma mère, désire entendre ce que je pourrai lui raconter de ses derniers moments. Son temps est trop précieux pour être gaspillé dans les premières heures de la journée, et il nous rejoint à la table du dîner lorsque ses malades le laissent libre de visiter ses amis.

Le dîner est près de finir. J'ai fait tous mes efforts pour rester maître de moi, et j'ai raconté en quelques mots la

simple histoire des derniers jours paisibles de ma mère sur terre. La conversation tombe ensuite sur des sujets de peu d'intérêt pour moi, et, comme mon esprit se repose de l'effort qu'il vient de faire, ma faculté d'observation demeure libre de s'exercer comme d'habitude.

Peu à peu, pendant que marche la causerie, je remarque dans la conduite du célèbre médecin quelque chose qui m'étonne d'abord et qui, ensuite, me donne le soupçon de quelque motif inavoué de sa présence et qui me concerne.

À diverses reprises, je m'aperçois que ses yeux sont fixés sur moi avec un intérêt furtif et une attention qu'il paraît désireux de dissimuler. À diverses reprises, je remarque qu'il cherche à détourner la conversation des généralités et à m'amener à parler de moi ; et, ce qui est plus étrange, à moins que je ne me trompe, sir James est d'accord avec lui et l'encourage ! Sous divers prétextes, on me questionne sur ce que j'ai souffert dans le passé, et sur les plans d'avenir que j'ai formés. Parmi les autres sujets d'un intérêt personnel pour moi, on aborde celui des apparitions surnaturelles. On me demande si je crois aux sympathies spirituelles occultes et aux apparitions spectrales de personnes mortes ou absentes. On m'amène adroitement à convenir que mon opinion sur cette question difficile et controversable est, jusqu'à un certain point, influencée par mon expérience personnelle. Des conjectures ne suffisent pas, toutefois, à satisfaire l'innocente curiosité du docteur ; il cherche à m'amener à raconter en détail ce que j'ai vu et ressenti moi-même. Mais, cette fois, je me tiens sur mes gardes ; je m'excuse et je m'abstiens formellement d'admettre mon ami dans ma confidence. Il est de plus en plus évident pour moi que je sers d'objet à une expérience qui intéresse également sir James et le médecin. En affichant extérieurement

l'innocence la plus absolue à l'égard de tout soupçon de ce qui se passe, je prends intérieurement la résolution de découvrir le véritable motif de la présence du docteur ce soir-là et du rôle que sir James a joué en l'invitant à être mon convive.

Les événements favorisent mon projet aussitôt que le dessert a été placé sur la table.

Le garçon entre dans le salon avec une lettre pour moi, et m'annonce que le porteur attend pour savoir s'il y a une réponse. J'ouvre l'enveloppe, et j'y trouve quelques lignes de mes avoués m'annonçant l'accomplissement de certaines formalités d'affaires. Je saisis à l'instant l'occasion qui m'est offerte. Au lieu d'envoyer en bas un message verbal, je m'excuse et je prends la lettre pour prétexte à sortir du salon.

Après avoir renvoyé le messager qui attend en bas, je remonte le corridor où est situé mon appartement, et j'ouvre doucement la porte de ma chambre à coucher. Une seconde porte qui communique avec le salon possède dans sa partie supérieure un ventilateur au-dessous duquel je n'ai qu'à me placer pour entendre chaque mot de la conversation échangée entre sir James et le médecin.

« Alors vous pensez que j'ai raison, » sont les premiers mots que j'entends sortir de la bouche de sir James.

« Parfaitement raison, » répond le docteur.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui faire changer son triste mode d'existence, » poursuit sir James. « Je l'ai invité à venir passer quelque temps chez moi, en Écosse ; je lui ai proposé de voyager avec lui sur le continent ; je lui ai offert de l'emmener avec moi lors de mon prochain voyage sur le

yacht. Il n'a qu'une réponse, celle de dire simplement non à tout ce que je peux lui proposer. Vous avez entendu de ses propres lèvres qu'il n'a pas de plan d'avenir déterminé. Qu'adviendra-t-il de lui ? Qu'avons-nous de mieux à faire ? »

J'entends le médecin répondre :

« Ce n'est pas facile à dire. Pour parler franchement, le système nerveux de votre ami est sérieusement ébranlé. J'ai remarqué en lui quelque chose d'étrange la première fois qu'il est venu me consulter sur la santé de sa mère. Le mal n'a pas eu pour cause unique l'affliction de sa mort. Dans mon opinion, son esprit est, comment dirai-je ? détraqué depuis quelque temps déjà. C'est un homme très-réservé. Je soupçonne qu'il a été l'objet de tourments qu'il a cachés à tout le monde. À son âge, les chagrins inavoués sont généralement causés par les femmes. Il est d'un tempérament à prendre l'amour du côté romanesque, et quelque femme positive du jour l'aura sans doute amèrement désappointé. Quelle qu'en soit la cause, l'effet est évident ; ses nerfs sont brisés et son cerveau est nécessairement affecté par ce qui affecte ses nerfs. J'ai connu des hommes dans sa situation qui ont mal fini. Il peut tomber dans l'insanité s'il ne change pas son genre actuel de vie. Avez-vous entendu ce qu'il a dit lorsque nous avons parlé de spectres ?

– De pures absurdités, » remarque sir James.

« De pures illusions seraient un terme plus correct, » réplique le docteur. « Et d'autres illusions peuvent lui survenir d'un moment à l'autre.

– Qu'y a-t-il à faire ? » persiste à demander sir James. « Je puis sincèrement dire, docteur, que je ressens un intérêt tout paternel pour le pauvre garçon. Sa mère était l'une de

mes anciennes et plus chères amies, et il a hérité de la plupart de ses aimables et précieuses qualités. J'espère que vous ne jugez pas le cas assez sérieux pour nécessiter la réclusion ?

– Certainement non ; pas encore, » répond le docteur. « Il n'y a pas jusqu'ici de maladie positive du cerveau, et il n'existe donc aucune raison pour l'enfermer. C'est un cas essentiellement douteux et difficile. Faites-le secrètement surveiller par une personne compétente, et ne le contrariez en rien, si c'est possible. La moindre chose peut exciter ses soupçons, et si cela arrive nous perdons tout contrôle sur lui.

– Vous ne supposez pas qu'il se défie déjà de nous, docteur ?

– J'espère que non. Je l'ai vu une ou deux fois me regarder assez étrangement, et il y a certainement longtemps qu'il est sorti de cette chambre. »

À ces paroles, je ne m'attarde pas à en entendre davantage. Je rentre dans le salon par le corridor et je reprends ma place à table.

L'indignation que je ressens, assez naturellement, je pense, dans la circonstance, fait de moi un excellent acteur, une fois dans ma vie. J'invente l'excuse nécessaire à ma longue absence, et je prends part à la conversation en veillant avec le plus grand soin sur chaque mot qui m'échappe, et sans trahir aucune espèce de contrainte dans ma manière d'être. Le docteur nous quitte de bonne heure, dans la soirée, pour se rendre à une réunion scientifique. Sir James reste avec moi une demi-heure de plus, et, comme moyen, je suppose, de mieux s'assurer de l'état de mon esprit, il renouvelle son invitation de passer quelque temps chez lui en

Écosse. J'affecte de me trouver flatté de son désir de m'avoir pour hôte, et je m'engage à reconsidérer mon premier refus et à lui donner une réponse définitive lorsque nous nous retrouverons à déjeûner le lendemain matin. Sir James est enchanté ; nous nous serrons cordialement la main, et nous nous souhaitons l'un à l'autre une bonne nuit. Enfin, je me trouve seul.

Ma résolution sur ce que j'ai à faire ne me coûte pas un instant d'hésitation. Je me décide à quitter secrètement l'hôtel le lendemain matin, avant que sir James soit sorti de sa chambre.

Où vais-je aller ? est naturellement la seconde question qui se présente, et celle-là, je la résous aussi facilement. Pendant les derniers jours de l'existence de ma mère, nous avons causé souvent ensemble des heureux jours passés de notre résidence sur les bords du lac Greenwater. Le désir de revoir encore ces anciens lieux, de revivre au milieu de ces anciens souvenirs, s'est accru chez moi depuis la mort de ma mère. Heureusement pour moi, je n'ai parlé de ce désir ni à sir James, ni à personne. Lorsqu'on s'apercevra de ma fuite, à l'hôtel, on n'aura aucun soupçon de la direction qu'auront prise mes pas. Je me décide à partir le lendemain matin pour mon ancienne demeure du Suffolk. En errant parmi les scènes de mon enfance, je pourrai réfléchir à la meilleure manière de supporter le fardeau de l'existence que j'ai devant moi.

Après ce que je viens d'entendre dans la soirée, je ne me fie à personne. Pour ce que j'en sais, mon propre domestique pourrait être employé demain, comme espion, à surveiller mes actions. Lorsqu'il vient prendre mes ordres pour la nuit,

je le prie de m'éveiller le lendemain à six heures, et je le dispense de tout autre service.

Je me mets ensuite à écrire deux lettres que je laisserai sur ma table pour expliquer mon départ.

Dans la première lettre, j'informe brièvement sir James que j'ai découvert le véritable motif de l'invitation à dîner du docteur. Tout en le remerciant de l'intérêt qu'il prend à mon bien-être, je refuse de me soumettre à une nouvelle enquête médicale sur l'état de mon esprit. Plus tard, lorsque j'aurai arrêté mes plans, il recevra de mes nouvelles. Jusque-là, il n'a à concevoir aucune inquiétude sur mon compte. Parmi mes autres illusions, je possède celle de me croire parfaitement capable de veiller sur moi-même.

Ma seconde lettre est adressée au maître de l'hôtel pour pourvoir simplement à la disposition de mon bagage et au payement de ma note.

Je rentre ensuite dans ma chambre à coucher et j'emplis un sac de voyage des quelques objets que je peux emporter avec moi. Mon argent se trouve dans mon nécessaire de toilette. En l'ouvrant j'y trouve mon joli souvenir, le pavillon vert. Puis-je retourner à Greenwater-Broad, puis-je revoir le cottage du régisseur, sans l'unique souvenir de la petite Marie que je possède ? De plus, n'ai-je pas promis à Mlle Dunross que le cadeau de Marie m'accompagnera partout où j'irai, et cette promesse n'est-elle pas doublement sacrée, maintenant qu'elle est morte ? Pendant un instant, je reste paresseusement à considérer la devise du pavillon, la colombe blanche brodée sur le fond vert avec la branche d'olivier d'or dans son bec. L'innocente histoire d'amour de mon jeune âge me revient en mémoire et m'offre comme un horrible contraste la vie que je mène actuellement. Je plie le

pavillon et je le place précieusement dans mon sac de voyage. Cela fait, tout est fini. Je peux reposer jusqu'à la venue du matin.

Non ! Une fois au lit, je découvre que je n'ai pas à attendre de repos cette nuit-là.

Maintenant que je n'ai pas d'occupations à donner à mes facultés, maintenant que mon premier sentiment de triomphe de la déconfiture des amis qui avaient comploté contre moi a eu le temps de se calmer, mon esprit revient à la conversation que j'ai entendue et la considère sous un autre point de vue. Pour la première fois, cette terrible question se dresse devant moi. L'opinion du docteur a été très-positive. Sais-je si le docteur n'a pas raison ?

Ce médecin fameux s'est élevé à la tête de sa profession, entièrement par ses propres capacités. Ce n'est point un de ces médecins qui réussissent en se rendant agréables ou en profitant adroitement des bonnes occasions. Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent qu'il n'a pas de rival pour distinguer le vrai du faux dans la découverte de la maladie, et pour remonter exactement des effets aux causes éloignées et secrètes. Un tel homme peut-il s'être trompé à mon égard ? N'est-il pas plus probable que je m'abuse moi-même sur mon état ?

Lorsque je reviens sur les années écoulées, suis-je bien sûr que les événements étranges que je me rappelle ne soient pas, dans certains cas, les fruits visionnaires de mon cerveau malade, c'est-à-dire des réalités pour moi et non pour tout autre ? Que sont les rêves de Mme Van Brandt, que sont les apparitions spectrales que je crois avoir vues ? Des illusions, produits furtifs de l'accumulation des années ? Des illusions qui me rapprochent lentement de plus en plus de la

folie ? Est-ce un soupçon insensé qui m'a courroucé contre les excellents amis qui ont essayé de sauver ma raison ? Est-ce une terreur insensée qui me fait fuir de l'hôtel comme un criminel qui s'échappe de prison ?

Telles sont les questions qui me tourmentent dans la solitude de la nuit. Mon lit devient un lieu de torture insupportable. Je me lève et je m'habille, et j'attends le jour en regardant dans la rue par ma fenêtre ouverte.

Les nuits d'été sont courtes. La lumière grise de l'aurore m'arrive comme une délivrance ; la clarté glorieuse du soleil levant rassérène mon âme. Pourquoi attendre dans cette chambre que hantent encore mes terribles doutes de la nuit ? Je prends mon sac de voyage ; je laisse mes lettres sur la table du salon et je descends l'escalier jusqu'à la porte de l'hôtel. Le concierge sommeille dans son fauteuil. Il s'éveille lorsque je passe près de lui, et, Dieu me garde ! il paraît, lui aussi, me croire fou.

« Vous nous quittez déjà, monsieur ? » dit-il en regardant le sac dans ma main.

Fou ou sain d'esprit, ma réponse est prête. Je lui dis que je vais passer la journée à la campagne, et que, pour qu'elle soit plus longue, il me faut partir de bonne heure.

Le concierge me regarde encore fixement. Il me demande s'il doit appeler quelqu'un pour porter mon sac. Je refuse de laisser déranger personne. Il me demande si j'ai quelque message à laisser pour mon ami. Je l'informe que j'ai laissé en haut des lettres pour sir James et pour le maître de l'hôtel. Là-dessus, il tire les verrous et m'ouvre la porte. Jusqu'à la fin, il me regarde comme s'il me croyait fou.

Avait-il tort ou raison ? Qui peut répondre de soi ? qu'en puis-je dire ?

CHAPITRE XXXIII

UN DERNIER REGARD SUR GREENWATER-BROAD

Mon esprit se remonta en traversant les rues claires et désertes et en aspirant l'air frais du matin.

Je me dirigeai à l'est de la grande cité, et je m'arrêtai au premier bureau de diligences que je rencontrai pour y arrêter ma place dans la première voiture pour Ipswich. De là, je voyageai avec des chevaux de poste jusqu'à la ville la plus proche de Greenwater-Broad. Une marche de quelques milles, à la fraîcheur du soir, m'amena, par des sentiers bien connus, jusqu'à notre ancienne maison. Aux derniers rayons du soleil couchant, j'aperçus la rangée familière des fenêtres de la façade, et je remarquai que les contrevents étaient tous fermés. Pas une créature vivante n'était visible nulle part. Pas un chien n'aboya même lorsque je tirai la grande sonnette de la porte. Le lieu était désert ; la maison fermée.

Après une longue attente, j'entendis des pas lourds dans le vestibule. Un vieillard ouvrit la porte.

Si changé qu'il fût, je le reconnus pour un de nos anciens tenanciers. À son étonnement, je l'appelai par son nom. De son côté, il essaya de me reconnaître, mais évidemment en vain. J'étais, sans doute, le plus tristement changé des deux, et je fus obligé de me nommer moi-même. Le visage ridé du pauvre diable s'éclaira lentement et timi-

dement comme s'il était à moitié incapable et à moitié effrayé de s'accorder le luxe d'un sourire. Dans son trouble, il me souhaita la bienvenue chez moi comme si la maison m'appartenait encore.

M'emmenant dans l'arrière-petite chambre qu'il habitait, le vieillard me donna tout ce qu'il avait à offrir, un souper composé de lard et d'œufs et un verre de bière de ménage. Il eut évidemment peine à me comprendre lorsque je l'informai que le seul but de ma visite était de revoir encore une fois les alentours familiers de mon ancienne demeure. Mais il mit volontiers ses services à ma disposition et il s'engagea à faire de son mieux, si je le désirais, pour me préparer un lit pour la nuit.

La maison avait été fermée, et les domestiques avaient été renvoyés depuis plus d'un an. La passion des courses de chevaux, tardivement développée chez lui, avait ruiné le riche négociant retiré qui était devenu notre locataire à l'époque de nos malheurs domestiques. Il était parti pour l'étranger, avec sa femme, pour y vivre avec un petit revenu sauvé du naufrage de sa fortune, et il avait laissé la maison et ses dépendances dans un tel état de délabrement, qu'on n'avait pu trouver un autre locataire pour s'en charger. Mon vieil ami, alors hors d'état de travailler, avait été commis à la garde de la propriété. Quant au cottage de Dermody, il était vide comme la maison. J'étais complétement libre de le visiter si je le désirais. La clef de la porte se trouvait là dans le trousseau des autres clefs, et le vieillard, avec son vieux chapeau sur la tête, était prêt à venir avec moi partout où il me plairait d'aller. Je refusai de le déranger pour m'accompagner ou pour me préparer un lit dans la maison solitaire. La nuit était belle ; la lune se levait ; j'avais soupé et j'étais reposé. Après avoir vu ce que je désirais voir, je

pourrais facilement retourner à la ville du marché et y coucher à l'auberge.

Prenant la clef dans sa main, je m'engageai seul dans le chemin à travers les arbres qui conduisait au cottage de Dermody.

Je suivis de nouveau les sentiers boisés le long desquels j'avais jadis erré si joyeusement avec ma petite Marie. À chaque pas, je retrouvai quelque chose qui me la rappelait. Là, c'était le banc rustique sur lequel nous nous étions assis, à l'ombre du vieux cèdre, et où nous nous étions juré de demeurer fidèles l'un à l'autre jusqu'à la fin de notre vie. Là, la petite source limpide, où nous buvions lorsque nous étions fatigués et altérés pendant les jours brûlants de l'été, coulait encore vers le lac en murmurant aussi gaiement que jamais. En écoutant l'aimable murmure de l'eau, je m'attendais presque à revoir Marie, dans sa simple robe blanche, avec son chapeau de paille, chantant à l'unisson de la mélodie du ruisseau, et rafraîchissant son bouquet de fleurs sauvages en le trempant dans l'eau froide. Quelques pas plus loin, j'atteignis une éclaircie dans le bois et je m'arrêtai sur un petit promontoire de terrain en pente qui commandait le plus joli coup d'œil du lac de Greenwater-Broad. On avait bâti sur la rive une plate-forme en bois à l'usage des bons nageurs qui ne craignent pas un plongeon en pleine eau. Je m'arrêtai sur la plate-forme et je regardai autour de moi. Les arbres qui bordaient la rive de chaque côté murmuraient leur douce musique champêtre dans l'air de la nuit ; la clarté de la lune tremblait doucement sur l'eau ridée. Plus loin, à ma droite, je pouvais apercevoir le vieil hangar qui abritait jadis mon bateau, à l'époque où Marie venait naviguer avec moi et travaillait au pavillon vert. À ma gauche, se trouvait la palissade de bois qui suivait les courbes de l'anse sinueuse et

derrière elle s'élevaient les arches brunes du leurre aux canards sauvages, tombant en ruine faute d'usage. Guidé par la brillante clarté de la lune, je pus distinguer l'endroit même où nous étions venus, Marie et moi, pour assister à la prise des canards. À travers l'ouverture de la palissade devant laquelle le terrier s'était montré au signal de Dermody, un rat d'eau passa comme une petite ombre noire sur le terrain éclairé, et se perdit dans les eaux du lac. Partout où je portai les yeux, l'heureux temps écoulé me regarda d'un air moqueur, et les voix du passé m'arrivèrent avec leur refrain accusateur : « Vois ce qu'était jadis ta vie ! Ta vie actuelle vaut-elle d'être conservée ? »

Je ramassai une pierre, je la jetai dans le lac et j'épiai les ronds qu'elle formait à la place où elle était tombée. Je me demandai si un nageur consommé, comme je l'étais, avait jamais essayé de se suicider en se noyant, et s'il avait été assez résolu à mourir pour résister à la tentation d'employer son adresse pour s'empêcher de couler au fond de l'eau. Quelque chose dans le lac lui-même ou de relatif à la pensée qu'il avait fait naître dans mon esprit me révolta. Je tournai subitement le dos à son charmant aspect, et je pris le sentier qui conduisait à travers le bois au cottage du régisseur.

J'ouvris la porte avec ma clef, et j'entrai dans la salle si présente à ma mémoire. Puis, j'enlevai les barres des volets des fenêtres pour laisser pénétrer la clarté de la lune.

Je regardai autour de moi, le cœur gros. L'ancien ameublement, renouvelé peut-être en un ou deux endroits, revendiquait silencieusement ses droits à mon souvenir dans chaque partie de la pièce. La douce clarté de la lune pénétrait obliquement dans le coin où nous avions l'habitude, Marie et moi, de nous abriter pendant que dame Dermody

lisait ses livres mystiques à la fenêtre. Dans le coin opposé, je découvris, caché dans l'obscurité, le grand fauteuil de chêne sculpté dans lequel était assise la Sibylle du cottage, le jour mémorable où elle nous avait prévenus de notre séparation prochaine et donné sa bénédiction pour la dernière fois. Jetant ensuite les yeux sur les murs de la chambre, je reconnus de vieux amis partout où mes yeux se reposèrent : les estampes vivement coloriées ; les tableaux en tapisserie encadrés que nous considérions comme de merveilleux objets d'art ; le vieux miroir circulaire devant lequel j'avais l'habitude de soulever Marie lorsqu'elle désirait voir son visage dans la glace. Partout où elle pénétrait, la clarté de la lune me montrait quelque objet familier qui me rappelait mes plus heureux jours. Et là encore, le temps écoulé me regarda d'un air moqueur et les voix du passé m'arrivèrent avec leur refrain accusateur : « Vois ce qu'était jadis ta vie ! Ta vie actuelle vaut-elle d'être conservée ? »

Je m'assis près de la fenêtre, là où je pouvais apercevoir, à travers les arbres, le faible éclat des eaux du lac. Je me disais : ***Mon voyage terrestre m'a conduit jusqu'ici. Pourquoi ne pas l'y terminer ?***

Qui me regretterait si l'on annonçait demain mon suicide ? De tous les hommes vivants, j'étais peut-être celui qui possédât le moins d'amis, qui eût le moins de devoirs à remplir envers les autres et le moins de raisons pour hésiter à quitter un monde qui n'offrait ni une place à mon ambition, ni une créature à mon amour.

En outre, où était la nécessité de divulguer que ma mort était volontaire ? Il était facile de la faire passer pour un accident.

Par cette belle nuit d'été et après une longue journée de voyage, ne pouvais-je pas naturellement prendre un bain dans l'eau froide avant de me coucher ? Quelque expert que je fusse dans l'art de nager, ne pouvais-je pas néanmoins être malheureusement pris d'une crampe ? Sur les bords isolés de Greenwater-Broad, les cris d'un homme se noyant n'attireraient aucun secours pendant la nuit, et l'accident *fatal* s'expliquerait de lui-même. Je n'avais littéralement devant moi qu'une difficulté, celle qui m'était déjà venue à l'esprit : pourrais-je maîtriser suffisamment l'instinct animal de la conservation personnelle pour me laisser délibérément couler au fond de l'eau au premier plongeon ?

L'atmosphère de la chambre était lourde et épaisse. Je sortis et je me promenai de long en large, tantôt à l'ombre, tantôt à la clarté de la lune, sous les arbres devant la porte du cottage.

Aucune des objections morales contre le suicide n'eut alors la moindre influence sur moi. Moi qui avais jadis trouvé impossible d'excuser et même de comprendre le désespoir qui avait poussé Mme Van Brandt à tenter de se détruire, j'envisageai maintenant avec calme l'acte même qui m'avait révolté lorsque je l'avais vu commettre par une autre personne. Ah ! nous pouvons bien hésiter à condamner les faiblesses de nos semblables, par cette raison sans réplique que nous ne pouvons jamais savoir dans quel court délai de semblables tentations ne viendront pas nous pousser à nous rendre coupables des mêmes fautes ! En me reportant aux incidents de cette nuit, je ne puis me rappeler qu'une considération qui ait arrêté mes pas sur le fatal sentier qui conduisait au lac. Je doutais encore qu'il fût possible à un nageur tel que moi de se noyer volontairement. Voilà tout ce qui troublait mon esprit. Pour le reste, mon testament était

fait, et je n'avais que peu d'autres affaires qui ne fussent pas réglées. Il ne me restait pas l'ombre d'espoir d'une réunion future avec Mme Van Brandt. Elle ne m'avait pas récrit, et je ne l'avais jamais revue dans mes rêves depuis notre dernière séparation. Elle était sans doute réconciliée avec son existence à l'étranger. Je lui pardonnai de m'avoir oublié. Je pensai à elle et aux autres avec la mansuétude d'un homme dont l'esprit a déjà quitté la terre, et dont toutes les idées se concentrent hâtivement sur celle de sa propre mort.

Je me fatiguai de marcher de long en large. L'isolement du lieu commença à me peser. Le sentiment de ma propre incertitude m'irrita les nerfs. Après un long regard jeté sur le lac à travers les arbres, j'arrivai enfin à une décision positive. Je résolus d'expérimenter si un bon nageur pouvait se noyer volontairement.

CHAPITRE XXXIV

UNE VISION DE LA NUIT

De retour dans la salle du cottage, j'approchai une chaise de la fenêtre, et j'ouvris mon portefeuille à une page blanche. J'avais à donner à mes avoués certaines instructions qui pourraient leur épargner quelque embarras et quelque incertitude dans l'éventualité de ma mort. Déguisant mes dernières volontés sous le titre banal de ***Memorandum pour mon retour à Londres***, je commençai à écrire.

J'avais rempli une page du portefeuille, et je venais de passer à la suivante, lorsque j'eus conscience d'une difficulté à fixer mon attention sur le sujet qui m'occupait. Je me rappelai immédiatement la difficulté analogue que j'avais éprouvée à Shetland lorsque j'avais essayé vainement de composer la lettre à ma mère que devait écrire Mlle Dunross. Pour compléter l'analogie, mes pensées se reportèrent, comme elles l'avaient fait alors, sur mes derniers souvenirs de Mme Van Brandt. Au bout d'une ou deux minutes, je commençai à éprouver de nouveau les étranges sensations physiques que j'avais ressenties pour la première fois dans le jardin de la maison de M. Dunross. Le même tremblement nerveux m'agita de la tête aux pieds. Je regardai autour de moi sans distinguer nettement les objets sur lesquels se posaient mes yeux. Mes nerfs frissonnèrent par cette adorable nuit d'été, comme si l'atmosphère avait éprouvé un ébranlement électrique avant qu'un orage arrivât. Je déposai mon

portefeuille et mon crayon sur la table, et je me levai pour retourner sous les arbres. Mais l'effort minime de traverser la chambre se trouva être même au-dessus de mes forces. Je restai cloué au sol avec le visage tourné vers la clarté de la lune, qui pénétrait par la porte ouverte.

Un intervalle s'écoula, et, pendant que je regardais à travers la porte, j'aperçus quelque chose qui remuait au loin parmi les arbres qui bordaient le lac. Ma première impression fut celle de deux ombres grises s'avançant lentement vers moi entre les troncs d'arbres. Peu à peu, les ombres accusèrent un contour de plus en plus distinct jusqu'à ce qu'elles présentassent l'image de deux figures en robe, l'une plus grande que l'autre. Pendant qu'elles s'avançaient de plus en plus, leur sombre teinte grise s'évanouit. Elles s'éclairèrent doucement d'une clarté interne personnelle à mesure qu'elles approchèrent de l'espace vide devant la porte. Je me trouvai pour la troisième fois en présence du spectre de Mme Van Brandt, et j'aperçus, lui tenant la main, une seconde apparition qui ne s'était jamais encore révélée à moi, celle de son enfant.

Les deux apparitions se tenaient devant moi, la main dans la main, et brillant d'une clarté céleste au milieu de la clarté même de la lune. La mère me regardait de nouveau avec les tristes yeux suppliants que je me rappelais si bien ; mais le visage de l'enfant rayonnait innocemment d'un sourire angélique. J'attendis dans une anxiété indicible les paroles qui allaient être prononcées, les actes qui allaient se produire. Ce furent les actes qui vinrent les premiers. L'enfant dégagea sa main de celle de sa mère, et, s'élevant lentement, il demeura suspendu à mi-air, spectre doucement éclatant et se détachant sur le fond sombre des arbres. La mère se glissa dans la chambre et s'arrêta près de la table

sur laquelle j'avais posé mon portefeuille et mon crayon, lorsque je n'avais pu continuer à écrire. Comme auparavant, elle me fit signe d'approcher d'elle. J'avançai jusqu'à sa main étendue, et je ressentis de nouveau le mystérieux ravissement de son contact sur ma poitrine ; et j'entendis de nouveau ses accents graves et mélodieux répéter ces mots : ***Souvenez-vous de moi. Venez à moi.*** Sa main tomba de ma poitrine. La pâle clarté qui me la révélait frémit, diminua, s'évanouit. Elle avait parlé. Elle avait disparu.

Je saisis le portefeuille ouvert. Et, cette fois, je ne trouvai que ces mots écrits par la main spectrale :

« ***Suivez l'enfant.*** »

Je regardai de nouveau dehors le paysage nocturne et solitaire.

L'apparition sidérale de l'enfant y planait encore à mi-air et se détachait doucement sur le fond sombre des arbres.

J'avançai involontairement, et je passai le seuil de la porte. La vision doucement éclatante de l'enfant s'éloigna devant moi entre les arbres ; je la suivis comme un homme ensorcelé. L'apparition, flottant doucement en avant, me reconduisit hors du bois et loin de mon ancienne demeure aux sentiers solitaires que j'avais parcourus depuis la ville de marché jusqu'à la maison. De temps à autre, comme nous poursuivions, tous les deux, notre route, la brillante figure de l'enfant s'arrêtait et planait bas dans le ciel sans nuages. Son visage radieux me souriait ; sa petite main m'invitait à le suivre, et, reprenant sa course en flottant, l'enfant me guidait comme l'étoile avait conduit les rois mages des anciens temps.

J'atteignis la ville. La figure aérienne de l'enfant s'arrêta en planant sur la maison où, dans la soirée, j'avais laissé ma voiture. J'ordonnai d'atteler les chevaux pour un nouveau voyage. Le postillon attendit mes instructions. Je regardai en l'air. La main de l'enfant indiquait au sud la route qui conduisait à Londres. Je prescrivis au postillon de retourner à l'endroit où j'avais loué la voiture. Par intervalles, pendant que nous avancions, je regardais par la glace de la voiture. La brillante figure de l'enfant flottait toujours devant moi en planant bas dans le ciel sans nuages. Changeant de chevaux à chaque relais, je poursuivis ma route jusqu'à la fin de la nuit, jusqu'au lever du soleil à l'est du ciel. Et qu'il fît nuit ou qu'il fît jour, la figure de l'enfant flottait toujours devant moi dans sa clarté mystique et invariable. De mille en mille, elle continua à m'indiquer le chemin jusqu'à ce que nous eussions laissé derrière nous la campagne, et, passant à travers le fracas et le tumulte de la grande cité, elle s'arrêta à l'ombre de la vieille Tour, en face de la rivière qui coule auprès.

Le postillon vint à la portière de la voiture pour me demander si j'avais encore besoin de ses services. Je lui avais crié d'arrêter lorsque j'avais vu la figure de l'enfant suspendre sa course aérienne. Je regardai de nouveau en l'air. La main de l'enfant indiquait la rivière. Je payai le postillon et je quittai la voiture. Flottant devant moi, l'enfant me conduisit à un quai encombré de voyageurs et de leurs bagages. Un navire, prêt à partir, était amarré le long du quai. L'enfant me conduisit à bord du navire et s'arrêta de nouveau en planant au-dessus de moi dans l'air enfumé.

Je levai les yeux en l'air. L'enfant me regarda avec un radieux sourire et m'indiqua la rivière, à l'est, dans la direction de la mer lointaine. Tandis que mes yeux étaient encore

fixés sur la figure doucement éclatante de l'enfant, je la vis s'évanouir en s'élevant de plus en plus dans la lumière supérieure, comme l'alouette disparaît en s'élevant de plus en plus dans la lumière du matin. Je me retrouvai seul avec mes semblables terrestres, sans autre fil pour me guider que le souvenir de la main de l'enfant, m'indiquant à l'est la mer lointaine.

Un matelot roulait près de moi, sur le pont, une amarre détachée. Je lui demandai pour quel port était destiné le navire. Le matelot me regarda avec un étonnement hargneux et me répondit :

« Pour Rotterdam. »

CHAPITRE XXXV

PAR TERRE ET PAR MER

Le port de destination du navire m'importait peu. Où que j'allasse, je savais que me rendais près de Mme Van Brandt. Elle avait de nouveau besoin de moi, elle me réclamait de nouveau. Que le point indiqué par la main imaginaire de l'enfant se trouvât à l'étranger ou dans ma patrie, cela n'avait pas d'importance, car j'étais destiné à m'y rendre. Lorsque je descendrais à terre, je me trouverais de nouveau dirigé dans le voyage à accomplir. Je le croyais aussi fermement que je croyais avoir été guidé jusque-là par la vision de l'enfant.

Je n'avais pas dormi depuis deux nuits, et la fatigue m'accablait. Je descendis dans la cabine, et j'y trouvai un coin inoccupé où je pus m'étendre pour reposer. Lorsque je m'éveillai, il faisait déjà nuit et le navire était en mer.

Je montai sur le pont pour respirer l'air frais. Le sentiment de l'assoupissement me revint bientôt et je dormis à nouveau pendant plusieurs heures. Mon ami, le médecin, aurait sans doute attribué ce besoin prolongé de repos à l'état d'épuisement de mon cerveau, surexcité par des illusions qui avaient duré plusieurs heures, sans interruption. Qu'elle qu'en fût la cause, je ne me réveillai que par intervalles durant la plus grande partie du voyage. Le reste du temps je demeurai couché et plongé dans le sommeil comme un animal fatigué.

Lorsque je débarquai à Rotterdam, mon premier soin fut de demander le chemin du consulat anglais. Il ne me restait qu'une modique somme d'argent, et, pour ce que j'en savais, je ferais bien, avant toute autre chose, de prendre les mesures nécessaires pour remplir ma bourse.

J'avais avec moi mon sac de voyage. Dans mon excursion à Greenwater-Broad, je l'avais laissé à l'auberge de la ville du marché, et le garçon l'avait placé dans la voiture lorsque j'étais parti pour retourner à Londres. Le sac contenait mon carnet de mandats et certaines lettres qui m'aidèrent à faire reconnaître mon identité par le consul. Il me donna gracieusement la lettre d'introduction nécessaire auprès du correspondant de mon banquier de Londres à Rotterdam.

Ayant obtenu mon argent et acheté certains objets dont j'avais besoin, j'arpentai lentement la rue, ne sachant ce que je devais faire, et attendant avec confiance l'événement qui devait me guider. Je n'avais pas fait cent pas que j'aperçus le nom de ***Van Brandt*** inscrit sur les persiennes d'une maison qui paraissait affectée à des affaires commerciales.

La porte de la maison était ouverte. Une seconde porte, sur un des côtés du passage, conduisait dans les bureaux. J'y entrai et je demandai M. Van Brandt. On m'adressa à un commis qui parlait anglais. Il m'apprit qu'il y avait trois associés de ce nom dans la maison et me demanda lequel je désirais voir. Je me rappelai le prénom de Van Brandt, et je l'indiquai au commis. On ne connaissait dans les bureaux aucun ***M. Ernest Van Brandt***.

« Nous ne sommes ici que la succursale de la maison Van Brandt, » m'expliqua le commis. « L'administration cen-

trale est à Amsterdam. Si vous vous y adressez, on y saura peut-être où se trouve M. Ernest Van Brandt. »

Peu m'importait où j'irais pourvu que je me rapprochasse de Mme Van Brandt. Il était trop tard pour partir ce jour-là ; je couchai donc dans un hôtel. La nuit se passa tranquillement et sans incidents. Le lendemain, je partis pour Amsterdam par la diligence.

À mon arrivée, je renouvelai ma demande d'informations à l'administration centrale, et l'on m'adressa à l'un des associés de la maison. Il parlait parfaitement anglais, et il me reçut avec une apparence d'intérêt que je ne pus comprendre tout d'abord.

« Je connais bien M. Ernest Van Brandt, » me dit-il. « Puis-je vous demander si vous êtes un parent ou un ami de la dame anglaise qu'il a présentée ici comme sa femme ? »

Je répondis affirmativement, et j'ajoutai :

« Je suis ici pour prêter à cette dame toute l'assistance dont elle pourrait avoir besoin. »

Les paroles suivantes du négociant m'expliquèrent l'apparence d'intérêt avec laquelle il m'avait reçu :

« Vous êtes le très-bien venu, » me dit-il. « Vous nous sortez, mes associés et moi, d'une grande inquiétude. Je ne puis vous expliquer ce que j'entends par là qu'en vous parlant un moment des affaires de la maison. Nous avons un établissement de pêcherie dans l'ancienne ville d'Enkhuisen, sur les rives du Zuyderzée. M. Ernest Van Brandt en possédait jadis une part qu'il a vendue plus tard. Depuis quelques années, les bénéfices que nous en tirions ont diminué, et nous songeons à abandonner cette pêcherie, si nos affaires

ne s'y améliorent pas, après une nouvelle tentative. En attendant, ayant une place vacante au comptoir d'Enkhuisen, nous avons songé à M. Ernest Van Brandt, et nous lui avons offert l'occasion de renouer ses relations avec nous, à titre de commis. Il est parent d'un de mes associés, mais je suis forcé de vous avouer franchement que c'est un très-vilain homme. Il nous a récompensés de notre bonté pour lui en nous volant, et il a pris la fuite, nous ne savons dans quelle direction. La dame anglaise et son enfant se trouvent abandonnées à Enkhuisen, et, si vous n'étiez pas venu ici aujourd'hui, nous n'aurions su qu'en faire. J'ignore si vous le savez, monsieur, mais le doute que nous avons qu'elle soit réellement la femme de M. Ernest Van Brandt rend la situation de cette dame doublement désastreuse. Nous savons positivement qu'il a épousé secrètement une autre femme, il y a quelques années déjà, et nous n'avons aucune preuve que sa première femme soit morte. Si nous pouvons vous aider, en quelque façon, à secourir votre infortunée compatriote, je vous prie de croire que nos services sont à votre disposition ! »

Avec quel intérêt haletant j'écoutais ces paroles, inutile de le dire. Van Brandt l'avait abandonnée ! Sûrement, comme me l'avait dit ma pauvre mère, elle allait maintenant revenir à moi ! L'espérance qui m'avait abandonné me remplit de nouveau le cœur ; l'avenir, que j'avais craint si longtemps d'envisager, réapparut à ma vue, brillant de la promesse d'un bonheur prochain. Je remerciai le brave négociant avec une ardeur qui l'étonna.

« Aidez-moi seulement à parvenir jusqu'à Enkhuisen, » lui dis-je, « et je réponds du reste. »

– Le voyage vous entraînera à quelque dépense, » répliqua le négociant. « Pardonnez-moi de vous adresser crûment cette question : avez-vous de l'argent ?

– Amplement d'argent.

– Très-bien ! Le reste sera assez facile. Je vais vous confier aux soins d'un de vos compatriotes qui est employé dans nos bureaux depuis des années. Le moyen le plus commode pour vous, étranger, sera de voyager par mer, et mon Anglais vous montrera où louer un bâtiment. »

Quelques minutes après, nous nous dirigions, le commis et moi, vers le port.

Je trouvai, à louer un bâtiment et à engager un équipage, des difficultés que je n'avais pas prévues. Cela fait, il fallut acheter les provisions du voyage. Grâce à l'expérience de mon compagnon et la cordiale bonne volonté avec laquelle il l'exerça, mes préparatifs se trouvèrent terminés avant la chute de la nuit. Je me vis à même de mettre à la voile le lendemain pour ma destination.

Le bâtiment avait le double avantage, pour naviguer sur le Zuyderzée, d'être grand et de tirer très-peu d'eau. La cabine du capitaine se trouvait à l'arrière, et les deux ou trois hommes qui formaient l'équipage étaient casés à l'avant. Tout le milieu du bâtiment, séparé d'un côté et de l'autre du capitaine et de l'équipage, me fut assigné pour cabine. Dans ces conditions, je n'avais pas de motif pour me plaindre du manque d'espace, le bâtiment jaugeant entre cinquante et soixante tonneaux.

J'avais un lit confortable, une table et des chaises. La cuisine se trouvait fort éloignée de moi, à l'avant du bâtiment. Sur ma demande, j'entrepris le voyage sans domes-

tique ni interprète. Je préférais être seul. Le capitaine hollandais avait été employé, à une époque antérieure de sa vie, dans la marine marchande française, et nous pouvions causer en français toutes les fois que c'était nécessaire ou utile.

Nous laissâmes derrière nous les clochers d'Amsterdam, et nous naviguâmes sur les eaux calmes du bras de mer Y, en route pour le Zuyderzée.

L'histoire de ce golfe remarquable est un roman. Il n'existait pas à l'époque où Rome était maîtresse du monde. Là où roulent aujourd'hui les vagues, de vastes étendues de forêts entouraient un grand lac intérieur, avec un seul fleuve pour lui servir d'issue dans la mer. Gonflé par une succession de tempêtes, le lac déborda, et les eaux furieuses, détruisant tous les obstacles, ne s'arrêtèrent que lorsqu'elles eurent atteint les dernières limites du pays. La grande mer du Nord se fraya son chemin à travers les crevasses des ruines, et, depuis cette époque, le Zuyderzée exista comme nous le voyons aujourd'hui. Les années s'écoulèrent ; les générations d'hommes se succédèrent l'une à l'autre, et sur les rivages de la nouvelle mer s'élevèrent de grandes villes populeuses, riches en commerce et fameuses dans l'histoire. Leur prospérité dura pendant des siècles, avant que le résultat de ces vastes séries de changements fût arrivé à maturité et se révélât de lui-même. Isolés du monde entier, orgueilleux d'eux-mêmes et de leur bonne fortune, indifférents à la marche du progrès chez les nations environnantes, les habitants du Zuyderzée tombèrent dans la fatale torpeur des peuples séquestrés. Les quelques membres de la population qui avaient conservé un reste de leur vieille énergie émigrèrent, tandis que la masse restée derrière assista avec résignation au déclin de son commerce et à la ruine de ses institutions. Dans les années voisines du dix-neuvième siècle, la

population se compta par centaines là où elle s'était jadis dénombrée par milliers. Le commerce disparut ; des rues entières devinrent désertes. Des ports jadis encombrés de navires furent détruits par l'accumulation irrésistible des sables. De nos jours, la décadence de ces villes, jadis florissantes, est si complétement irrémédiable, que le prochain grand changement attendu est l'épuisement de l'étendue d'eau aujourd'hui dangereuse et inutile, et la culture avantageuse de la terre reconquise par des générations encore à naître. Telle est, racontée brièvement, l'étrange histoire du Zuyderzée.

En avançant dans notre voyage et en quittant le golfe, je remarquai la teinte bronzée de la mer, causée par les bancs de sable qui colorent l'eau peu profonde et rendent la navigation dangereuse pour les marins inexpérimentés. Nous amarrâmes, pour la nuit, à l'île de pêcheurs de Marken, un lieu bas, perdu et désolé, à ce que je pus voir aux derniers rayons du crépuscule. Çà et là, les cabanes à pignons, perchées sur les hauteurs, se dessinaient en noir sur le ciel sombre et gris. Çà et là, une figure humaine apparaissait auprès de l'eau, plongée dans la contemplation du bâtiment étranger. Et ce fut là tout ce que je vis de l'île de Marken.

Couché tout éveillé dans le silence de la nuit, seul sur une mer étrangère, il y eut des instants où je commençai à douter de la réalité de ma propre situation.

Tout cela n'était-il qu'un rêve ? Mes pensées de suicide ; ma vision de la mère et de la fille ; mon retour dans la métropole, guidé par l'apparition de l'enfant ; mon voyage en Hollande ; mon ancrage nocturne dans une mer inconnue, n'étaient-ils, à proprement parler, que des fragments d'un trouble mental morbide, que des illusions dont je pouvais me

réveiller, d'un moment à l'autre pour me retrouver, rendu à la raison, dans l'hôtel de Londres ? Ahuri par des doutes qui m'éloignaient de plus en plus de toute conclusion positive, je quittai mon lit, et je montai sur le pont pour changer de lieu. La nuit était calme et nuageuse. Dans l'espace vide et noir qui m'entourait, l'île n'était qu'une ombre encore plus noire, et pas davantage. Le seul bruit qui atteignît mes oreilles était la lourde respiration du capitaine et de son équipage, dormant de chaque côté de moi. J'attendis en contemplant tout autour le cercle d'obscurité au milieu duquel je me trouvais placé ; aucune vision nouvelle ne m'apparut. Lorsque je retournai dans ma cabine et que je m'endormis enfin, aucun rêve ne m'arriva. Tout ce qui était mystérieux, merveilleux dans les derniers incidents de ma vie, paraissait être resté derrière moi, en Angleterre. Une fois en Hollande, mes démarches avaient été influencées par des circonstances parfaitement naturelles et par des découvertes banales qui auraient pu se révéler d'elles-mêmes à tout homme dans ma position. Que signifiait ceci ? Mes dons de voyant, en fait d'apparitions, m'avaient-ils quitté dans ce nouveau pays et parmi ce peuple étranger ? Ou bien, ma destinée m'avait-elle conduit au lieu où devaient finir les tourments de mon pèlerinage terrestre ? Qui eut pu le dire ?

Le lendemain matin, de bonne heure, nous remîmes à la voile.

Notre marche tendait presque au nord. D'un côté de moi, se trouvait la mer bronzée, devenant, sous certaines conditions de l'atmosphère, d'un sombre gris de perle. De l'autre, la côte plate et sinueuse, alternativement composée de sable jaune et de vertes prairies brillantes, variait par intervalles, grâce aux villes et villages dont les toits de tuiles rouges et les bizarres clochers d'églises se détachaient gaie-

ment sur le ciel bleu et clair. Le capitaine me proposa de visiter les villes fameuses d'Édam et de Hoorn, mais je refusai de descendre à terre. Mon seul désir était d'atteindre l'ancienne ville dans laquelle Mme Van Brandt avait été abandonnée. Au moment où nous modifiions notre marche pour gagner le promontoire sur lequel est situé Enkhuisen, le vent tomba ; puis il changea de direction et souffla avec une violence qui augmenta grandement les difficultés de la navigation. J'insistai pour continuer notre route aussi longtemps que cela serait possible. Après le coucher du soleil, la violence du vent s'abattit. La nuit arriva sans un nuage, et le ciel étoilé nous gratifia de sa pâle et mélancolique clarté. Au bout d'une heure, le vent capricieux changea de nouveau en notre faveur, et vers les dix heures nous entrâmes dans le port désolé d'Enkhuisen.

Le capitaine et l'équipage, fatigués de leurs efforts, mangèrent leur frugal souper et allèrent se coucher. Au bout de quelques minutes, je me trouvai seul éveillé sur le bâtiment.

Je montai sur le pont, et je regardai autour de moi.

Notre bâtiment était amarré à un quai désert. À l'exception de quelques petits navires visibles près de nous, le port de ce lieu jadis prospère n'offrait qu'une vaste solitude d'eau coupée çà et là par de tristes bancs de sable. En regardant à terre, je distinguai les édifices solitaires de la ville morte, noirs, affreux et terribles à la clarté mystérieuse des étoiles. On n'apercevait nulle part ni une créature humaine ni même un animal errant. La ville aurait pu avoir été dévastée par la peste tant elle paraissait vide et inanimée. Un peu plus de cent ans auparavant, le recensement de sa population atteignait soixante mille âmes ; les habitants en

étaient tombés au dixième de ce chiffre lorsque je contemplai alors Enkhuisen !

Je me demandai quelle devait être ma première démarche.

J'avais certainement toute chance de ne point découvrir Mme Van Brandt, si je m'aventurais, seul et sans guide, dans la ville, pendant la nuit. D'un autre côté, maintenant que j'avais atteint le lieu dans lequel elles vivaient sans amis et abandonnées, elle et son enfant, pourrais-je supporter patiemment le fastidieux intervalle qui devait s'écouler avant la venue du matin et le réveil de la ville ? Je connaissais trop bien ma disposition à me tourmenter moi-même pour accepter cette dernière alternative. Quoi qu'il dût en advenir, je résolus de parcourir Enkhuisen dans la simple chance de passer devant les bureaux de la pêcherie et de découvrir ainsi l'adresse de Mme Van Brandt.

Prenant d'abord la précaution de fermer à clef la porte de ma cabine, je passai du navire sur le quai désert et j'entrepris ma course nocturne à travers la ville morte.

CHAPITRE XXXVI

SOUS LA FENÊTRE

Je relevai la position du port à l'aide de ma boussole de poche et je suivis la première rue qui se trouvait devant moi.

À mesure que j'avançais, les vieilles maisons désolées me regardaient de chaque côté, d'un air renfrogné. Il n'y avait ni lumières aux fenêtres, ni réverbères dans les rues. Pendant un quart d'heure au moins, je pénétrai de plus en plus dans les profondeurs de la ville sans rencontrer âme qui vive et avec la seule clarté des étoiles pour me guider. En entrant, par hasard, dans une rue plus large que les autres, j'aperçus une figure marchant devant moi, à l'ombre des maisons. Je hâtai le pas et je me mis à suivre un homme vêtu comme un paysan. Entendant mes pas derrière lui, il se retourna et me regarda. Voyant que j'étais un étranger, il leva un fort gourdin qu'il portait avec lui, il le brandit d'un air menaçant et me cria dans sa propre langue, et à ce que je devinai par ses mouvements, de passer au large. Un étranger à Enkhuisen, à cette heure de la nuit, passait évidemment pour un voleur dans l'opinion de ce citoyen ! J'avais appris, du capitaine du bâtiment, pendant le voyage, à demander mon chemin en hollandais, dans le cas où il m'arriverait de me trouver seul dans une ville étrangère, et je répétai alors ma leçon en demandant le chemin de la pêcherie de MM. Van Brandt. Mon accent étranger me rendit inintelligible, ou bien les soupçons de l'homme le détournèrent de

se fier à moi. Il brandit de nouveau son gourdin et me fit signe de passer au large. Il était inutile d'insister. Je passai de l'autre côté de la rue, et je le perdis bientôt de vue sous le péristyle d'une maison.

En continuant à suivre les sinuosités des rues désertes, j'atteignis ce qui me parut d'abord être l'extrémité de la ville.

Devant moi, à un demi-mille ou plus, autant que j'en pouvais juger, s'étendait une vaste prairie parsemée, par intervalles, de moutons endormis pour la nuit. J'avançai sur le gazon et je remarquai, aux endroits où le terrain s'élevait une peu, quelques fragments de briquetage tombant en poussière. En regardant plus loin, lorsque j'eus atteint le milieu de la prairie, j'aperçus, à son extrémité, s'élevant, noire et décharnée dans la nuit, une voûte superbe ou une porte sans murailles de chaque côté et sans aucune espèce d'édifices voisins, visibles de près ou de loin. C'était, comme je l'appris plus tard, une des anciennes portes de la ville. Les murs tombant en ruines avaient été abattus comme des obstacles inutiles qui encombraient le sol. Sur la vaste prairie qui m'environnait s'étaient élevés jadis les magasins des plus riches marchands, les palais des nobles les plus fiers de la Hollande du Nord. Je me trouvais actuellement placé sur ce qui avait été anciennement le quartier le plus opulent d'Enkhuisen. Et qu'en restait-il, maintenant ? Quelques monceaux de briques cassées, une prairie de gazon odorant et un petit troupeau de moutons endormis.

À part son histoire, la simple désolation du coup d'œil de cet emplacement me frappa d'un sentiment d'horreur. Mon esprit parut perdre son équilibre dans le terrible silence qui m'environnait. J'éprouvai d'indicibles pressentiments de malheurs à venir. Pour la première fois je me repentis

d'avoir quitté l'Angleterre. Mes pensées se reportèrent avec regret vers les rives boisées de Greenwater-Broad. Si je m'en étais tenu à ma résolution, j'aurais pu reposer maintenant dans les eaux profondes du lac. Pourquoi avais-je vécu, fait des projets et voyagé depuis que j'avais quitté le cottage de Dermody ? Seulement peut-être pour apprendre que j'avais perdu la femme que j'aimais, maintenant que je me trouvais dans la même ville qu'elle !

Je regagnai les rangées extérieures des maisons encore debout, et je regardai autour de moi dans l'intention de reprendre la rue par laquelle j'étais venu. Juste au moment où je croyais la reconnaître, je remarquai une autre créature vivante dans la ville déserte. Un homme se tenait à la porte d'une des maisons les plus éloignées, à ma droite, et me regardait.

Au risque de m'exposer à rencontrer un nouvel accueil brutal, je résolus de faire un dernier effort pour découvrir Mme Van Brandt, avant de retourner au bâtiment.

Voyant que je m'approchais de lui, l'étranger m'accosta à moitié chemin. Ses vêtements et ses manières témoignaient clairement que je n'avais pas affaire, cette fois, à un individu appartenant aux rangs infimes de la société. Il répondit civilement à mes questions dans sa propre langue, et, voyant que je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il disait, il m'invita par signe à le suivre.

Après une marche de quelques minutes dans une direction qui m'était complétement nouvelle, nous nous arrêtâmes sur une triste petite place avec un petit jardin négligé au milieu. M'indiquant une fenêtre basse d'une des maisons dans laquelle apparaissait une faible lumière, mon guide me dit en hollandais :

« Bureaux de Van Brandt, monsieur. » Puis il me salua et me quitta.

J'approchai de la fenêtre. Elle était ouverte et juste assez élevée pour dépasser ma tête. La lumière qui se trouvait dans la chambre se faisait jour à travers les interstices des volets de bois fermés. Toujours hanté par des pressentiments de malheurs à venir, j'hésitai à annoncer brusquement mon arrivée en tirant la sonnette de la maison. Savais-je quelle calamité nouvelle ne viendrait pas m'affronter lorsque la porte s'ouvrirait ? J'attendis sous la fenêtre, et j'écoutai.

Au bout d'une minute à peine, j'entendis une voix de femme dans la chambre. Il n'y avait pas à se méprendre sur le charme de ces accents. C'était la voix de Mme Van Brandt.

« Allons, chérie ! » disait-elle. « Il est très-tard et vous devriez être couchée depuis deux heures déjà. »

La voix de l'enfant répondit :

« Je n'ai pas sommeil, maman.

– Mais, ma chère, rappelez-vous que vous avez été malade. Vous pourriez le redevenir si vous restiez levée si tard. Couchez-vous seulement, et vous vous endormirez bientôt quand j'aurai éteint la chandelle.

– Il ne faut pas éteindre la chandelle, » répliqua l'enfant avec énergie. « Mon nouveau papa arrive. Comment trouverait-il son chemin jusqu'à nous si vous éteigniez la lumière ? »

La mère répondit brusquement comme si les étranges paroles de l'enfant l'avaient irritée :

« Vous dites des sottises, » dit-elle ; « et il faut vous coucher. M. Germaine ne sait rien de nous. M. Germaine est en Angleterre.

Je ne pus me contraindre plus longtemps. Je m'écriai sous la fenêtre :

« M. Germaine est ici ! »

CHAPITRE XXXVII

AMOUR ET ORGUEIL

Un cri de terreur poussé dans la chambre m'avertit que j'avais été entendu. Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis la voix de l'enfant m'arriva, impétueuse et perçante :

« Ouvrez les volets, maman ! Je vous ai dit qu'il arrivait ; je veux le voir ! »

Il y eut un intervalle d'hésitation avant que la mère ouvrît les volets. Elle s'y décida enfin. Je l'aperçus obscurément à la fenêtre avec la lumière derrière, et la tête de l'enfant visible juste au-dessus de la partie inférieure du chambranle de la fenêtre. La bizarre petite figure sautillait rapidement comme si ma fille volontaire dansait de joie !

« Puis-je en croire mes sens ? » dit Mme Van Brandt.

« Est-ce réellement M. Germaine ?

– Comment allez-vous, nouveau papa ? » cria l'enfant. « Poussez la grosse porte et entrez. Je veux vous embrasser. »

Il y avait un mode de différence entre le ton froidement ambigu de la mère et le joyeux accueil de l'enfant. M'étais-je imposé trop subitement à Mme Van Brandt ?

Comme toutes les personnes douées de sensibilité, elle possédait ce sentiment inné du respect de soi-même qui

n'est que de l'orgueil sous un autre nom. Son orgueil se trouvait-il blessé à la seule idée d'être vue par moi délaissée aussi bien que trompée, et ignominieusement abandonnée, comme un fardeau inutile, à des étrangers par l'homme pour lequel elle s'était sacrifiée et avait tant souffert ? Et cet homme était, de plus, un voleur fuyant les patrons qu'il avait trompés ! J'ouvris la lourde porte de chêne en craignant que ce ne fût là la véritable explication du changement que je venais de remarquer en elle. Et mes craintes se confirmèrent lorsqu'elle ouvrit la porte intérieure qui conduisait de la cour dans le salon et qu'elle me fit entrer.

Lorsque je lui pris les deux mains et que je l'embrassai, elle détourna vivement la tête de façon que mes lèvres ne touchèrent que sa joue. Elle rougit profondément et ses yeux ne quittèrent pas le sol tandis qu'elle m'exprimait en quelques mots formalistes sa surprise de me voir. Lorsque l'enfant se jeta dans mes bras, elle s'écria d'un ton irrité :

« N'ennuyez pas M. Germaine ! »

Je pris une chaise avec la petite fille sur mes genoux. Mme Van Brandt s'assit elle-même à quelque distance de moi.

« Il est inutile, je suppose, de vous demander si vous connaissez ce qui est arrivé ? » dit-elle en pâlissant aussi subitement qu'elle avait rougi, et en tenant ses yeux obstinément fixés sur le sol.

Avant que je pusse répondre, l'enfant m'annonça gaiement la disparition de son père :

« Mon autre papa s'est sauvé ! mon autre papa à volé de l'argent ! Il est temps que j'en aie un nouveau, n'est-ce

pas ? » Et elle posa ses bras autour de mon cou. « Et maintenant, je l'ai ! » cria-t-elle de sa voix la plus aiguë.

La mère nous regarda. Pendant quelque temps, la fière et sensible femme lutta avec succès contre elle-même. Mais l'angoisse qui la torturait ne pouvait être endurée en silence. Elle jeta un cri de douleur étouffé et se cacha le visage entre ses mains. Vaincue par le sentiment de sa propre dégradation, elle était même honteuse de laisser voir ses larmes à l'homme qui l'aimait.

Je descendis l'enfant de mes genoux. Il y avait dans le salon une seconde porte qui se trouvait ouverte. Elle me laissa voir une chambre à coucher et une chandelle allumée sur une table de toilette.

« Allez jouer dans cette chambre, » dis-je. « J'ai besoin de parler à votre maman. »

L'enfant fit la moue ; ma proposition ne paraissait pas la tenter.

« Donnez-moi quelque chose pour jouer, » dit-elle. « Je suis fatiguée de mes joujoux. Laissez-moi voir ce que vous avez dans vos poches. »

Ses petites mains agiles commencèrent à fureter dans les poches de mon habit. Je lui laissai prendre ce qu'elle voulut, et j'obtins ainsi qu'elle se sauvât dans l'autre chambre. Aussitôt qu'elle fut partie, je m'approchai de la pauvre mère et je m'assis près d'elle.

« Envisagez la chose comme moi, » lui dis-je. « Maintenant qu'il vous a abandonnée, il vous a laissée libre d'être à moi. »

Elle leva immédiatement la tête.

« Maintenant qu'il m'a abandonnée, » répondit-elle, « je suis plus indigne de vous que jamais.

– Pourquoi ? » lui demandai-je.

« Pourquoi ? » répéta-t-elle avec colère. « Est-ce qu'une femme n'a pas atteint les abîmes les plus profonds de la dégradation lorsqu'elle a été abandonnée par un voleur ? »

Il eût été vain d'essayer de la raisonner dans sa situation d'esprit actuelle. J'essayai d'attirer son attention sur un sujet moins pénible en lui parlant de l'étrange succession d'incidents qui m'avait conduit près d'elle pour la troisième fois. Elle m'arrêta dès le début avec un air de lassitude.

« Il me paraît inutile de répéter ce que nous nous sommes dit les autres fois, » me répondit-elle. « Je comprends ce qui vous a conduit ici. Je vous suis apparue de nouveau dans un rêve, comme je l'avais fait déjà deux fois.

– Non, » lui dis-je. « Non pas comme vous m'êtes apparue déjà deux fois. Cette fois-ci, je vous ai vue avec l'enfant à vos côtés. »

Cette réponse la réveilla. Elle tressaillit et regarda vivement la porte de la chambre à coucher.

« Ne parlez pas si haut ! » dit-elle. « Que l'enfant ne vous entende pas ! Mon rêve, cette fois, m'a laissé une impression pénible dans l'esprit. L'enfant y est mêlé, et je n'aime pas cela. Et puis, le lieu où j'ai rêvé que je vous voyais est associé à… »

Elle s'arrêta en laissant sa phrase inachevée.

« Je suis nerveuse et triste ce soir, » reprit-elle, « et je ne désire pas parler de cela. Et cependant, j'aimerais à savoir si

vous étiez réellement dans ce cottage plutôt que dans tout autre lieu du monde ? »

Je ne pus comprendre l'embarras qu'elle parut éprouver à m'adresser cette question. Il n'y avait rien de bien étonnant, selon moi, dans la découverte qu'elle eût été dans le Suffolk et qu'elle connut Greenwater-Broad. Le lac était célèbre dans tout le comté comme un rendez-vous favori des parties de campagne, et le joli cottage de Dermody était un des attraits populaires du lieu. Ce qui me surprit réellement fut de voir clairement que quelques pénibles souvenirs s'attachassent pour elle à mon ancienne demeure. Je résolus de répondre à sa question dans des termes qui pussent l'encourager à m'admettre dans sa confidence. Un moment de plus, et j'allais lui dire que mon enfance s'était passée à Greenwater-Broad ; un instant de plus, et nous nous serions reconnus l'un l'autre, lorsqu'une triviale interruption suspendit mes paroles sur mes lèvres. L'enfant accourut de la chambre à coucher, avec une clef de forme bizarre à la main.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-elle en s'approchant de moi.

« Ma clef, » répondis-je en reconnaissant un des objets qu'elle avait tirés de mes poches.

« Qu'est-ce qu'elle ouvre ?

– La porte de ma cabine à bord de mon bâtiment.

– Conduisez-moi à votre bâtiment. »

Sa mère s'interposa. Une nouvelle discussion s'engagea sur la question d'aller ou non se coucher. Lorsque la petite créature nous eut quittés avec la permission de jouer encore quelques minutes, la conversation entre Mme Van Brandt et

moi avait pris une nouvelle direction. En causant maintenant de la santé de l'enfant, nous fûmes naturellement amenés à traiter le sujet de ses relations avec le rêve de sa mère.

« Elle avait eu la fièvre, » reprit Mme Van Brandt, « et elle se trouvait justement mieux le jour où je fus abandonnée dans ce misérable lieu. Vers le soir, elle eut une nouvelle attaque qui m'effraya horriblement. Elle devint complétement insensible et ses petits membres étaient roides et glacés. Il y a ici un médecin qui n'a pas encore quitté la ville. Nécessairement, je l'envoyai chercher. Il attribua son insensibilité à une espèce de crise cataleptique. En même temps, il me rassura en m'assurant qu'il n'y avait pas de danger de mort immédiat, et il me laissa certains remèdes à lui donner s'il survenait de certains symptômes. Je la mis au lit et je la serrai contre moi dans la pensée de la réchauffer. Sans croire au mesmérisme, pensez-vous admissible que nous ayons pu exercer l'une sur l'autre quelque influence qui puisse expliquer ce qui suivit ?

– Parfaitement. En même temps, la doctrine mesmérienne, si vous pouviez y croire, pousserait l'explication encore plus loin. Le mesmérisme affirmerait non-seulement que vous avez agi l'une sur l'autre, vous et l'enfant, mais, qu'en dépit de la distance, vous avez agi, toutes les deux, sur ***moi***. Et, de cette manière, le mesmérisme présenterait ma vision comme le résultat nécessaire d'une sympathie hautement développée entre nous. Dites-moi, vous êtes-vous endormie avec l'enfant dans les bras ?

– Oui. J'étais complétement lasse et je m'endormis malgré ma résolution de veiller toute la nuit. Dans ma misérable situation, abandonnée dans un lieu étranger, avec un enfant malade, je rêvai de vous de nouveau, et je m'adressai encore

à vous comme à mon unique protecteur et ami. La seule chose nouvelle dans mon rêve fut que je pensai avoir l'enfant avec moi lorsque j'e m'approchai de vous, et que ce fut elle qui m'inspira les mots que j'écrivis sur votre portefeuille. Vous les avez vus, je suppose ? et ils ont, sans doute, disparu lorsque je m'éveillai ? Je trouvai ma petite chérie encore étendue comme une morte, dans mes bras. Pendant toute la nuit, il ne se produisit aucun changement en elle. Elle ne recouvra ses sens que le lendemain après-midi. Pourquoi tressaillez-vous ? Qu'ai-je dit qui vous surprenne ? »

J'avais une excellente raison pour tressaillir et pour le laisser voir. Le jour et à l'heure même où l'enfant était revenue à elle, je me trouvais sur le pont du navire et j'avais vu son apparition disparaître de mes yeux !

« A-t-elle dit quelque chose lorsqu'elle eut recouvré ses sens ? » demandai-je.

« Oui, elle aussi avait rêvé, et rêvé qu'elle était avec vous. Elle me dit :

« Il vient nous voir, maman ; et je lui ai indiqué le chemin. »

« Je lui demandai où elle vous avait vu. Elle me parla confusément de plusieurs endroits. Elle me parla d'arbres, d'un cottage et d'un lac ; puis, de champs, de haies et de chemins isolés ; puis, d'une voiture et de chevaux, et d'une longue route blanche ; puis, de rues populeuses, et de maisons, et d'une rivière, et d'un navire. Quant à ces derniers objets, il n'y avait rien de bien extraordinaire dans ce qu'elle me disait. Les maisons, la rivière et le navire qu'elle avait vus dans son rêve, elle les avait vus en réalité lorsque nous

l'avions amenée de Londres à Rotterdam, en venant ici ; mais quant aux autres lieux, et particulièrement au cottage et au lac, tels qu'elle me les décrivait, je ne puis que supposer que son rêve était un reflet du mien. J'avais rêvé du cottage et du lac tels que je les avais connus il y a des années, et Dieu seul sait pourquoi je vous avais associé à eux. Mais ne revenons pas là-dessus maintenant. Je ne sais quelle infatuation me pousse à bavarder ainsi de vieux souvenirs qui m'affectent douloureusement dans ma position actuelle. Nous causions de la santé de l'enfant. Revenons-y. »

Il n'était pas facile de revenir à la santé de son enfant. Elle avait réveillé ma curiosité au sujet de ses souvenirs de Greenwater-Broad. La petite fille jouait toujours tranquillement dans la chambre à coucher. Une seconde occasion d'interroger Mme Van Brandt se présentait. Je la saisis.

« Je ne veux pas vous affliger, » dis-je. « Je vous demande seulement la permission, avant de changer de sujet de conversation, de vous adresser une question relativement au cottage et au lac. »

La fatalité qui nous poursuivait voulut qu'à *son* tour elle devînt un obstacle à notre reconnaissance mutuelle.

« Je ne puis rien vous dire de plus cette nuit, » répliqua-t-elle en se levant avec impatience. « Il est temps de coucher l'enfant, et, d'ailleurs, je ne puis parler de choses qui m'affligent. Vous voudrez bien attendre le moment, s'il vient jamais ! où je serai plus calme et plus heureuse qu'à présent. »

Elle se retourna pour entrer dans la chambre à coucher. Agissant, tête baissée, sous l'impulsion du moment, je lui pris la main et je l'arrêtai.

« Vous n'avez qu'à parler, » dis-je, « et le calme et le bonheur sont vôtres à l'instant.

– Sont miens ? » répéta-t-elle. « Que voulez-vous dire ?

– Dites un mot, » répliquai-je, « et vous avez, vous et votre enfant, un asile et un avenir devant vous. »

Elle me regarda, à moitié éperdue, à moitié irritée.

« Est-ce que vous m'offrez votre protection ? » demanda-t-elle.

« Je vous offre la protection d'un époux, » répondis-je. « Je vous demande de devenir ma femme. »

Elle avança d'un pas vers moi en tenant ses yeux rivés sur les miens.

« Vous ignorez évidemment ce qui est réellement arrivé, » dit-elle. « Et pourtant, Dieu sait que l'enfant a parlé assez clairement !

– L'enfant, » répondis-je, « ne m'a appris que ce que je savais déjà en venant ici.

– Toute la vérité ?

– Toute la vérité.

– Et vous voulez m'épouser ?

– Je ne puis imaginer de plus grand bonheur que de vous prendre pour femme.

– Sachant ce que vous savez maintenant ?

– Sachant ce que je sais maintenant, je vous demande avec confiance de m'accorder votre main. Quelque titre que

cet homme ait pu jadis avoir sur vous, comme père de votre enfant, il l’a maintenant perdu par son infâme abandon. Dans le vrai sens du mot, ma chérie, vous êtes libre. Nous avons assez souffert dans notre vie. Le bonheur est enfin à notre portée. Venez à moi et dites oui. »

J’essayai de la prendre dans mes bras. Elle se recula comme si je l’avais effrayée.

« Jamais ! » dit-elle avec fermeté.

Je baissai la voix pour que l’enfant ne pût nous entendre dans la chambre voisine.

« Vous m’avez dit jadis que vous m’aimiez !

– Je vous aime.

– Aussi chèrement que jamais ?

– Plus chèrement que jamais !

– Embrassez-moi ! »

Elle céda machinalement et m’embrassa avec des lèvres glacées et de grosses larmes dans les yeux.

« Vous ne m’aimez pas ! » m’écriai-je avec colère. « Vous m’embrassez comme par devoir. Vos lèvres sont froides, votre cœur est glacé. Vous ne m’aimez pas ! »

Elle me regarda tristement avec un patient sourire.

« L’un de nous doit se rappeler la différence qui existe entre votre position et la mienne, » dit-elle. « Vous êtes un homme d’un honneur sans tache, qui occupe un rang incontesté dans le monde. Et que suis-je, moi ? Je suis la maîtresse abandonnée d’un voleur. L’un de nous doit s’en sou-

venir. Vous l'avez généreusement oublié. Je dois me le rappeler. Je ne crains pas de dire que je suis froide. La souffrance me produit toujours cet effet, et, je l'avoue, je souffre en ce moment. »

Je l'aimais trop passionnément pour éprouver la sympathie sur laquelle elle comptait évidemment, en m'adressant ces paroles. Un homme peut respecter les scrupules d'une femme lorsqu'ils se traduisent silencieusement par ses regards ou par ses larmes. Mais leur expression formelle en paroles ne fait que l'irriter ou l'ennuyer.

« À qui la faute si vous souffrez ? » répliquai-je froidement. « Je vous demande de rendre heureuses mon existence et la vôtre. Vous êtes une femme cruellement outragée, mais vous n'êtes pas une femme dégradée. Vous êtes digne d'être ma femme et je suis prêt à le déclarer publiquement. Revenez avec moi en Angleterre. Mon bâtiment vous attend. »

Elle tomba sur une chaise, et ses mains glissèrent inanimées sur ses genoux.

« Quelle cruauté ! » murmura-t-elle ; « quelle cruauté que de me tenter ! »

Elle attendit un peu et recouvra sa fatale fermeté.

« Non ! » dit-elle. « Dussé-je en mourir, je refuse encore de vous déshonorer. Quittez-moi, monsieur Germaine. Vous pouvez encore me rendre ce service. Pour l'amour de Dieu, quittez-moi ! »

Je fis un dernier appel à sa tendresse.

« Savez-vous ce que sera ma vie sans vous ? » lui demandai-je. « Ma mère est morte. Il ne me reste plus dans ce

monde d'autre créature vivante à aimer que vous. Et vous me demandez de vous quitter ! Où irai-je ? Que ferai-je ? Vous parlez de cruauté ! N'en est-ce pas une que de sacrifier le bonheur de ma vie à un misérable scrupule de délicatesse, à une crainte absurde de l'opinion du monde ? Je vous aime et vous m'aimez. Toute autre considération ne vaut pas un fétu. Revenez avec moi en Angleterre ! Venez et soyez ma femme !

Elle tomba sur ses genoux, et, saisissant ma main, elle la porta silencieusement à ses lèvres. J'essayai de la relever. Ce fut inutile, elle me résista obstinément.

« Cela signifie-t-il non ? » lui demandai-je.

« Cela signifie, » dit-elle d'une voix faible et brisée, « que je prise plus votre honneur que mon bonheur. Si je vous épousais, votre carrière serait brisée par votre femme, et un jour viendrait où vous me le reprocheriez. Je puis souffrir, je puis mourir, mais je ne puis envisager une pareille perspective. Pardonnez-moi et oubliez-moi. Je ne puis en dire davantage. »

Elle abandonna ma main et tomba étendue sur le sol. Le désespoir suprême de cet acte m'avertit plus éloquemment que les paroles qu'elle venait de prononcer que sa résolution était inébranlable. Elle s'était délibérément séparée de moi. Son attitude nous avait séparés pour toujours.

CHAPITRE XXXVIII

LES DEUX DESTINÉES

Je ne fis aucun mouvement pour quitter la chambre ; je ne laissai échapper aucun signe de douleur. Mon cœur s'était endurci contre la femme qui m'avait si obstinément repoussé. Je la contemplai étendue par terre avec une colère impitoyable dont le seul souvenir me remplit aujourd'hui d'horreur pour moi-même. Je n'ai pour moi qu'une excuse. Le coup que me portait la chute finale du seul espoir qui me retenait à la vie dépassait tout ce que ma raison pouvait supporter. Cette terrible nuit-là, quoique j'aie pu être à d'autres époques, je devins fou, je le crois fermement.

Je fus le premier à rompre le silence.

« Levez-vous ! » lui dis-je froidement.

Elle leva la tête et me regarda comme si elle doutait d'avoir bien entendu.

« Mettez votre chapeau et votre manteau, » repris-je. « J'ai à vous prier de m'accompagner jusqu'au bâtiment. »

Elle se leva lentement. Ses yeux se fixèrent sur mon visage avec un triste regard d'étonnement.

« Pourquoi dois-je vous accompagner au bâtiment ? » demanda-t-elle.

L'enfant l'entendit et accourut vers nous avec son petit chapeau dans une main et la clef de la cabine dans l'autre.

« Je suis prête, » dit-elle. « J'ouvrirai la porte de la cabine. »

Sa mère lui fit signe de retourner dans la chambre à coucher. Elle s'éloigna jusqu'à la porte qui conduisait dans la cour et y attendit pour écouter ce qui allait suivre. Je me retournai froidement vers Mme Van Brandt et je répondis à la question qu'elle venait de m'adresser.

« Vous n'avez pas les moyens de partir d'ici, » dis-je. « Dans deux heures la marée me favorisera et je mettrai à la voile pour mon voyage de retour. Nous nous quittons, cette fois, pour ne jamais nous revoir. Avant de partir, je veux vous laisser de quoi vivre convenablement. Mon argent se trouve dans mon sac de voyage dans ma cabine. C'est pourquoi je suis forcé de vous prier de m'accompagner jusqu'au bâtiment.

– Je vous remercie gracieusement de votre bonté, » dit-elle. « Mais je n'ai point un aussi pressant besoin de secours que vous le supposez.

– Il est inutile de chercher à me tromper, » poursuivis-je. « J'ai vu un des chefs de la maison Van Brandt, à Amsterdam, et je connais exactement votre position. Il faut que votre orgueil s'abaisse jusqu'à accepter de mes mains les moyens de vivre, vous et votre enfant. Si j'étais mort en Angleterre… »

Je m'arrêtai. Mon idée inexprimée devait lui annoncer que mon testament lui eût laissé un legs et qu'elle pouvait tout aussi bien accepter de moi, vivant, l'argent qu'elle eût reçu de mes exécuteurs testamentaires après ma mort. Au

moment de traduire cette pensée en paroles, les souvenirs qu'elle évoqua naturellement me rappelèrent mon projet de suicide dans le lac. Mêlée à ces souvenirs, surgit spontanément en moi une tentation si indiciblement atroce, et pourtant si irrésistible dans l'état où se trouvait alors mon esprit, qu'elle m'ébranla jusqu'au fond de l'âme. « À quoi bon vivre maintenant qu'elle a refusé d'être à vous ? » me souffla le démon. « Faites le saut dans l'autre monde et entraînez-y avec vous la femme que vous aimez ! » Pendant que je regardais Mme Van Brandt, pendant que mes dernières paroles tremblaient encore sur mes lèvres, l'horrible facilité de commettre ce double crime se révéla avec un air séduisant à ma vue. Mon bâtiment était amarré dans la seule partie du port délabré où la pleine mer arrivait encore au pied du quai. Je n'avais qu'à décider Mme Van Brandt à me suivre lorsque je mettrais le pied sur le pont, à la saisir dans mes bras et à sauter avec elle par-dessus bord avant qu'elle eût pu jeter un cri de détresse. Mes matelots endormis, je le savais par expérience, étaient durs à réveiller et lents à agir une fois qu'ils l'étaient. Nous serions noyés tous les deux avant que le plus jeune et le plus agile d'entre eux fût sorti de son lit et arrivé sur le pont. Oui ! nous serions rayés ensemble du nombre des vivants au même instant ! Et pourquoi pas ? Celle qui avait constamment refusé d'être ma femme méritait-elle que je la laissasse libre de retourner une seconde fois avec Van Brandt ? Le soir où je l'avais sauvée des eaux de la rivière écossaise, j'étais devenu maître de son sort. Elle avait essayé de se détruire elle-même en se noyant ; eh bien, elle se noierait maintenant dans les bras de l'homme qui s'était jadis précipité entre elle et la mort !

Convaincu par cet atroce raisonnement, je regardai en face Mme Van Brandt et je revins délibérément à ma phrase interrompue :

« Si j'étais mort en Angleterre, mon testament vous eût laissé de quoi vivre. Ce que vous auriez alors accepté de moi, vous pouvez le recevoir maintenant. Venez au bâtiment. »

Pendant que je parlais, sa physionomie changea et ses yeux commencèrent à exprimer une vague terreur de moi. Elle recula un peu sans me répondre.

« Venez au bâtiment ! » répétai-je.

« Il est trop tard. » Sur cette réponse, elle chercha dans la chambre l'enfant qui attendait toujours à la porte. « Allons, Elfie ! » dit-elle en donnant à la petite créature un de ses surnoms favoris, « venez vous coucher. »

Moi aussi, je regardai Elfie. Ne pouvait-elle pas, me demandai-je, me servir innocemment à forcer sa mère à sortir de la maison ? Me fiant au caractère intrépide de l'enfant et à son désir ardent de voir le bâtiment, j'ouvris subitement la porte. Comme je l'avais prévu, elle s'élança immédiatement dehors. En entrant dans la cour, je n'avais pas refermé la seconde porte qui donnait sur la place. Un instant après, Elfie se trouvait sur la place, triomphante dans sa liberté. Sa petite voix aiguë, m'appelant pour la conduire au bâtiment, rompit le silence mortel du lieu et de la nuit.

Je me tournai vers Mme Van Brandt. Mon stratagème avait réussi. La mère d'Elfie ne pouvait plus guère refuser de suivre le chemin pris par Elfie.

Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur moi avec une profonde expression de méfiance et se détournèrent ensuite. Elle commença à pâlir.

« Vous ne vous ressemblez pas cette nuit, » dit-elle.

Et, sans ajouter un mot, elle prit son chapeau et son manteau et sortit devant moi sur la place. Je la suivis en fermant les portes derrière moi. Elle fit une tentative pour engager l'enfant à s'approcher d'elle.

« Allons, chérie, » dit-elle d'un ton séduisant, « venez me donner la main. »

Mais Elfie ne se laissa pas attraper ; elle joua des talons et répondit à une distance convenable :

« Non, vous me ramèneriez me coucher. » Et elle recula un peu plus loin en agitant la clef en l'air. « J'arriverai la première, » s'écria-t-elle, « et j'ouvrirai la porte ! »

Elle trotta en avant dans la direction du port et nous attendit au coin de la rue. Sa mère se retourna subitement et me regarda de près à la clarté des étoiles.

« Les matelots sont-ils à bord ? » me demanda-t-elle.

La question me fit tressaillir. Avait-elle quelque soupçon de mon projet ? Mon visage l'avait-il avertie d'un danger en expectative si elle venait au bâtiment ? C'était impossible ! Le motif le plus probable de sa question était de trouver une nouvelle excuse pour ne pas m'accompagner jusqu'au port. Si je lui disais que les matelots étaient à bord, elle pourrait me dire :

« Pourquoi ne pas charger un de vos marins de m'apporter l'argent chez moi ? »

Je prévins cet argument en lui répondant.

« Ce peuvent être d'honnêtes gens, » dis-je en la surveillant avec soin, « mais je ne les connais pas assez pour leur confier de l'argent. »

À ma surprise, elle me surveilla aussi soigneusement, et répéta délibérément sa question.

« Les matelots sont-ils à bord du bâtiment ? »

Je crus prudent de céder. Je répondis oui et j'attendis pour voir ce qui allait suivre. Ma réponse parut lui rendre sa résolution. Après un instant de réflexion, elle se tourna vers l'endroit où nous attendait l'enfant.

« Partons, puisque vous insistez, » dit-elle tranquillement.

Je ne hasardai aucune nouvelle question. Côte à côte, et en silence, nous suivîmes Elfie sur notre route au bâtiment.

Pas une créature humaine ne passa près de nous dans les rues ; pas une lumière ne brilla sur nous des tristes et sombres maisons. Deux fois, l'enfant s'arrêta et, se tenant toujours sournoisement hors de portée de sa mère, elle accourut à moi, étonnée de mon silence.

« Pourquoi ne parlez-vous pas ? » me demanda-t-elle. « Est-ce que vous vous êtes querellé avec maman ? »

J'étais incapable de lui répondre. Je ne pouvais songer qu'à mon crime prémédité. Ni la crainte ni le remords ne me tourmentaient. Les meilleurs instincts, les plus nobles sentiments que j'avais jadis possédés semblaient être morts et disparus en moi. La pensée de l'avenir de l'enfant ne me troublait même pas l'esprit. Je n'avais pas la force de regarder au-delà du saut fatal hors du bâtiment ; plus loin, c'était le vide absolu. Pour l'instant, je ne puis que le répéter, mon sens moral se trouvait obscurci, mes facultés mentales avaient complétement perdu leur équilibre. L'animal, chez moi, vivait et se mouvait comme d'habitude ; mes instincts

les plus vils complotaient et projetaient, et c'était tout. Personne, en me regardant, n'aurait pu distinguer autre chose sur mon visage qu'une triste quiétude, et dans mes manières qu'un calme impassible. Et cependant, jamais fou ne fut plus digne de réclusion ou moins moralement responsable de ses actions que je ne l'étais en cet instant.

L'air de la nuit souffla plus vivement sur nos visages. Toujours conduits par l'enfant, nous avions traversé la dernière rue, et nous nous trouvions dans l'espace vide qui servait de limite au port du côté de la ville. Une minute après, nous étions sur le quai, à un pas du plat-bord du bâtiment.

Je remarquai un changement dans l'aspect du port depuis que je l'avais quitté. Il était arrivé quelques bateaux de pêche pendant mon absence. Ils s'étaient amarrés, les uns immédiatement à l'arrière et les autres immédiatement à l'avant de mon bâtiment. Je regardai avec anxiété pour voir si quelques pêcheurs se trouvaient à bord et remuaient. Pas un être vivant n'apparaissait nulle part. Les pêcheurs étaient à terre avec leurs femmes et leurs familles.

Elfie tendit les bras pour être soulevée à bord de mon bâtiment. Mme Van Brandt se glissa entre nous au moment où je me baissais pour enlever l'enfant.

« Nous attendrons ici, » dit-elle, « pendant que vous irez chercher l'argent dans la cabine. »

Ces paroles mettaient hors de doute qu'elle avait sur moi des soupçons qui, probablement, lui faisaient craindre, non pour sa vie, mais pour sa liberté. Elle pouvait redouter d'être retenue prisonnière dans le bâtiment et emmenée par moi contre sa volonté. Elle ne pouvait appréhender rien de

plus. L'enfant m'épargna la peine de faire une observation. Elle était décidée à m'accompagner.

« Je veux voir la cabine ! » s'écria-t-elle en tenant la clef en l'air. « Je veux ouvrir moi-même la porte. »

Elle se dégagea des mains de sa mère et accourut près de moi, de l'autre côté. Je la levai et la déposai à l'instant sur le plat-bord du bâtiment. Avant que j'eusse pu me retourner, sa mère l'avait suivie et se trouvait sur le pont.

Dans la position qu'occupait Mme Van Brandt, la porte de la cabine était à sa gauche. L'enfant était derrière elle, j'étais à sa droite. Devant nous se trouvaient le pont et le plat-bord du bâtiment dominant la mer. En un instant nous pouvions les traverser ; en un instant nous pouvions accomplir le fatal plongeon. La seule idée en amena ma folie criminelle à son paroxysme. Je devins subitement incapable de me contraindre. Je jetai mon bras autour de la taille de Mme Van Brandt avec un rire éclatant.

« Allons ! » dis-je en essayant de l'entraîner à travers le pont, « venez contempler la mer ! »

Elle se dégagea par un soudain effort dont la puissance m'étonna. Avec un faible cri de terreur, elle se retourna pour prendre l'enfant par la main et regagner le quai. Je me plaçai entre elle et le bord du bâtiment et je lui coupai la retraite de ce côté. Toujours en riant, je lui demandai de quoi elle avait peur. Elle se recula et arracha la clef de la porte de la cabine de la main de l'enfant. La cabine derrière elle était le seul lieu de refuge qui lui restât pour fuir le pont du bâtiment. Elle n'hésita pas dans la terreur du moment. Elle ouvrit la porte et descendit précipitamment les deux ou trois marches qui conduisaient dans la cabine, en entraînant l'enfant avec

elle. Je les suivis en comprenant que je m'étais trahi, mais toujours obstinément, stupidement, follement décidé à accomplir mon projet.

« Je n'ai qu'à me comporter tranquillement, » pensai-je en moi-même ; « et je la déciderai à revenir sur le pont. »

Ma lampe brûlait encore comme lorsque je l'avais quittée ; mon sac de nuit était sur la table. Mme Van Brandt tenant toujours l'enfant par la main, m'attendait pâle comme une morte. Les yeux effarés d'Elfie se posèrent d'un air interrogateur sur mon visage lorsque j'approchai. Elle paraissait prête à pleurer ; la soudaineté de l'action de sa mère l'avait effrayée. Je fis de mon mieux pour la rassurer avant de parler à celle-ci. Je lui indiquai les différents objets de nature à l'intéresser dans la cabine.

« Allez les regarder, » dis-je, « et amusez-vous, Elfie. » L'enfant hésitait encore.

« Êtes-vous fâché contre moi ? » demanda-t-elle.

« Non ! non !

– Êtes-vous fâché contre maman ?

– Certainement non ! » Je me tournai vers Mme Van Brandt. « Dites à Elfie si je suis fâché contre vous, » lui dis-je.

Elle se rendit parfaitement compte, dans sa situation critique, de la nécessité de me complaire. Nous parvînmes, entre nous, à rassurer l'enfant, qui s'éloigna pour examiner avec délices les objets nouveaux et étranges qui l'entouraient. Pendant ce temps, nous restâmes, sa mère et moi, à nous regarder à la clarté de la lampe, avec un calme emprunté qui servait de masque à nos véritables traits. Dans

cette horrible situation, le grotesque et le terrible, toujours alliés dans notre étrange existence, apparurent maintenant ensemble. Le seul bruit qui vînt rompre, de chaque côté de nous, le silence sinistre et menaçant, fut le ronflement du capitaine et de l'équipage endormis.

Mme Van Brandt fut la première à parler.

« Si vous désirez me donner l'argent, » dit-elle en essayant de me gagner de cette manière, « je suis prête à l'accepter maintenant. »

J'ouvris mon sac de voyage. En y cherchant le porte-monnaie de cuir qui contenait mon argent, mon désir dominateur de l'attirer sur le pont et ma folle impatience de commettre l'acte fatal redevinrent trop puissants pour pouvoir être maîtrisés.

« Nous aurons moins chaud sur le pont, » dis-je, « portons-y le sac. »

Mme Van Brandt déploya un courage merveilleux. Je pus presque voir monter à ses lèvres un cri d'alarme. Elle le réprima et eut assez de présence d'esprit pour prévoir ce qui arriverait avant qu'elle eût pu réveiller les matelots endormis.

« Nous avons ici une lumière pour compter l'argent, » répondit-elle. « Je n'ai pas trop chaud dans la cabine. Restons-y un peu plus longtemps. Voyez comme Elfie s'amuse ! »

Ses yeux reposaient sur moi en parlant. Leur expression me calma pour l'instant. Je pus attendre et réfléchir. Je pouvais l'entraîner de force sur le pont avant que les matelots pussent intervenir. Mais ses cris les réveilleraient ; ils enten-

draient le bruit de notre chute dans l'eau et ils pourraient être assez prompts pour nous sauver. Il serait plus sage d'attendre un peu et de me fier à mon adresse pour l'amener à quitter volontairement la cabine. Je replaçai le sac sur la table et je commençai à chercher le porte-monnaie de cuir. Mes mains étaient étrangement maladroites et inertes. Je ne pus trouver le porte-monnaie qu'après avoir éparpillé sur la table la moitié du contenu du sac. L'enfant se trouvait près de moi alors et elle remarqua ce que je faisais.

« Oh ! que vous êtes maladroit ! » s'écria-t-elle avec sa franchise intrépide. « Laissez-moi ranger votre sac. Je vous en prie ! »

Je lui accordai sa requête avec impatience. Le désir turbulent d'Elfie d'être toujours à faire quelque chose, au lieu de m'amuser comme d'habitude, m'irrita alors. L'intérêt que m'avait inspiré jadis cette charmante petite créature avait disparu. Un sentiment innocent ne pouvait qu'être étouffé dans l'atmosphère empoisonnée de mon esprit, cette nuit-là.

L'argent que j'avais avec moi consistait presque entièrement en billets de la Banque d'Angleterre. Je mis à part la somme probablement nécessaire pour ramener un voyageur à Londres et je déposai le reste entre les mains de Mme Van Brandt. Pouvait-elle, après cela, me soupçonner encore d'un projet d'attentat contre sa vie ?

« À l'avenir, » dis-je, « je pourrai communiquer avec vous par l'intermédiaire de MM. Van Brandt, d'Amsterdam. »

Elle prit l'argent machinalement. Sa main tremblait ; ses yeux rencontrèrent les miens avec un regard de tendre supplication. Elle essaya de faire revivre mon ancienne ten-

dresse pour elle ; elle adressa un dernier appel à ma générosité et à mes égards.

« Nous pouvons nous séparer en amis, » dit-elle d'un ton grave et tremblant. « Et nous pourrons nous revoir en amis lorsque le temps vous aura amené à songer avec indulgence à ce qui s'est passé entre nous cette nuit ! »

Elle me tendit la main. Je la regardai sans la prendre. Son but était clair. Me soupçonnant encore, elle avait tenté sa dernière chance de regagner la terre saine et sauve !

« Moins nous parlerons du passé et mieux vaudra, » répondis-je avec une politesse ironique. « Il se fait tard et vous conviendrez avec moi que Elfie devrait être couchée. »

Je regardai l'enfant les deux mains toujours occupées à remettre en ordre mon sac de voyage.

« Dépêchez-vous, Elfie, » lui dis-je, « votre maman s'en va. »

J'ouvris la porte de la cabine et j'offris mon bras à Mme Van Brandt.

« Ce bâtiment est ma maison pour l'instant, » repris-je. « Lorsque des dames me quittent, après une visite, je les escorte jusqu'au pont. Prenez mon bras, je vous prie. »

Elle recula en tressaillant. Pour la seconde fois, elle fut sur le point de crier au secours, et, pour la seconde fois, elle garda en réserve cette dernière ressource désespérée.

« Je n'ai pas encore examiné votre cabine, » dit-elle les yeux pleins de terreur et un sourire forcé sur les lèvres tout en parlant. « Voilà différents petits objets qui m'intéressent. J'ai besoin de quelques minutes encore pour les regarder. »

Elle se détourna pour se rapprocher de l'enfant, sous prétexte de visiter la cabine. Je montai la garde devant la porte ouverte, en la surveillant. Elle eut recours à un nouveau subterfuge et renversa bruyamment une chaise par accident. Puis, elle écouta pour savoir si elle était parvenue ainsi à réveiller les matelots. Le ronflement bruyant continua et nul son de quelqu'un se remuant ne se fit entendre de chaque côté de nous.

« Mes hommes sont de profonds dormeurs ! » dis-je en souriant d'un air significatif. « Ne craignez rien ! vous ne les avez pas troublés. Rien n'éveille les matelots hollandais, une fois qu'ils sont arrivés à bon port. »

Elle ne répondit pas. Ma patience était à bout. Je quittai la porte et j'avançai vers elle. Elle se recula, muette de terreur, jusqu'au bout de la cabine en passant derrière la table. Je la suivis jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'extrémité de la chambre et qu'elle ne pût aller plus loin. Elle rencontra mon regard fixé sur elle et se blottit dans un coin en criant au secours. Dans la terreur mortelle qui s'était emparée d'elle, elle avait perdu l'usage de la voix ; ses lèvres ne laissèrent échapper qu'un gémissement rauque et étouffé, à peine plus distinct qu'un soupir. Déjà, je me voyais, en imagination, avec elle sur le plat-bord du bâtiment ; déjà je sentais le contact de l'eau, lorsqu'un cri, poussé derrière moi, me fit tressaillir. Je me retournai. Le cri partait d'Elfie. Elle venait de découvrir, dans le sac, un nouvel objet qu'elle agitait avec admiration au-dessus de sa tête.

« Maman ! maman ! » s'écria l'enfant hors d'elle-même, « regardez quelle jolie chose ! Oh ! priez-le de me la donner ! »

Sa mère courut à elle, avide de saisir la moindre excuse pour m'échapper. Je la suivis ; j'étendis le bras pour la saisir. Elle se retourna subitement vers moi, complétement transformée ! Une légère rougeur colorait son visage ; un étonnement curieux brillait dans ses yeux. Arrachant de la main de l'enfant l'objet désiré par Elfie, elle me le présenta. Je l'aperçus à la clarté de la lampe. C'était mon petit souvenir oublié : le pavillon vert.

« Comment vous êtes-vous procuré cela ? » demanda-t-elle en attendant, haletante, ma réponse.

Son visage ne conservait pas la moindre trace de la terreur qui l'avait bouleversée une minute auparavant.

« Comment vous êtes-vous procuré cela ? » répéta-t-elle en me saisissant le bras et en me secouant avec l'impatience effrénée qui la possédait.

Ma tête tourna ; mon cœur battit furieusement sous le conflit des émotions que Mme Van Brandt avait soulevées en moi. Mes yeux étaient rivés sur le pavillon vert. Les paroles que je voulais prononcer refusèrent de me venir. Je répondis machinalement :

« Je l'ai depuis mon enfance. »

Elle me lâcha et leva les mains en l'air avec un geste de gratitude extatique. Un adorable éclat angélique se répandit comme une lumière céleste sur son visage. Pendant un moment, elle demeura ravie en extase. L'instant d'après, elle me pressa avec passion sur sa poitrine et murmura à mon oreille :

« Je suis Marie Dermody ; c'est moi qui l'ai fait pour vous ! »

Le coup de cette découverte suivant de si près tout ce que j'avais souffert précédemment fut trop fort pour moi. Je tombai et m'évanouis dans ses bras.

Lorsque je revins à moi, j'étais couché sur mon lit dans la cabine. Elfie jouait avec le pavillon vert et Marie était assise près de moi, ma main dans les siennes. Un long regard d'amour passa silencieusement de ses yeux dans les miens et des miens dans les siens. Dans ce regard les âmes sœurs s'étaient rejointes ; les deux destinées s'étaient accomplies !

FIN DE L'HISTOIRE

LE FINALE

LA FEMME ÉCRIT ET TERMINE L'HISTOIRE

Le prélude des *Deux destinées* commençait par un petit récit que vous n'avez sans doute pas oublié.

Ce récit était écrit par moi, citoyen des États-Unis, en visite en Angleterre avec ma femme. Il racontait un dîner auquel nous assistions et donné par M. et Mme Germaine pour célébrer leur mariage, et il mentionnait les circonstances dans lesquelles nous avait été confiée l'histoire qui vient de finir sur ces pages. Après avoir lu le manuscrit, il nous restait à décider, comme vous devez vous le rappeler, si nous donnerions suite ou non à nos relations amicales avec M. et Mme Germaine.

À trois heures de l'après-midi, nous finissions le dernier feuillet de l'histoire. Cinq minutes après, je cachetais le manuscrit dans son enveloppe, ma femme mettait son chapeau et nous allions partir pour nous rendre chez M. Germaine, lorsque le domestique entra dans la chambre avec une lettre adressée à ma femme.

Elle l'ouvrit, regarda la signature et aperçut le nom de *Marie Germaine*. Voyant cela, nous nous assîmes, à côté l'un de l'autre, pour lire la lettre avant toute autre chose.

Mais en y réfléchissant, il me semble que vous feriez bien de la lire aussi. Mme Germaine est certainement maintenant une personne à laquelle vous vous intéressez. Et, à ce compte, elle est la mieux placée pour terminer son histoire. Voici sa lettre :

« Chère madame, ou bien, puis-je dire chère amie ? préparez-vous, s'il vous plaît, à une petite surprise. Quand vous lirez ces lignes, nous aurons quitté Londres, en route pour le continent.

« Après votre départ, hier soir, mon mari s'est décidé à ce voyage. Voyant combien il ressentait vivement l'insulte qui m'avait été faite par les dames invitées à notre table, j'ai consenti volontiers à notre départ précipité. Lorsque M. Germaine sera éloigné de ses faux amis, mon expérience de son caractère me dit qu'il recouvrera sa tranquillité. Cela me suffit.

« Ma petite fille part avec nous, nécessairement. Ce matin, de bonne heure, j'ai été la chercher à la pension des faubourgs où elle était élevée, et je l'ai emmenée avec moi. Inutile de vous dire qu'elle a été ravie à l'idée de voyager. Elle a révolté la maîtresse de pension en agitant son chapeau au-dessus de sa tête et en criant : ***Hourra !*** comme un garçon. La brave dame a eu grand soin de m'avertir que ma fille n'avait certainement pu apprendre chez elle à crier ***hourra***.

« Vous avez probablement lu maintenant l'histoire que je vous ai confiée. J'ose à peine vous demander quelle place j'occupe actuellement dans votre estime. Est-il possible que j'eusse pu vous revoir, vous et votre excellent mari, si nous n'avions pas quitté Londres aussi subitement ? Quoi qu'il en soit, je vous écris ce que j'aurais infiniment préféré vous dire, avec votre main amicale dans la mienne.

« Votre expérience du monde a, sans nul doute, déjà attribué l'absence de ces dames à notre table à quelque bruit défavorable à ma réputation. Vous avez raison. Pendant que j'allais prendre Elfie à sa pension, mon mari s'était rendu chez un de ses amis qui dînait avec nous, M. Waring, et il en a exigé une explication. M. Waring l'a renvoyé à la femme que vous connaissez pour être l'épouse légitime de M. Van Brandt. Dans ses intervalles de sobriété, elle possède un certain talent musical ; Mme Waring s'était rencontrée avec elle à un concert de charité et s'était intéressée au récit de ses ***malheurs***, comme elle les appelle. Nécessairement mon nom fut prononcé. On me dépeignit comme une ***maîtresse abandonnée de Van Brandt*** qui avait entraîné M. Germaine à se déshonorer en l'épousant et en devenant le beau-père de son enfant. Mme Waring communiqua ce qu'elle avait appris à ses amies, et vous en avez vu le résultat lorsque vous avez dîné chez nous.

« Je vous informe de ce qui est arrivé sans y ajouter aucun commentaire. Le récit de M. Germaine vous a déjà appris que j'avais prévu les déplorables conséquences de notre mariage et que j'avais refusé, à diverses reprises, et au prix de quelles douleurs pour moi, Dieu le sait ! d'être sa femme. Ce n'est que lorsque mon pauvre petit pavillon vert nous eut révélés l'un à l'autre que je perdis tout contrôle sur moi-même. Les anciens temps sur les bords du lac ressuscitèrent pour moi ; mon cœur fondit à la pensée de retrouver son favori de ces heureux jours, et je dis oui, alors que j'eusse dû persister à dire non, penserez-vous peut-être ? Adopterez-vous le point de vue de la pauvre vieille dame Dermody, et croirez-vous que, une fois réunies, les âmes-sœurs ne pouvaient plus être séparées ? Ou bien adopterez-vous mon point de vue, qui est plus simple encore ? Je l'aime si chèrement et il m'aime si tendrement !

« En attendant, notre départ d'Angleterre me paraît le plus sage parti que nous puissions prendre. Tant que cette femme existera, elle répétera sur moi ce qu'elle a déjà dit, toutes les fois qu'elle en trouvera l'occasion. Mon enfant pourrait apprendre les bruits qui circuleraient sur sa mère et en souffrir quand elle serait plus âgée. Nous nous proposons de nous établir, pour quelque temps du moins, dans le voisinage de Naples. Là, ou plus loin encore, s'il le faut, nous pouvons espérer vivre sans ennemis parmi des gens dont la loi sociale est une loi de miséricorde. Quoi qu'il arrive, nous aurons toujours une dernière consolation pour nous soutenir : celle de notre amour.

« Vous parliez de voyager sur le continent lorsque vous avez dîné avec nous. Si vous veniez de notre côté, le consul anglais de Naples est un ami de mon mari et nous lui laisserons notre adresse. Je me demande si nous nous reverrons jamais. Il me paraît dur de m'imputer les malheurs de ma vie comme si j'en étais coupable.

« À propos de mes malheurs, je dois vous dire, avant de fermer cette lettre, que l'homme qui en est l'auteur ne se rencontrera probablement plus jamais sur ma route. Les Van Brandt d'Amsterdam ont été prévenus qu'il était parti pour la Nouvelle-Zélande. Ils sont décidés à le poursuivre si jamais il en revient, et il est peu probable qu'il leur en fournisse l'occasion.

« La voiture de voyage est à la porte ; il faut que je vous dise adieu. Mon mari vous envoie, à tous les deux, ses plus tendres souvenirs et ses souhaits les plus sincères. Son manuscrit sera parfaitement en sureté si, à votre départ de Londres, vous voulez bien l'envoyer chez son banquier, à l'adresse ci-jointe. Pensez quelquefois à moi, et pensez-y

tendrement. J'en appelle avec confiance à votre tendresse, parce que je n'ai pas oublié que vous m'avez embrassée en me quittant.

« Votre amie reconnaissante, si vous voulez bien me permettre d'être votre amie,

« MARIE GERMAINE. »

Nous sommes gens prime-sautiers aux États-Unis, et nous nous décidons à de longs voyages sur mer ou sur terre sans faire le moindre embarras. Nous nous regardâmes, ma femme et moi, après avoir lu la lettre de Mme Germaine.

« Londres est triste, » remarquai-je ; et j'attendis pour voir ce qui allait suivre.

Ma femme comprit immédiatement le véritable sens de ma remarque.

« Si nous essayions de Naples ? dit-elle.

Ce fut tout. Permettez-nous de vous dire adieu. Nous partons pour Naples.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2022

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PauleN, Jean-Marc, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.